ALEXANDRE DUMAS

# La vie au désert

ÉCRIRE LA CHASSE

ACTES SUD
HUBERT NYSSEN EDITEUR

My 4—
3 vols

"ECRIRE LA CHASSE"
collection dirigée par Patrick Gaultier

"Ils ne savent pas que ce n'est que la chasse,
et non pas la prise, qu'ils recherchent."

Blaise PASCAL

Je tiens à remercier pour sa collaboration et ses recherches Fabienne Bordas, fervente dumasienne et responsable des conférences du Château de Monte-Cristo à Port-Marly, et Jean-Jacques Brochier pour ses amicaux et précieux conseils.

Patrick GAULTIER

# LA VIE AU DÉSERT

Illustration de couverture :
Jean-Léon Gérôme
*Lionne et lionceaux*,
(collection particulière)

Ce texte, extrait de *La Vie au désert* d'Alexandre Dumas,
a été publié pour la première fois
en deux volumes aux éditions Michel Levy en 1860.

© ACTES SUD 1990, pour la présentation
ISBN 2-86869-589-2

ALEXANDRE DUMAS

# La vie au désert

Postface de Nicole Manuello

ACTES SUD
HUBERT NYSSEN EDITEUR

# AVANT-PROPOS

Je suis grand amateur de voyages, non seulement des voyages que je fais, mais de ceux que je lis. "On ne peut pas aller partout de sa personne", comme disent les généraux en chef dans leurs bulletins, mais le livre à la main on peut suivre le capitaine Cook en Océanie, Levaillant en Afrique et le père Huc en Chine.

Tout enfant j'ai été bercé par des voyages.

J'avoue encore une faiblesse : c'est qu'étant chasseur, les voyages qui m'amusent le plus sont ceux qui contiennent des récits de chasse.

Or, il y a deux ans à peu près, nous dînâmes en compagnie de médecins, de savants, de chasseurs et d'artistes.

Jules Gérard assistait à ce dîner : Jules Gérard, le tueur de lions, vous savez, et qui en est à son vingt-neuvième lion.

Il y avait encore là un Anglais, pardon, je me trompe, un Ecossais, grand chasseur, grand voyageur, arrivant de l'Inde, où il était *resté neuf ans*, où il est retourné depuis, et où il

avait chassé le tigre, comme tout Anglais ou Ecossais qui a visité l'Inde.

On parla des lapins de Bondy, des chevreuils de Villers-Cotterêts, des daims de Compiègne, des cerfs de Fontainebleau, des sangliers de Montargis, et, en montant toujours, on en arriva aux tigres de Panjab et aux lions de l'Atlas.

— Connaissez-vous Gordon Cumming ? demanda mon Ecossais à Gérard.

— Oui, de nom seulement.

— C'est après vous l'homme qui a tué le plus de lions.

— C'est vrai, il en a tué vingt-deux.

— Sans compter cinquante éléphants, soixante rhinocéros, et cinq ou six cents antilopes de toutes espèces.

— Je sais cela, dit Jules Gérard, et je compte aller à Londres tout exprès pour faire à Cumming une visite de confrère.

J'étais profondément humilié ; il y avait à Londres un homme qui avait tué vingt-deux lions, cinquante éléphants, soixante rhinocéros, et cinq ou six cents antilopes de toutes espèces, et je ne connaissais pas cet homme !

— Quand allez-vous à Londres ? demandai-je à Gérard.

— Oh ! je ne sais précisément pas, répondit-il.

— Moi, j'y vais dans quelques jours ; le premier de nous deux qui fera le voyage annoncera à l'autre où l'on trouve Gordon Cumming. Où demeure-t-il ? demandai-je à

Mackenzie – C'était le nom de mon Ecossais.

— Où il demeure ? je n'en sais rien. Mais son théâtre est situé *Conventry-street*.

— Comment, son théâtre ! Il est directeur de théâtre ?

— J'aurais dû dire son *exhibition*.

— Cher ami, qu'est-ce que son *théâtre* ? qu'est-ce que son *exhibition* ? Je suis profondément ignorant. Renseignez-moi.

— C'est-à-dire que dans une grande galerie tapissée de peaux de lions, de peaux de tigres, de peaux de serpents empaillés, de cornes de springboks, de gemsboks, de hartlebeests, de wildbeasts, de défenses d'éléphants et de cornes de rhinocéros ; il raconte lui-même ses chasses, faisant passer sous les yeux de ses auditeurs, au fur et à mesure qu'il parle, les différents tableaux représentant les scènes les plus émouvantes de ses travaux herculéens.

— Nous irons voir cela, Mackenzie.

— Quand vous voudrez.

— Ecoutez, me dit-il, il y a une chose bien simple à faire en attendant que vous le voyiez, lui.

— Laquelle ?

— Lire son voyage.

— Il l'a donc écrit ?

— Oui, et le volume vient de paraître sous le titre du *Lion Hunter in South Africa*. C'est fort intéressant.

Je me jetai sur le livre, et, comme fait un enfant, je courus aux gravures.

Les gravures étaient dignes du sujet.

C'étaient des éléphants faisant sauter, arbre par arbre, des forêts en l'air ; c'étaient des rhinocéros donnant la chasse au chasseur, au lieu de la recevoir de lui ; c'étaient des myriades de chiens sauvages, la gueule ouverte et la queue roide, entourant le narrateur dans l'intention bien visible de le dévorer ; c'était Gordon Cumming, aidé de son petit Boschisman, tirant par la queue un boa de vingt-cinq pieds de long, ou assassinant, à coups de couteau, un hippopotame dans une mare ; c'étaient, enfin, fixés sur le papier, les rêves les plus fantastiques que puisse faire un chasseur, soit pour son compte, soit pour le compte des autres.

En une nuit et une journée, je déchiffrai le volume compact de Gordon Cumming, contenant à peu près trois de nos volumes ordinaires.

Je n'en fus que plus avide de voir Gordon Cumming et de causer avec lui.

Le livre de Roaleyn Gordon Cumming d'Alltyre, dont la traduction, faite sous mes yeux par Révoil, a été revue et corrigée avec le plus grand soin par moi, se recommande de lui-même, et prendra sa place, pour la garder, à côté des ouvrages de Delegorgue et de Gérard.

Roaleyn Gordon Cumming, né en Ecosse en 1822, passa les premières années de son enfance dans le comté de Moray. C'est là

que lui vint la passion de la chasse et de l'histoire naturelle.

La pêche aux poissons des grands fleuves fut, dès l'âge le plus tendre, son jeu favori, et c'est aux bords des rivières, aux sommets des montagnes et dans les fourrés les plus sombres des forêts de son pays natal, que Cumming, recherchant la solitude, contemplait la grandeur et la magnificence de la nature.

Avant son entrée au collège d'Eton, il était déjà possesseur de nombreux trophées, fruits de ses exploits ; il les regardait avec fierté et enthousiasme, et se comparait au vainqueur du lion de Némée.

En 1839 il partit pour les Indes et s'engagea dans la cavalerie légère de Madras. Au cap de Bonne-Espérance il eut l'occasion de chasser les bêtes féroces. Dans son séjour aux Indes il fit collection de spécimens d'histoire naturelle, et acquit une commission dans le *Royal-Veteran*, mais, voyant qu'il n'y avait rien à gagner, il changea une troisième fois de corps, et s'engagea dans les *Cap Riflemen*, en 1841.

Tous ses rêves étaient pour les chasses les plus extraordinaires que son imagination pouvait lui suggérer ; aussi, voyant que la discipline militaire serait toujours un obstacle à sa passion exclusive, il donna sa démission afin de recouvrer son entière liberté d'action, et se mit à suivre la noble carrière qu'il s'était tracée dès son jeune âge.

Dans ses chasses il avait adopté un costume caractéristique.

Les bras nus et des vêtements de plusieurs couleurs lui donnaient l'air d'un Gaulois oublié par mégarde dans les grandes forêts de l'Inde. En Ecosse, sa fortune personnelle avait pu lui procurer de bons morceaux de venaison et de riches vêtements ; mais, dans l'Inde, il préférait une tranche d'éléphant ou quelque peau de lion due à la force et à l'adresse dont il se sentait capable. C'est en 1842 qu'il résolut de faire une expédition dans le sud de l'Afrique.

Pour cette expédition il se mit en quête de personnes expérimentées, s'informant de tout ce qui pouvait être nécessaire à ce voyage et de tout l'équipement en général. Il s'adjoignit un individu du nom de Murphy (commerçant de l'intérieur, qui avait plus que personne les connaissances nécessaires sur les frontières et adjoints des territoires de la Gricqua, situés au-dessus de la rivière du Grand-Orange). Ce Murphy lui présenta un autre commerçant réputé pour ses hautes connaissances des parties du pays que Cumming désirait explorer. Les wagons (voitures) de ces deux personnes étaient construits de manière à renfermer tout ce qui était nécessaire à la vie de l'homme et tout ce qu'il pouvait désirer dans une pareille contrée.

Gordon Cumming, sur un de ces modèles, fit construire deux voitures qui lui rendirent de grands services, car non seulement il avait à penser aux besoins de chaque jour, mais il collectionnait sur son passage tout ce qui lui

paraissait offrir une certaine curiosité.

Il prit à son service quatre domestiques : le premier, qui était un Anglais nommé Long, devait remplir les fonctions d'intendant.

Ce Long était un ancien cokney ou badaud de Londres, qu'il prit encore sur la recommandation de Murphy.

Mais, une fois en route, cet intendant le laissa de côté en abandonnant la petite caravane pour suivre une certaine fille aux yeux noirs qui avait été engagée comme laveuse pour toute la durée du voyage.

Les deux autres domestiques étaient des natifs de Grahaur's-town.

Le cocher, du nom de Kleinboy, était un Hottentot fort et actif, de la race des Mozambiques, avec les joues osseuses et la tête lainée.

Puis un nommé Cobus, de la même race, et deux Européens, nommés Stofulus et Hendrick.

Ils se mirent en marche le 28 octobre 1843, favorisés par un fort beau temps.

Gordon Cumming commença alors les chasses hardies de l'éléphant, du lion, du rhinocéros et autres animaux dangereux.

Cinq ou plutôt six années se passèrent de la sorte, et enfin Gordon Cumming retourna en Angleterre, où il parvint, il y a deux ans, sain et sauf, rapportant ces trophées qu'il montre aujourd'hui avec fierté, ainsi que des dessins panoramiques des principales vues d'un brillant et long voyage.

ALEXANDRE DUMAS

# PRÉFACE

En 1839, je m'embarquai pour les Grandes-Indes. J'allais rejoindre à Madras mon régiment, le 4e léger. Nous touchâmes en passant au cap de Bonne-Espérance, et là j'eus occasion de chasser quelques antilopes de la petite espèce, ce qui me donna un avant-goût des chasses splendides que quelques années après je devais faire tout à mon loisir ; pendant mon séjour aux Indes, je recommençai mes excursions et rassemblai une immense quantité d'échantillons d'histoire naturelle : je commençai ainsi cette collection qui a pris depuis des proportions énormes. Par malheur le climat des Indes m'était contraire. Un beau jour, je quittai le service et rentrai dans ma patrie où je repris mes habitudes vagabondes. Bientôt, grâce à l'aide de mes nombreux amis, il me fut permis de me livrer avec succès à ma chasse favorite, celle des bêtes fauves dans les forêts de l'Ecosse.

A la longue, cependant, ennuyé d'explorer un pays en la présence continuelle des gardes

et des forestiers, me sentant tourmenté du désir de visiter en toute liberté les contrées sauvages, où l'existence du vrai chasseur est tout à la fois un plaisir, une lutte et un orgueil, je pris la résolution de visiter les immenses prairies et les montagnes Rocheuses du Nouveau Monde. Je sollicitai et j'obtins une commission dans le *Royal-Veteran New found Land Company*, mais je ne tardai point à comprendre que j'aurais peu de chance de pouvoir m'éloigner des casernes et de vivre à la façon de Nemrod tant que je serais attaché à un régiment. Cela me décida à demander ma mutation pour le cap de Bonne-Espérance où se trouvait le régiment des *Cap Riflemen*. En 1843 je pris terre sur ce sol tant désiré.

Immédiatement après mon débarquement au Cap, je fis partie de l'armée d'occupation et j'entrai avec ma division, sous les ordres du général Somerset, dans le pays des Caffres-Amapouda, où nous demeurâmes quelque temps en campagne, ayant pour seule distraction celle de tirer des cailles et autres menus oiseaux.

Je me trouvai donc encore trompé dans mon attente, et, ne voyant aucune chance d'arriver à mon but tant que je n'aurais point ma liberté tout entière, je me décidai enfin à donner ma démission et à pénétrer dans l'intérieur des terres, et, s'il était possible, là où nul Européen n'avait encore mis le pied avant moi.

En effet, ces vastes régions devaient offrir de nombreuses émotions à mon ardente

jeunesse, et j'étais persuadé qu'il me serait facile, grâce à ma persévérance et à mon adresse, de réunir de magnifiques trophées de chasse et de colliger une foule de sujets intéressants pour la science et l'histoire naturelle. J'avais prévu juste, et, si vaste que fût sur ce point mon ambition, je réussis au-delà de mes désirs.

Et maintenant ce que je vous offre ici, cher lecteur, c'est le récit des aventures qui me sont arrivées en Afrique ; je ferai seulement observer que je suis le premier qui ait pénétré dans le pays des Bamangwatos, où, grâce à ma hache et à ma pioche, je me suis tracé une route que d'autres ont suivie par la suite. J'espérais marcher toujours en avant et pénétrer plus loin encore ; mais la perte de mon bétail et de mes chevaux m'arrêta court, à mon inexprimable regret.

Pendant les longues années que j'ai passées dans le désert, je n'ai jamais eu d'autre demeure que mon chariot ; encore l'abandonnais-je souvent pour faire seul, ou accompagné de sauvages seulement, de lointaines expéditions de chasse, laissant les quelques compagnons attachés à ma fortune campés autour de mes bagages. Dans ces circonstances, j'ai passé bien des jours et bien des nuits au fond d'un trou isolé, creusé près de quelque source, guettant la démarche majestueuse du lion, les évolutions sagaces des éléphants, les bonds capricieux de la panthère et l'allure de ces nombreuses espèces

d'animaux qui souvent passaient à quelques pas de moi sans se douter du voisinage de l'homme et de la mort ; dans ces sortes d'occasions, tout ce que j'ai jugé digne de remarque, je l'ai consigné dans mon journal.

C'est à l'aide de ce journal que l'ouvrage que l'on va lire a été écrit presque littéralement, je l'avoue : le lecteur ne doit donc point s'attendre à trouver un style fleuri et travaillé dans un récit rédigé en de telles conditions. Lorsque la main s'est fatiguée toute la journée à manier la carabine, on est inhabile le soir à tenir une plume. Mais, si mon langage sans apprêt cause aux vrais chasseurs quelques sensations de plaisir, si mes descriptions ajoutent une page de plus à l'histoire naturelle du sud de l'Afrique ou aux notions déjà connues sur les peuplades de ce pays, je m'estimerai amplement récompensé de mes veilles, de mes explorations et de mes fatigues sur le sol aride, sauvage et dangereux du pays des Boschimens.

R. GORDON CUMMING

# LA VIE AU DÉSERT

# I

## PRÉPARATIFS DE CHASSE

Une fois cette résolution prise de faire une expédition de chasse dans l'intérieur de l'Afrique du Sud, mon premier soin devait être de chercher quelque personne expérimentée qui pût m'indiquer les emplettes à faire, tant en chariots et en bœufs que pour mon équipement en général. A cet effet je m'adressai à un nommé Murphy, trafiquant à l'intérieur, et plus à même que tout autre, à Graham's-Town, pour me donner les renseignements dont j'avais besoin.

Pauvre Murphy ! A part son amour exagéré pour le vin, c'était bien la meilleure créature qui existât !

Depuis le 1er jusqu'au 22 octobre je fus très activement occupé à faire les emplettes et les arrangements nécessaires à mon voyage, ainsi qu'à expédier mes autres affaires. Pendant les courts instants où il était à jeun, Murphy m'y aidait fort obligeamment. Je ne savais d'ailleurs à quelles sortes de chasses je m'adonnerais et quels obstacles j'allais rencontrer dans mon excursion.

Outre deux chariots couverts attelés de bœufs dont se composait mon équipage, j'avais mes deux chevaux de selle du régiment ; ils se nommaient, l'un *Sinon* : c'était un étalon que j'avais acheté au major Goodman du 27e ; l'autre *la Vache*, excellente bête bai-brun qui me venait du colonel Somerset. Pour le moment je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles dépenses de chevaux à Graham's-Town puisque j'allais incessamment traverser le Hantam, où la plupart des Boers élèvent des multitudes de chevaux qui sont renommés par toute la colonie pour être tout à la fois ardents et endurcis à la fatigue. J'arrêtai quatre domestiques, dont un Anglais, nommé Long, en qualité de principal serviteur ; celui-là était une acquisition précieuse : j'appris qu'il avait été autrefois cocher de cabriolet de louage à Londres ; je l'avais pris à mon service sur la recommandation de Murphy, car ce Long était considéré comme un homme assez expérimenté, puisqu'il avait déjà pénétré jusqu'au bord d'Orange-River pour une opération commerciale.

Mais les événements démontrèrent que son naturel le portait d'une façon plus positive aux rêveries amoureuses qu'aux prouesses cynégétiques. Certaine petite demoiselle aux yeux noirs, qui était blanchisseuse de la troupe et qui tournait la calandre toute la journée, absorbait ses pensées. Long disait vingt fois par jour : "Il y a là une jolie créature qui est

contrainte de tourner la calandre, tandis qu'elle devrait être assise devant un prince, ah !"

Mes trois autres domestiques étaient des indigènes, un cocher nommé Kleinbury, Hottentot actif et vigoureux, avec les pommettes saillantes et la tête crépue de ses pareils. Il était fort au fait du service qui lui était dévolu en partage. Comme beaucoup de ses compatriotes, il était sujet à des accès de tristesse, et, dans ces cas-là, il restait couché des heures entières sous les chariots, ou jouait du violon à l'ombre de quelque buisson au lieu de faire le service de son maître.

Mon guide, qui répondait au nom de Carollus, était grand, bien bâti, vigoureux, et descendait de la race mozambique. C'était le troisième que j'engageais pour cet emploi, les deux premiers ayant pris la fuite. Il arriva chez moi, protégé par la nuit, s'étant enfui de chez Kingsbey, officier de notre régiment, ce gentleman, disait-il, ayant l'habitude de lui administrer pour sa santé, et cela deux fois par semaine, une correction avec le *jambok*. Je fus obligé de convenir qu'il ne la volait pas, lorsque j'eus fait plus ample connaissance avec lui.

Enfin mon troisième serviteur, Cobus, était un Hottentot, fils d'un vétéran de mon régiment. Il s'était engagé en qualité de sous-écuyer et se trouva être un sujet de premier ordre dans sa patrie, étant le meilleur cavalier que j'aie rencontré dans l'Afrique méridionale. De même que Kleinbury, il avait ses accès de bouderie.

Voici quels étaient les bagages, provisions et ustensiles que j'emportais avec moi : deux sacs contenant trois cents kilos de café, quatre caisses de thé, trois cents kilos de sucre, trois kilos de sel, une outre de vinaigre, plusieurs grandes cruches de conserves, une demi-douzaine de jambons et de fromages, deux caisses de gin, une autre d'eau-de-vie, une demie d'eau-de-vie du Cap, des ustensiles de toute espèce, des pièces de drap, de la cotonnade, de la sellerie, des médicaments.

Quant aux armes, j'avais trois carabines à deux coups, de Purdey Williams Moore et Dickson, d'Edimbourg. La dernière était l'arme la plus parfaite dont j'aie jamais eu la chance de me servir, une lourde carabine allemande à un seul coup portant douze pour seize ; celle-ci était mon ancienne compagne ; elle m'avait été donnée, lorsque j'étais jeune garçon, par mon cher et regretté ami et confrère chasseur feu James Duff, d'Inneshause. Avec cette carabine, j'avais, dix ans auparavant, abattu mon premier cerf sur un mamelon du Jura, et depuis conquis plus d'un dix cors majestueux et plus d'une gracieuse femelle dans les forêts et dans les vallées de mon pays natal.

La carabine de Purdey était aussi une vieille amie ; elle et la lourde allemande m'avaient accompagné dans plusieurs expéditions dans les plaines et dans les bois de l'Hindoustan.

Outre cela, j'avais trois solides fusils à deux coups pour la grosse besogne, lorsque

la circonstance exigeait une course rapide et de la promptitude à recharger les armes.

Avec ces éléments, je me crus en état d'entreprendre un voyage d'au moins un an parmi les Boers et les Béchuanas sans être sous la dépendance d'aucun d'eux.

## II

## COMMENCEMENT DE MES VOYAGES

Le 23 octobre 1843, j'avais terminé mes arrangements, et réglé mes autres affaires : le temps, qui avait été pluvieux et orageux pendant bien des jours, commença à se remettre, je résolus donc d'atteler et de partir.

Après m'être assuré de mes bœufs, il s'agissait de trouver mes domestiques, qui tous avaient disparu. Long était à la calandre, courtisant galamment l'héroïne aux yeux noirs. On découvrit Kingsbey et Cobus ivres morts et tous deux étendus sur la pelouse devant une des cantines, en compagnie d'autres cochers et de plusieurs Vénus hottentotes dans le même état qu'eux. Ils avaient dépensé en liqueurs l'avance de salaire qu'ils m'avaient extorquée sous prétexte de faire des emplettes indispensables. Carollus, qui était sobre, parvint à les amener jusqu'aux chariots ; puis, grâce à Long, les préparatifs commencèrent.

Tout était prêt, enfin. L'illustre Kleinbury, mon cocher, brandit son grand fouet, et la

mèche claqua avec un bruit qui retentit de toute part, ce qui fit trembler les murs. L'effet fut immédiat : le lourd chariot, dès lors ébranlé, roula légèrement à la suite des bœufs robustes qui, quand le terrain est uni, semblent à peine sentir le joug qui repose sur leur col.

Comme nous avions de gros paquets à prendre chez différents marchands de la ville, nous enfilâmes la grande rue de Graham's-Town, et, en passant devant les boutiques des bouchers et des boulangers, nous achetâmes une énorme provision de pain et de viande fraîche pour notre usage immédiat. Nous avions à peine fait un peu de chemin lorsque quelques Hottentots, à la vue perçante et à l'odorat subtil, coururent après nous, en nous criant qu'à l'arrière du chariot coulait une fontaine de *lait de tigre* : c'est ainsi que dans leur langage expressif ils appellent le gin.

Nous fîmes halte et découvrîmes en effet que plusieurs bocaux de cette liqueur que j'avais achetés pour être consommés sur-le-champ avaient été mal arrimés et perdaient leur contenu. C'était un grand chagrin pour les Hottentots que de voir se perdre ainsi ce bon lait de tigre dont ils sont si friands : aussi s'efforçaient-ils de l'intercepter au passage avec leurs mains. Grâce aux divers retards que nous avions subis depuis le matin, nous étions à peine à un mille de Graham's-Town lorsque cet accident arriva. Le soleil était sur le point de se coucher, et, comme il n'y avait point de lune, nous nous

arrêtâmes et j'ordonnai qu'on dételât. Les Hottentots attachèrent les bœufs au joug et mes deux chevaux aux roues ; après quoi ils me demandèrent la permission de retourner à la ville pour prendre encore une fois congé de leurs femmes et de leurs maîtresses. Je compris parfaitement qu'il était fort imprudent de leur accorder leur demande ; mais, comme en même temps je compris que, si je leur refusais mon consentement, ils s'en passeraient, je me dis qu'il valait mieux y mettre de la bonne grâce, et je donnai congé général, me chargeant de veiller seul sur le chariot qui devait être mon unique habitation pendant cinq ans.

C'était un apprentissage.

Les Hottentots, chose étrange à constater, fidèles à leur promesse, vinrent tous au chariot vers le milieu de la nuit, à l'exception de Long ; à l'aurore je les réveillai, et chacun se mit à la besogne. Lorsque l'opération de l'attelage fut terminée, Long ne paraissant pas, nous nous mîmes en marche. A peine avions-nous fait trois milles que je vis un homme qui courait après nous en faisant des signes télégraphiques : c'était Long. Comme la route était escarpée et boueuse, par suite des pluies, il nous rattrapa facilement ; mais à peine nous eut-il rejoints que, tout en reprenant haleine, il exprima son mécontentement de ce que j'étais parti sans lui. Je pris la liberté de lui déclarer que je prétendais que mes domestiques m'attendissent, mais que pour moi je ne les attendrais jamais.

Long se mit à suivre le chariot tout en grommelant.

Notre marche était fort entravée par le mauvais état des routes, et, à dix heures du matin, nous fîmes halte. Nous avions fait une étape de neuf milles à peu près.

Le lendemain, au moment du départ, Long, avec un visage digne de son nom, vint me formuler une série de plaintes au point de vue de ses incommodités personnelles. Celle qui lui paraissait la plus poignante était de dormir par terre, sous la tente. Du moment où il mettait en avant de pareils griefs, je compris parfaitement que cet homme convenait médiocrement au service que j'en attendais ; à mon tour je lui fis part de cette opinion ; je lui payai un mois de gages et le renvoyai à Graham's Town en lui souhaitant un heureux retour.

Le temps était admirable ; un ciel d'un bleu vif couvrait nos têtes ; sur ce champ azuré couraient de légers nuages, blancs comme des flocons de neige ; les arbres et les arbustes, rafraîchis par des pluies récentes, répandaient dans l'air des parfums aromatiques. Au bout de quelques milles, nous commençâmes à gravir la chaîne du Suurbiq.

Nous trouvâmes la route tellement défoncée que nous fûmes obligés de l'abandonner et de cheminer en ligne parallèle, le long du pied des collines. Je marchais en tête, et à chaque pas j'enfonçais dans la boue jusqu'aux chevilles. Je tâchais de choisir le terrain le plus ferme pour y faire passer le chariot. Les

choses empiraient à chaque pas ; les bœufs essoufflés faisaient les plus puissants efforts pour tirer leur fardeau, mais ils s'arrêtaient tous les cent mètres pour reprendre haleine ; à la fin les roues s'enfoncèrent tout à coup et devinrent immobiles.

Nous prîmes alors nos pioches et nos pelles et travaillâmes avec ardeur pendant une demi-heure, creusant et enlevant la terre autour des roues pour les dégager. Peine inutile. Malgré les efforts des bœufs de supplément, le chariot ne bougea pas d'un pouce. Nous le déchargeâmes d'une partie de sa cargaison, ce qui l'allégea de plus de trois mille livres. Les bœufs, battus sans pitié du fouet et du jambok, ne parvinrent pas à le remuer. Il me vint alors à l'idée de tirer le véhicule par-derrière ; en conséquence, j'accrochai à l'arrière du chariot tout l'attirail de mon interminable attelage, et nous réussîmes à le faire sortir de son lit de fange.

Pendant ce trajet, je vis pour la première fois le *honey-bird*, c'est-à-dire l'oiseau mangeur de miel. Ce petit oiseau, extraordinaire, qui est à peu près de la grosseur d'un pinson et de couleur gris clair, conduit toujours la personne qui le suit à un nid d'abeilles sauvages. Caquetant et furetant avec beaucoup de vivacité, il se perche sur une branche à côté du voyageur, essayant par mille tours d'attirer son attention. Lorsqu'il y est parvenu, il vole légèrement dans la direction du nid d'abeilles ; il se pose de temps à autre afin

de regarder en arrière et de s'assurer que le voyageur le suit, ne cessant son ramage jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'arbre creux ou au monticule abandonné et qui contient le miel. Alors il voltige au-dessus du nid pour en indiquer exactement la place, et attend avec une impatience inquiète sa part du butin.

Lorsque le miel est enlevé, ce qui s'exécute en asphyxiant les abeilles avec du gazon brûlé à l'entrée de leur domicile, le *honey-bird* guide souvent à un second nid et quelquefois à un troisième. L'abeille sauvage de l'Afrique méridionale correspond à l'abeille domestique d'Angleterre ; elle se trouve dans toute l'Afrique, et la cire forme la portion la plus importante de la cargaison des vaisseaux qui trafiquent aux côtes d'Or et d'Ivoire, et dans le district mortel de Sierra Leone, sur la côte ouest de l'Afrique.

Il arrive parfois, chez les Hottentots comme chez les tribus de l'intérieur, que le *honey-bird* conduise le voyageur qui le suit au lieu de refuge d'un lion gris ou à la tanière d'une panthère. Je me rappelle qu'une fois, trois ans plus tard, fatigué d'avoir bataillé avec de monstrueux éléphants et des hippopotames, je voulus me délasser en chassant des cailles ; mais mon attention fut tout à coup attirée par un *honey-bird* obstiné qui me suivit longtemps en voltigeant et sans se soucier des détonations de mon fusil.

Après avoir tiré beaucoup de cailles et de perdreaux, je suivis l'oiseau chasseur pendant

environ un mille, au travers des clairières découvertes qui bordent le Limpopo ; il me conduisit vers un crocodile d'une longueur démesurée, dont tout le corps était caché ; son horrible tête seule était visible à la surface de l'onde. Ses yeux avides guettaient les évolutions de huit ou dix énormes taureaux-buffles qui venaient étancher leur soif dans la rivière et se frayaient un passage en brisant avec bruit des roseaux desséchés. Heureusement pour les buffles, la profondeur de cette vase les empêcha de s'approcher du fleuve et du monstre qui les eût dévorés. Je pus à loisir viser le monstrueux animal et le tuer d'une balle dans l'œil.

## III

## CHASSE AUX GAZELLES SPRINGBOKS

Le jour suivant, une marche de quatre heures nous amena au bord du Great Fish River. Nous avions traversé une immense clairière découverte, parsemée de différents arbustes noirs, de longues herbes et de grasse bruyère. Ce fut là que je vis et tirai pour la première fois le *black-koran*, excellent gibier ayant beaucoup de rapport avec l'outarde, et fort abondant dans toute l'Afrique méridionale. Son plumage se rapproche de celui du coq de bruyère ; ses jambes et son cou sont longs comme ceux de l'autruche ; sa poitrine et son dos sont gris, et ses ailes noir et blanc. On le rencontre dans les endroits où le pays est plat et découvert.

Lorsqu'on dérange ces animaux, ils s'élèvent et voltigent autour de la plaine en faisant des évolutions à la façon du pluvier doré et en poussant des cris aigus. Le meilleur moyen de les atteindre est de monter à cheval et de courir en rond, en rétrécissant toujours le cercle. Cette clairière, dont j'ai oublié le

nom, est le rendez-vous des chasseurs des environs de Graham's-Town ; ils y prennent la récréation de la chasse de l'ours sauvage ou du porc-épic. On fait cette chasse la nuit, par un beau clair de lune, et avec une meute de chiens grands et robustes. Les chasseurs sont armés d'une baïonnette ou d'une lance avec laquelle ils expédient la bête aux abois.

Vers deux heures après midi, nous attelâmes, et, ayant gravi une colline assez haute et escarpée, nous entrâmes dans une autre contrée semée de plaines sans fin, couvertes d'une longue herbe ondoyante et parsemées de fourmilières. J'eus alors le plaisir de contempler plusieurs bandes de springboks dispersés dans la plaine. Cette antilope ressemble beaucoup à la gazelle du nord de l'Afrique ; ses goûts et ses habitudes rappellent le saesin de l'Inde. Les colons ont nommé cet animal springbok à cause de la faculté qu'il a de faire des sauts prodigieux. Nous apprendrons à nos lecteurs que springbok signifie mot à mot *bouc sauteur*.

En effet, lorsqu'on poursuit ces gazelles, elles s'élèvent à des hauteurs surprenantes. Si c'est un troupeau entier qui prend la fuite, on les voit exécuter une multitude de bonds étranges et perpendiculaires, s'élançant dans les airs, les reins courbés, et agitant en même temps de longues mèches de poils blancs qu'ils ont sur le dos et sur les flancs, ce qui leur donne un air aérien et les distingue de toute espèce d'autre animal. Ils bondissent

alors à une hauteur de dix à douze pieds, enjambant à chaque saut un espace de trois ou quatre mètres, sans qu'il paraisse le moins du monde que cet exercice les fatigue. Un instant ils semblent comme suspendus et immobiles en l'air, puis ils retombent sur leurs quatre pieds, et à peine ont-ils touché la terre qu'ils rebondissent de nouveau.

Après avoir ainsi parcouru quelques centaines de mètres, ils adoptent un trot léger et élastique, courbent leurs cous élégants et baissent le nez à terre comme pour jouer ; puis tout à coup ils redressent la tête et regardent de tous côtés pour découvrir si le danger existe encore. Si le springbok est forcé de traverser un sentier ou même un chemin de deux ou trois pieds de largeur où un homme ait récemment passé, il le fait d'un seul bond, et lorsque le troupeau entier, composé souvent de plusieurs milliers de ces animaux, doit franchir une route de la sorte, rien n'est plus magnifique que de voir chaque antilope, l'une après l'autre, exécuter ce bond surprenant. Elles sautent de même en passant non loin du lion ou de tout autre animal qu'elles redoutent.

Les multitudes innombrables de springboks qui se rassemblent lorsqu'ils émigrent en masse sont quelque chose de merveilleux. On peut les comparer avec justice aux essaims innombrables de sauterelles que le voyageur rencontre si souvent dans ce pays fabuleux.

De même que la sauterelle, le springbok en troupe consomme toute la verdure qu'il trouve sur son passage, dévaste en quelques heures d'immenses contrées et détruit souvent en une nuit tout le labeur d'un fermier. Les antilopes ont d'ailleurs pour coutume de revenir à leur pays natal, comme un lièvre revient à son lancer, seulement le parti qu'elles prennent, au lieu d'être d'une lieue ou deux, embrasse un gigantesque ovale ou un formidable carré dont le diamètre est souvent de quelques centaines de milles. La durée de leur migration varie de six mois jusqu'à un an ; et, comme s'ils avaient conscience du dégât fait sur leur passage, ils reviennent invariablement par un autre chemin que celui qu'ils ont pris en partant.

Il y avait longtemps que j'entendais parler des springboks et que je me promettais un grand plaisir à cette chasse. Aussi, dès que j'aperçus un troupeau de ces antilopes, j'ordonnai à l'instant de seller mes deux chevaux et j'enjoignis à mes Hottentots de poursuivre leur étape jusqu'à la ferme la plus proche ; là ils étaient autorisés à dételer.

Les chevaux prêts, je sautai en selle, armé de ma carabine à deux coups et accompagné de Cobus. Devinant notre intention, les springboks, extrêmement sauvages dans ces contrées, comme je l'ai déjà dit, commencèrent à fuir avec ces bonds prodigieux que j'ai essayé de décrire. Aussi dépensai-je inutilement ma poudre et mes balles en les tirant à

des distances de six à huit cents mètres. Après une course enragée et sans résultats, je rejoignis mes chariots que je trouvai installés près d'une ferme hollandaise.

Le lendemain au matin je traversai le Brak River à cheval, pour aller rendre visite à un Boer nommé mynheer Pocheter. Cette visite avait pour but de lui acheter des chevaux, mais il n'en avait pas à vendre. Je rencontrai le vieillard avec une longue canardière à un coup et une énorme batterie à pierre, avec la poire à poudre de corne se balançant à son côté ; il était sorti avant le jour avec son Hottentot et s'était posté dans une petite gorge où les springboks avaient coutume de passer avant le lever du soleil. Dans ces sortes de défilés, les Boers ont l'habitude de construire avec des pierres plates de petits affûts où ils viennent abattre matin et soir une de ces antilopes ; car la distance à laquelle ils tirent leur garantit un succès certain.

Cette fois-ci cependant le digne Boer avait été malheureux ; il rentrait sans venaison, quoiqu'en me mettant en chemin, un quart d'heure auparavant, j'eusse entendu la détonation de sa carabine. Le bruit produit par ces pesants fusils des Boers, chargés d'une poignée de poudre, retentit à une distance prodigieuse dans l'atmosphère calme des hautes *tablelands*, et, durant mon séjour dans les plaines voisines de Thebus-Mountain, je remarquai que, soit le matin, soit à midi, soit sur le soir, une heure s'écoulait rarement

sans que la détonation lointaine d'un fusil hollandais vînt frapper mon oreille.

Mynheer Pocheter me pria d'entrer à sa ferme pour déjeuner avec lui : j'acceptai. Cobus servit d'interprète, car mon hôte ne comprenait pas un mot d'anglais, et je n'avais pas encore eu le temps d'apprendre le hollandais, que je parvins à parler couramment plus tard.

Après le repas, je pris congé de mynheer Pocheter et rejoignis mon campement.

Je donnai alors l'ordre de quitter la route directe de Colesberg et d'aller à travers champs jusqu'à la demeure d'un Boer nommé Hendrick Strydon, aux environs de laquelle on m'avait assuré que le gibier foisonnait. Quant à moi, je remontai à cheval, toujours accompagné de Cobus, pour recommencer mes courses à la poursuite des springboks. Nous nous lançâmes donc à toute volée dans les plaines, en appuyant à l'est, et, comme la veille, nous trouvâmes ces animaux réunis par milliers, et, de place en place au milieu d'eux, une troupe de *wild-beasts* noirs. Ne pouvant les approcher de plus de quatre ou cinq cents mètres lorsque je me lançais ostensiblement dans la plaine, je quittai mes chevaux et mon piqueur et me dirigeai à pied vers une rangée de collines basses et rocheuses, où je tirai deux coups difficiles sur un springbok et un *wild-beast*. Je les blessai dangereusement tous deux, comme j'en pus juger au sang, mais je les perdis. J'avais ôté mes souliers pour marcher plus silencieusement à la

rencontre des springboks, et j'eus grand-peine à les retrouver.

Je souffrais beaucoup de la soif ; le soleil était ardent, et, malgré les torrents de pluie de la veille, on ne pouvait trouver d'eau nulle part.

Dans l'après-midi, j'arrivai près d'une mare de boue ; le peu d'eau qui y restait était bouillante. Je fus toutefois bien heureux de la trouver car j'étranglais de soif, au point que des larmes de joie me vinrent aux yeux en la découvrant. Ma souffrance actuelle n'était pourtant qu'une bagatelle en comparaison des épreuves que j'ai subies depuis.

Bientôt après je rejoignis Cobus, que j'avais complètement perdu, et qui, inquiet de ma longue absence, me cherchait tenant mon cheval en main. Je fus, comme on le pense bien, enchanté de le retrouver. Je sautai en selle et traversai la plaine au galop pour rattraper mon chariot. Mais, chemin faisant, ne pouvant résister à la tentation, je me postai derrière une haie et j'ordonnai à Cobus de chasser vers moi une troupe de springboks. Il réussit à merveille dans son évolution et m'en envoya une centaine presque sur le nez. Cette fois encore j'eus du malheur, ou plutôt je fus bien maladroit, car je tirai mes deux coups au milieu du troupeau sans qu'ils parussent avoir porté.

En arrivant au chariot, que je trouvai dételé dans le domaine désolé de mynheer Hendrick Strydon, je pris une énorme ration de gin et d'eau ; puis, escorté de mon interprète,

qui portait des verres et une bouteille de Hollande, j'allai à la porte de Strydon pour faire connaissance avec lui et sa femme. Je portais, à la stupéfaction des Boers primitifs, le costume des anciens Gaulois, c'est-à-dire la blouse et les larges braies, accoutrement qui fut le même pendant tout le voyage.

Lorsque je me trouvai en face de Strydon, je lui donnai une cordiale poignée de main et je lui dis que j'étais un *Berg Scot*, c'est-à-dire un Ecossais des montagnes, et que c'était l'usage dans mon pays, quand deux amis se rencontraient, de se faire raison avec une rasade. Ce disant, je joignis l'action à la parole et remplis un grand verre que je lui présentai. Comme la chose m'avait réussi dès le commencement, je la pratiquai par la suite, et j'en agis toujours ainsi en abordant un Boer pour la première fois. Cet usage régulièrement observé ne manquait jamais de me conquérir ses bonnes grâces, et mon hôte me quittait d'habitude en me disant que les Ecossais étaient les meilleures gens du monde.

J'agissais ainsi parce que je savais que les Boers haïssaient les Anglais, mais aimaient assez les Ecossais. L'idée que les Ecossais sont une nation comme la leur conquise par les Anglais, et par conséquent subissant le même joug qu'eux, explique cette sympathie. Ajoutons que la plupart de leurs ministres sont écossais.

Hendrick Strydon était un homme de haute taille, hâlé par le soleil et ayant l'air d'un

véritable sauvage. Ses cheveux couleur de sable et clairsemés, sa barbe rouge, longue et touffue, ne contribuaient pas peu à compléter cette ressemblance, si quelque chose avait pu y manquer.

C'était un habile chasseur, et lui et sa famille vivaient en quelque sorte du produit de son adresse. Sa femme était une gentille petite personne aux fraîches couleurs, avec des yeux bruns et des sourcils très bien arqués. Elle fit à mon avis preuve de bon goût en se prenant de fantaisie pour moi, mais peut-être sa sympathie peut-elle s'expliquer par la libéralité avec laquelle je prodiguais le thé et le café.

Strydon me plaignit beaucoup de mon guignon constant à la chasse, mais il me dit qu'il n'y avait rien d'étonnant et que cela arrivait toujours ainsi quand on s'y prenait comme j'avais fait. Il s'était convaincu par expérience qu'avec mon système on dépensait sans profit énormément de poudre et de plomb, dépense que lui, pauvre, s'efforçait d'éviter. Il me proposa, si je voulais l'accompagner lorsqu'il aurait pris son café, d'employer les deux heures de jour qui nous restaient encore à m'enseigner sa méthode, moyennant quoi il était plus que probable que nous tuerions un mâle avant la nuit.

En conséquence, nous prîmes le café et, suivis de deux Hottentots, nous nous mîmes en marche, à travers une plaine en apparence désolée. De nombreuses troupes de springboks paissaient à droite et à gauche. Strydon

me plaça derrière un buisson vert haut d'environ huit pouces, qui était planté au milieu d'un endroit découvert. Il me recommanda de rester étendu la poitrine contre terre, puis il alla se mettre dans la même position à quelques centaines de pas de moi. Enfin il fit faire un détour à nos deux Hottentots pour rabattre sur nous un troupeau de springboks qui paissait au loin : ce plan était excellent et réussit à merveille. Tout le troupeau s'avança à pas lents et directement vers moi.

Lorsqu'il fut à cent pas, je choisis de l'œil un mâle bien gras et l'abattit d'une balle dans l'épaule : ce fut le premier coup heureux que je fis sur cet élégant gibier. J'ai toujours passé pour un bon tireur de carabine, soit à pied, soit à cheval, mais je ne suis pas sûr de mon coup au-delà de cent dix à cent vingt pas.

Deux jours auparavant, j'avais, à balle franche, abattu un koran au vol.

Mon coup de fusil épouvanta les springboks, qui s'enfuirent en bondissant ; et comme la nuit approchait et nous enlevait l'espoir d'un second coup pareil au premier, nous rentrâmes à la ferme, Strydon et moi, tous deux en joyeuse humeur.

## IV

## TIR AU *WILD-BEAST*

Le 9 au matin, Strydon et moi, ayant décidé la veille au soir que nous irions en quête d'une troupe d'autruches qui, selon le dire de son Hottentot, fréquentait les plaines voisines de Thebus-Mountain, nous réveillâmes nos hommes deux heures avant le jour, et, après un déjeuner plus que matinal, nous sautâmes sur nos chevaux et nous nous dirigeâmes vers la passe montagneuse.

Nous étions là depuis une heure environ, postés dans un défilé au milieu des joncs, quand nos Hottentots rabattirent sur nous – ou plutôt sur Strydon – quatre magnifiques autruches. Elles s'approchèrent jusqu'à cinquante pas de lui, et je m'attendais à tout moment à voir la fumée de son coup de fusil : le cœur me battait, mon sang bouillait d'impatience. Je me demandais par quelle raison il ne tirait point, quand, le regardant avec une petite lunette de poche, je m'aperçus qu'il était endormi, et, en me retournant, je vis à quatre-vingts mètres de moi une douzaine

de springboks, qui s'étaient approchés tandis que j'étais occupé de Strydon et de ses autruches. Ils arrivaient derrière moi pour gagner une gorge. Je saisis ma carabine, et, tout couché à plat ventre que j'étais, je fracassai l'épaule au plus beau mâle de la compagnie ; il s'élança, courut une cinquantaine de pas et tomba roide mort.

A la détonation de mon arme, des volées d'oiseaux se mirent à tournoyer dans les airs et des bandes de quadrupèdes bondirent dans la plaine comme aux jours du paradis terrestre. J'en étais émerveillé, mais je m'aperçus bientôt que certaines espèces des uns et des autres se disposaient tout simplement à prendre leur part de mon antilope tuée. C'étaient des corbeaux blancs, noirs, des vautours, puis des chacals, qui, voyant ceux-ci s'abattre à tire-d'aile, devinèrent qu'il y avait quelque chose de bon à flairer et sortirent de leur retraite. Je regardais tout cela, n'osant pas bouger, car le gibier accourait de toutes parts et je m'attendais à chaque instant à voir paraître les autruches rabattues par nos Hottentots. J'étais donc obligé de rester muet et immobile spectateur des débats de mes pillards à poil et à plume. Tout à coup une bande de *wild-beasts* arrivèrent au grand galop et passèrent à ma portée. La tentation était trop forte : je remis les autruches à un autre jour et je tirai. Je touchai l'animal visé, mais dans le train de derrière. Il en résulta que la bête, quoique blessée et traînant la cuisse, disparut avec la harde.

Au reste, le nombre des springboks était incalculable : quoiqu'ils n'approchassent plus de moi, effrayés qu'ils avaient été par mes deux coups de feu, on les voyait s'agiter, courir, sauter dans toute l'étendue de la plaine. Je suis sûr que dans le cercle qu'embrassait ma vue il y en avait bien dix mille. Une de ces hardes passa à trois cents pas à peu près de Strydon, qui tira sur eux, manqua son coup et les fit tous fuir.

Il était tard ; nous songeâmes à rentrer, emportant la bête que Strydon avait tuée dans la matinée ; quant à la mienne elle n'était plus qu'un squelette ; la chair en avait disparu sous la dent des chacals et sous le bec des vautours et des corbeaux. Nous remontâmes donc à cheval.

Une chose m'avait étonné dans cette excursion : c'est la quantité de carcasses et de crânes blanchis dont la plaine était jonchée. Partout où je dirigeais mes regards, mon œil rencontrait des milliers de squelettes de springboks et de *wild-beasts.*

Le lendemain, nous vîmes arriver une troupe nombreuse de naturels : ces pauvres gens appartenaient au chief Moshesh et voyageaient pour chercher de l'ouvrage. Un grand nombre de naturels parcourent ainsi tous les ans la colonie et travaillent pour les Boers, construisant en pierres des enclos pour le bétail ou des digues sur les petites rivières dans les profondeurs des vallées, afin d'y retenir l'eau dans la saison des pluies.

Ces lacs sont destinés à désaltérer les troupeaux pendant la longue sécheresse de l'été.

On paie le travail de ces braves gens avec des génisses et des chèvres.

Les inondations avaient renversé la levée d'une digue située dans une chaîne de collines assez éloignées et tout à fait aux confins de sa ferme. Strydon fit accord avec eux pour la faire réparer. Or, les environs de cette digue étant, à ce que me dit mon hôte, le séjour favori d'un animal qui m'était encore inconnu, c'est-à-dire du quayga (le quayga est l'onagre de l'Ecriture), et Strydon étant obligé de se rendre sur les lieux le lendemain matin avec les ouvriers qu'il venait d'arrêter, nous convînmes de chasser aux alentours dans des collines hautes et escarpées.

Nous partîmes au jour, et, m'étant séparé de Strydon, je gravis une de ces collines afin d'examiner le paysage au lever du soleil. Dans cette course, j'eus la chance d'abattre un *rhode-reebok* ; mais, comme j'avais peur de m'égarer, je rejoignis mon compagnon.

La journée se passa à courir de colline en colline, mais sans rien pouvoir joindre. Nous vîmes trois quaygas et une foule d'autres animaux, mais nous ne parvînmes pas à les approcher d'assez près pour en abattre aucun.

La nuit venait à grands pas. Nous descendîmes du haut de nos collines et nous nous mîmes à galoper vers la ferme. Tout en galopant, nous aperçûmes dans l'ombre une troupe d'animaux que Strydon m'assura être

des quaygas. Sautant à bas de nos chevaux, le corps en avant, prêts à faire feu, nous essayâmes de nous approcher du gibier que nous convoitions.

Il faisait assez sombre, et il était difficile, non pas de voir le gibier, mais de distinguer précisément à quelle espèce il appartenait, quoique Strydon me criât à demi-voix : Quaygas ! Quaygas !

Mais à cent pas de nous à peu près les quaygas partirent au galop.

Il était inutile de les poursuivre à pied. Je cherchai des yeux ma jument, je la vis à ma portée : je courus à elle et sautai en selle. Quant à mon étalon que j'avais prêté à Strydon, mon étonnement fut grand en le voyant partir à la poursuite des quaygas et se mêler bientôt à eux.

Après un temps de galop d'un mille à peu près, je rejoignis mes animaux : ils étaient au repos, et paissaient : mon étalon se trouvait au milieu d'eux. Arrivé à cinquante pas à peu près de la troupe, je sautai à bas de ma monture et, me glissant une dizaine de mètres en avant, je lâchai mes deux coups au milieu des quaygas : ils prirent la fuite, emmenant mon étalon avec eux. J'étais fort surpris du peu d'effroi que leur inspirait mon cheval.

Cependant l'un d'eux était atteint, et si sérieusement qu'il resta bientôt en arrière, et finit par tomber. Mon étalon, en bon camarade, demeura pour lui tenir compagnie.

En ce moment la lune commençait de briller, quoique faiblement. A sa lueur douteuse, je continuai de galoper après le troupeau : je voulais ma paire de quaygas ; je le joignis enfin, et faisant faire un écart à ma jument, me laissai glisser. Je mis un genou en terre et envoyai une balle dans l'épaule du quayga qui se trouvait le plus rapproché de moi. Il chancela, tomba avec un bruit sourd et resta sans mouvement ; le reste de la troupe l'entoura en renâclant et en bondissant comme font les chevaux sauvages de Mazeppa, puis tous, comme épouvantés, ils repartirent à fond de train à travers la plaine.

Cette course m'avait électrisé ; au lieu de me contenter de mes deux quaygas, j'en voulais absolument tuer un troisième. Je remontai à cheval et me mis à la poursuite de la harde. Mais cette fois, après avoir suivi pendant deux ou trois milles leurs rapides silhouettes sur les bruyères fauves, il me sembla les voir s'évanouir comme des ombres. Je m'arrêtai ; non seulement je ne les voyais plus, mais je n'entendais même plus le bruit de leurs pas.

Je n'avais qu'une chose à faire, c'était de rallier Strydon, si c'était possible, et de tâcher de retrouver mes deux victimes. Je me mis à la recherche de la dernière bête tombée, mais ce fut inutile : rien ne m'indiquait l'endroit de sa chute, et je m'en étais éloigné de deux ou trois milles. La plaine, parfaitement nue d'ailleurs, ne m'offrait aucun point de

repère à l'aide duquel je pusse me diriger. Je songeai alors au premier quayga tué par moi et je pensai que, grâce à mon étalon resté près de lui, la recherche en serait plus facile. Tout d'abord je crus qu'il me fallait dire adieu à celui-là comme à l'autre. Je descendis de cheval, me couchai à plat ventre et crus enfin apercevoir deux points en relief au-dessus du niveau de la plaine. En un temps de galop, j'arrivai à une cinquantaine de pas des objets découverts : c'étaient bien mon étalon et mon quayga ; mais à mon approche ce dernier se releva et essaya de fuir. C'eût été trop malheureux, après avoir pris tant de peine, de le voir m'échapper. Je l'ajustai au défaut de l'épaule et fis feu. Il tomba.

Je poussai un cri de joie et je me précipitai en avant, palpitant du désir de voir pour la première fois un de ces beaux animaux dont j'avais tant entendu parler.

Que le lecteur juge de ma stupéfaction, en reconnaissant que mon prétendu quayga n'était autre qu'un magnifique cheval hongre, au pelage bai-brun, portant deux étoiles au front !

La lumière se fit dans mon esprit : Strydon et moi avions été tous deux dans l'erreur, ce que nous avions pris pour des quaygas, c'était l'attelage d'un Boer du voisinage, et cet attelage avait fourni aux plaisirs de notre chasse du soir.

Je remontai à cheval, pris mon étalon en bride et m'orientai pour rentrer à la maison,

décidé à payer les chevaux que j'avais tués ou blessés. Mais lorsque, après avoir rejoint Hendrick et lui avoir conté mon histoire, qui le réjouit grandement, je lui fis part de mon intention :

— Oh ! pour cela, non, dit-il ; ne soufflez pas le mot de l'accident. Le propriétaire des chevaux est un abominable avare qui vous les ferait payer trois fois leur valeur. Demeurez en paix. Les animaux qui ne se retrouveront pas seront mis sur le compte des lions ou des bûcherons braconniers.

Je suivis le conseil de Strydon, ce qui, au reste, nous fut d'autant plus facile que je n'entendis parler de rien.

Seulement, je me promis de ne plus tirer sur les quaygas qu'à bon escient et autant que possible pendant le jour.

## V

## RÉCIT D'UN COMBAT ENTRE TROIS LIONS ET UN BUFFLE

Le 2 décembre au soir je rassemblai avec mille difficultés mes serviteurs ivres, mes bœufs et mes chevaux et je sortis de Colesberg, appuyant à l'ouest vers les vastes plaines de Karroo, où l'on assurait que les gemsboks se trouvaient en profusion. Je n'avais pas encore vu cette magnifique espèce d'antilope que l'on appelle bouc-diamant.

Je ne fis pas grand chemin ce jour-là, mes hommes ne parvenant pas à se dégriser, et dans cet état d'ivresse ils avaient plusieurs fois failli culbuter les chariots. Je fis halte bientôt après le coucher du soleil, et, comme je fus obligé de m'occuper seul des bœufs et des chevaux, et que je n'avais point de combustible sous la main, je dus pour mon dîner me contenter d'un morceau de viande fumée crue et d'un verre d'eau et de gin.

Le jour suivant nous fîmes deux longues traites ; nous traversâmes le Sea-Cow River, ou la rivière de la Vache de mer. Six heures entières nous galopâmes dans la plaine,

déchargeant et rechargeant fusils et carabines sur un gibier qui semblait devenir de plus en plus sauvage. Je tuai deux antilopes : la première fut entièrement dévorée par les vautours, en dépit des ronces dont nous la couvrîmes, et dépouillée de sa chair aussi délicatement qu'elle aurait pu l'être par la main des hommes. La seconde avait une jambe cassée et fuyait en boitant, lorsqu'un chacal parut au loin, lui donna la chasse, et, après une longue course, finit par l'atteindre et la dévora. Ceci est remarquable, mais assez fréquent.

Il arrive souvent que, lorsqu'un springbok est blessé, un ou plusieurs chacals apparaissent soudain et aident le chasseur à s'emparer de son butin. Dans les régions plus éloignées de l'intérieur des terres, lorsqu'il s'agit de plus gros animaux, il advient parfois aussi que c'est le lion qui se présente pour aider le chasseur, se déclarant toujours pour l'homme contre l'animal. Quoique cette assertion ressemble assez à un conte de voyageurs le fait n'en est pas moins positif. J'en ai fait moi-même l'expérience, mais en m'exceptant je citai M. Oswell, au service de l'honorable Compagnie des Indes orientales, un des plus braves chasseurs et des plus habiles tireurs que j'aie jamais rencontrés, et qui a fait deux expéditions dans l'intérieur de l'Afrique. Or M. Oswell et un de ses amis galopaient un jour sur les rives ombreuses du Limpopo à la poursuite d'un buffle blessé, quand tout à coup ils furent rejoints par trois

lions qui paraissaient résolus à leur disputer leur proie. La présence de ces nouveaux antagonistes eut pour effet de redoubler la vitesse du buffle.

L'animal continua donc sa course, suivi des trois lions : Oswell et son ami formaient l'arrière-garde sur leurs chevaux. Mais bientôt les lions gagnèrent sur le buffle, s'élancèrent sur lui et le terrassèrent. Il s'ensuivit une lutte épouvantable pendant laquelle les deux chasseurs arrivèrent à portée de la carabine. M. Oswell et son ami s'avancèrent jusqu'à la distance de cinquante pas et firent feu sur la royale famille. A chaque balle qui les frappait, les lions croyaient recevoir un coup de cornes de leur adversaire et redoublaient de rage contre lui. A la fin les chasseurs trouvèrent moyen de mettre hors de combat deux lions, le troisième comprit que le terrain était trop chaud pour lui et battit en retraite.

Le lendemain, après nous être baignés dans la rivière, je m'acheminai vers le Karroo. Je marchai toute la journée, et, ayant fait une traite de vingt-cinq milles, je m'arrêtai au coucher du soleil à la ferme d'un vieux Boer ayant nom Wessel. Le brave homme était ivre mort. J'avais espéré pouvoir lui acheter des chevaux, mais il était hors d'état de conclure aucune affaire. Il me déclara qu'il était boer, c'est-à-dire fermier hollandais, qu'en cette qualité il ne pouvait supporter la vue d'un Anglais, et, tout en me faisant ce compliment, il me poussait hors de sa maison, au grand

déplaisir de sa femme et de ses filles, qui ne semblaient pas partager son opinion.

J'attelai et me dirigeai vers le Boer errant, que je rejoignis environ une heure après la chute du jour.

Dans cette ferme je trouvai un autre Boer nommé Swiers, campé avec son bétail. Il avait été obligé de quitter les fermes situées plus avant dans les profondeurs du Karroo, à cause du manque absolu d'eau. Swiers était un homme déjà âgé, qui autrefois avait été un très grand chasseur. Il m'amusa beaucoup en me racontant des anecdotes de chasse relatives aux mœurs du gibier et certaines aventures de sa jeunesse. Il me dit qu'il se rappelait avoir vu des lions à profusion dans la contrée même où nous nous trouvions, et que l'on en rencontrait même encore de temps en temps quelques-uns. Il me raconta des combats entre le gemsbok et le lion, où le premier avait vaincu le dernier. Il avait trouvé des carcasses de ces animaux desséchées sur le lieu même du champ de bataille. Le corps du lion avait été transpercé et fixé au sol par les longues cornes aiguës du puissant gemsbok, de sorte que, ce dernier n'ayant pu se dégager, tous deux avaient péri l'un par l'autre.

Toutes ces histoires de lion racontées par Swiers me trottaient par la tête. Je savais que c'est principalement la nuit que le roi du désert voyage et chasse. Il m'avait dit que j'entrais sur le territoire où l'on commençait à le rencontrer,

et mes yeux erraient de tous côtés dans l'espoir où j'étais que mes exploits commenceraient plus tôt que je ne l'avais imaginé.

Je ne découvris rien de pareil à ce que j'espérais.

Après avoir fait cinq milles dans une contrée très aride et profondément triste, j'arrivai, au sortir d'une gorge de collines basses, en vue d'une mare d'eau près de laquelle on m'avait conseillé de camper.

La largeur de cette mare était d'environ trois cents toises.

D'un côté il y avait de grandes herbes, refuges d'oies et de canards sauvages, de bernacles, de hérons et de grues.

L'autre côté était nu.

C'était par là que le gibier allait boire, et le bord de l'eau était trépigné par les pieds des animaux sauvages comme l'est le bord d'un abreuvoir. Mes gens rangèrent mes chariots parmi des broussailles, à quatre cents pas à peu près de la mare. Le soir même je désignai les trois chevaux qui devaient me servir, moi et mes deux piqueurs, à la chasse du gemsbok, qui est le même animal que j'ai désigné sous le nom d'oryx et que quelquefois, dans le pays, on désigne aussi sous le nom de licorne ; non point qu'il n'ait qu'une corne, mais parce que les deux cornes sont si droites et si régulièrement plantées que, vu de profil, il semble n'en avoir qu'une seule. C'est l'animal le plus beau, le plus fort et le plus remarquable de toute la race des antilopes ; il a une

crinière hérissée, une longue queue noire traînante et ressemble généralement à un cheval, quoiqu'il ait la tête et les sabots des antilopes. Ses formes sont robustes ; sa taille est carrée et compacte ; son port est noble ; sa hauteur est celle du zèbre et sa couleur assez semblable à celle de l'âne. Les belles bandes noires qui ornent sa tête ressemblent à un collier, et les nuances de sa croupe et de ses crins lui donnent un cachet tout particulier.

Le mâle adulte a trois pieds dix pouces de haut à partir de l'épaule.

Le gemsbok a été créé pour le Karroo desséché et les déserts arides de l'Afrique méridionale. Sa nature est parfaitement adaptée au pays qu'il habite. Il vit et prospère dans les lieux où l'on pourrait croire qu'une sauterelle ne trouverait pas sa subsistance, et, malgré l'étouffante chaleur du climat, il se passe parfaitement d'eau. J'ai observé moi-même, et les Boers ainsi que les indigènes l'affirmeront comme moi, qu'il n'a aucun besoin de boire. Sa chair est fort estimée comme goût et comme saveur, elle est aussi bonne que celle de l'élan. A une certaine époque de l'année le gemsbok devient très gras, et alors il est plus facile de se rendre maître de lui ; mais, grâce à l'égalité du terrain où le gemsbok pâture, grâce à son caractère timide et défiant, grâce enfin à son insouciance de l'eau, on ne peut pas lui dresser des embuscades comme aux autres antilopes. Il faut le chasser à cheval, le forcer à la course, après

de longs efforts de toute espèce ; et, parmi tout le gibier que l'on chasse ainsi à cheval, l'oryx ou le gemsbok (nous emploierons indifféremment ces deux désignations) est le plus agile et le plus dur à la fatigue. Il se rencontre çà et là au centre et dans la partie ouest de l'Afrique du Sud.

Le 10 décembre, tous mes préparatifs ayant été achevés pendant la nuit, je montai à cheval une heure avant le jour, accompagné de Cobus et de Jacobs, mes piqueurs ordinaires : ce dernier conduisait un cheval de bât. Nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et enfin nous atteignîmes un petit monticule qui dominait légèrement le paysage. Je mis pied à terre et montai jusqu'au sommet. Arrivé là, j'examinai les alentours avec ma lunette d'approche, mais, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre en interrogeant l'horizon, je n'aperçus absolument rien. Machinalement alors mes regards attristés parcoururent le pays intermédiaire ; tout à coup, et au moment où j'allais remettre ma lunette dans son étui, je découvris, à mon inexprimable étonnement, et surtout à ma grande joie, une troupe de vingt-cinq gemsboks paissant à peu près à huit cents pas. C'était la première fois que je voyais ces gemsboks si désirés. Un vieux et magnifique mâle broutait seul à l'écart des autres, comme une sentinelle avancée. Les longues cornes pointues de ces élégants animaux brillaient au soleil comme les casques d'un détachement de dragons. Je m'accordai à peine la joie de rassasier

mes yeux de ce réjouissant spectacle, et je revins près de mes gens, afin de concerter avec eux un plan d'attaque.

Ce plan était de faire monter mes Hottentots ou mes Bochimans les plus légers sur mes chevaux les plus infatigables et de les transformer pour ainsi dire en lévriers avec lesquels je forçais les gemsboks comme on force les cerfs en Ecosse. Quelquefois le chasseur, familier avec le gibier et le pays, sait quel chemin prendra l'antilope ; alors il coupe court, ayant toujours le soin de prendre l'animal sous le vent. Si l'on est en nombre pour l'envelopper, on rabat l'animal sur le chasseur qui s'embusque, et qui, s'il le manque de ses deux coups ou ne fait que le blesser, le poursuit et le force.

Il était convenu que Jacobs et moi nous tâcherions de faire un grand circuit bien loin, sous le vent du troupeau, et que Cobus le traquerait et le rabattrait sur nous. Le vent soufflait de l'ouest, mais, par malheur, le district d'où venaient ces animaux était au nord. Jacobs et moi partîmes au grand trot, regardant derrière nous de temps en temps, puis nous prîmes la position qui nous parut la plus avantageuse, et nous attendîmes.

Au bout d'une heure d'attente, je fus convaincu qu'il y avait eu erreur dans la direction que nous avions suivie. Je ne me trompais qu'à moitié. Une inégalité de terrain avait dérobé à nos regards la fuite du troupeau vers le nord.

On comprend que j'étais d'abominable humeur.

Deux heures après, Cobus revint aux chariots.

Je fus d'abord un peu découragé par cette mauvaise chance, mais bientôt je me sentis pris du désir de faire une seconde tentative, et, vers trois heures, je résolus de me mettre en campagne. J'y étais d'autant plus forcé qu'il y avait presque nécessité : nous n'avions plus une once de viande ; donc entre trois et quatre heures je repartis dans le même équipage. Nous galopâmes à travers les plaines dans la direction du nord-est et rencontrâmes bientôt des autruches et des quaygas. Nous marchâmes encore pendant quelque temps au milieu d'une espèce de taillis ; une assez nombreuse troupe de *hartle-beasts* traversa notre sentier au galop. Ces animaux furent bientôt suivis par deux ou trois hardes de quaygas et de *wild-beasts* qui fuyaient épouvantés devant nous, en soulevant un nuage de poussière rouge. A la fin j'aperçus une troupe d'animaux gris cendré courant en tête des autres. Au milieu de la poussière je vis briller leurs cornes et reconnus des gemsboks.

Les voir et me lancer sur eux fut l'affaire d'un moment.

Je montais mon meilleur cheval, et, le maintenant à un galop enragé, je m'aperçus bientôt que je gagnais sur eux. Après une course de plusieurs milles, je trouvai en avant Cobus, bien plus léger de poids que

moi et montant un cheval presque aussi bon que le mien. Cobus partit comme un éclair. Nous arrivions à ce moment sur la déclivité d'une colline ; les gemsboks s'y trouvèrent, et je fis halte un instant pour laisser souffler mon cheval et jouir de la vue.

Le cheval de Cobus, qui, comme je l'ai dit, était excellent et portait un cavalier pesant soixante-quinze livres à peine, se rapprochait à chaque enjambée, et, avant d'avoir atteint l'autre extrémité de la plaine, il se trouvait au beau milieu de la troupe écumante. Arrivé là, Cobus choisit une magnifique femelle à la tête ornée de cornes immenses, et, en quelques secondes, il la détourna de mon côté, la guidant pour ainsi dire avec la main. Elle me passa à cinquante pas, et je l'abattis de deux balles que je lui logeai dans l'épaule.

Je mourais de soif. La femelle que je venais de tuer avait les mamelles pleines de lait ; je pus la traire dans ma bouche et me régaler du plus délicieux breuvage que j'eusse jamais bu.

Tous nos chevaux étaient écrasés de fatigue, il leur fallait vingt-quatre heures de repos ; aussi la journée du lendemain fut-elle consacrée au *dolce farniente*. Nous nettoyâmes nos carabines et je mis mon journal au net. Le sol était aussi chaud que les parois d'un four.

Deux de mes Hottentots rentrèrent au camp, pliant sous le poids d'œufs d'autruche ; ils

avaient découvert un nid qui en contenait trente-cinq. Leur manière de les porter m'amusa beaucoup : après avoir quitté leurs pantalons de cuir, nommés *crakers* en langage des colonies, ils avaient lié le bas des jambes et les avaient par ce moyen convertis en sacs ; ils y avaient alors entassé autant d'œufs d'autruche que le double récipient avait pu en contenir. Ceux qui n'avaient pu y entrer avaient été cachés par eux dans le sable, où ils retournèrent les chercher le lendemain matin.

De mon côté, pendant cette halte, je trouvai plusieurs nids, et je constatai, pour la première fois, un fait d'histoire naturelle particulier à ces oiseaux : si un chasseur découvre un nid et ne s'empare pas immédiatement des œufs, il les trouvera certainement écrasés à son retour ; le père et la mère détruisent toujours le nid, alors même que l'importun n'a pas touché les œufs, ou ne s'en est pas approché de plus de dix pas. Le nid d'une autruche est tout simplement un trou creusé dans le sable, généralement au milieu des touffes de bruyères et de buissons très bas. Ce nid a environ sept pieds de diamètre. On assure que deux femelles pondent à la fois dans le même nid. Beaucoup de voyageurs ont dit qu'il suffisait de l'ardeur du soleil pour faire éclore les œufs ; c'est une erreur. L'autruche couve assidûment, si assidûment que, lorsque la femelle a besoin de paître, le mâle la remplace sur les œufs et couve pendant tout le temps qu'elle est absente. Ces

œufs sont l'accessoire indispensable de la cuisine d'un Bochiman et ils fabriquent avec les coquilles des carafes, des tasses et des plats. J'ai souvent vu de jeunes Boschimens et des femmes bakalaharis, appartenant aux tribus bechuanas errantes dans le désert, descendre de leurs habitations isolées et écartées pour venir à la fontaine, portant sur le dos un filet contenant douze ou quinze coquilles d'œufs d'autruche qui avaient été vidés à l'aide d'un petit trou pratiqué à leur extrémité. Ces femmes remplissaient ces œufs d'eau et bouchaient l'ouverture avec un tampon d'herbes.

La méthode favorite des Boschimens pour approcher les autruches, ou toute autre espèce de gibier, est de se couvrir de la peau d'un de ces oiseaux. Alors, selon le vent, ils s'élancent dans la plaine en imitant la démarche de l'autruche, et trouvent toujours, grâce à ce déguisement, l'occasion d'abattre quelques pièces de gibier. Leurs flèches, qui, au premier abord, paraissaient peu dangereuses, sont cependant mortelles ; elles ont deux pieds six pouces de long ; la tige en est mince et l'extrémité est armée d'un os fort aigu. Ils empoisonnent parfois cet os avec une composition dont l'essence fondamentale est le suc laiteux et mortel d'une sorte d'euphorbe dont les feuilles sont fort épaisses ; souvent aussi c'est avec un venin tiré des vésicules d'un serpent. L'arc n'a guère plus de trois pieds ; la corde en est faite avec des nerfs tordus. Quand un Boschiman trouve un nid d'autruche, il s'y cache pour

attendre le retour du père et de la mère, et presque toujours il s'empare de l'un et de l'autre. C'est donc à l'aide de ces flèches légères que l'on obtient la plupart de ces belles plumes qui font un des ornements les plus indispensables de nos belles Européennes.

Le 28, j'eus la satisfaction de voir pour la première fois une chose dont les Boers m'avaient beaucoup parlé. C'était un *trek bokhers* ou une grande émigration de springboks ; en fait de mœurs de bêtes fauves, le spectacle était bien certainement un des plus curieux qu'il y eût au monde. Deux heures environ avant le jour, j'avais été éveillé dans mon chariot, par d'horribles grognements de bêtes qui me paraissaient être à deux cents toises de moi. Je m'étais imaginé que quelques bandes d'antilopes broutaient autour de mon camp. Avec le jour je me levai et regardai autour de moi.

Je poussai aussitôt un cri d'étonnement : au nord le sol était littéralement recouvert d'une masse compacte et mouvante de springboks marchant en bande serrée comme un troupeau de moutons, et s'avançant d'un pas lent et grave. Ils s'étalaient à la sortie d'une crevasse qui se trouvait au milieu d'une longue chaîne de collines à l'ouest, percée par laquelle ils débouchaient sans relâche, envahissant toute la plaine, comme aurait pu le faire le courant d'un grand fleuve. Puis ces animaux disparaissaient derrière un monticule situé à un mille au nord.

Je demeurai debout pendant près de deux heures sur le coffre de devant mon chariot ; j'étais, je l'avoue, pétrifié de stupéfaction. La scène qui se passait sous mes yeux était aussi merveilleuse qu'inattendue. J'avais peine à croire ce que je voyais, et je doutais du témoignage de mes sens. Etait-ce bien une réalité que je voyais ou bien la peinture exagérée et invraisemblable des rêves d'un chasseur ?

Et pendant ce temps-là l'innombrable troupe, l'interminable cohorte continuait à s'avancer dans la plaine en phalanges serrées, couvrant comme un tapis les plaines, les vallées, les collines, en se renouvelant sans cesse et se succédant sans fin.

Tout à coup je sortis de l'espèce de torpeur où me plongeait ce spectacle inouï. Je montai à cheval, je pris ma carabine et me lançai au milieu de cet océan, suivi de mes deux piqueurs et tirant avec une sorte de frénésie jusqu'à ce qu'il y eût une quinzaine d'animaux par terre.

Alors seulement je criai : Assez !

Il s'agissait avant tout de dérober aux becs des vautours la venaison qui jonchait le sol, nous entassâmes donc notre chasse sous divers buissons que nous couvrîmes de broussailles et nous revînmes au camp, d'où j'expédiai Jacobs avec un fourgon pour chercher le gibier.

Un chasseur qui eût tué pour le plaisir de tuer eût abattu des centaines de bêtes. Jamais, dans la suite, il ne m'est arrivé de rencontrer

en mouvement un si prodigieux troupeau que celui que je vis ce jour-là, et jamais non plus ces animaux craintifs ne se laissèrent approcher de si près. Notre gibier relevé, je me dirigeai vers le petit fleuve où campaient les Boers nomades. Ils étaient justement sur le chemin que je devais suivre pour me rendre à Bier-Vley ; mais, quelque surprise que m'eussent causée les springboks le matin, j'en éprouvai une bien autrement grande en voyant ce que je découvris pendant le trajet de mon camp à celui du vieux Swiers ; car, au détour de la petite chaîne de collines qui s'étendaient tout autour de moi, le paysage m'apparut dans des proportions triples et quadruples, et, aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, j'aperçus le sol entièrement couvert d'une seule masse de springboks qui, s'étendant jusqu'à l'horizon, ressemblait à un immense tapis rouge mouvant.

Il serait impossible d'essayer de donner ici le chiffre, je ne dirai pas exact, mais approximatif, de la quantité d'antilopes que je vis réunies ce jour-là ; je n'hésite point à affirmer qu'il y en avait plusieurs centaines de mille.

En arrivant au camp des Boers, je m'occupai à découper et à saler ma venaison. Les Boers, de leur côté, s'étaient mis en chasse et avaient tué autant de springboks qu'ils avaient pu en rapporter. Le vieux Swiers avoua que c'était un assez beau *trek bokhers*, mais il ajouta que c'était bien peu de chose en comparaison de ce qui existait autrefois.

— Ce matin, nous dit-il, vous avez vu une plaine couverte de springboks ; eh bien ! moi, je vous donne ma parole que j'ai galopé un jour entier sur plusieurs plaines qui en étaient couvertes, aussi serrées que le sont des moutons parqués dans un champ : ces hardes paissaient aussi loin que mes regards pouvaient s'étendre.

Je ne doutais point de la parole du Boer, mais je trouvais que ce que j'avais vu était déjà fort beau, et j'eus peur de tenter Dieu en désirant d'en voir davantage.

# VI

## CHIENS SAUVAGES

Le 31, il faisait un beau temps très frais quoique le ciel fût couvert d'une vapeur noire. Je me donnai d'abord le plaisir de nager assez longtemps dans le Vaal, puis je montai à cheval pour aller à la recherche d'un roan antilope. En l'absence de mes deux fugitifs, je me fis suivre par Carollus, qui, presque aussi grand et aussi gros que moi, était beaucoup trop lourd pour l'emploi de piqueur. Quant à mon petit *Bush-boy* Ruyter, il avait appris à monter à cheval chez les Boers, mais il se tenait mal et ne voulait jamais pousser sa monture à fond de train, surtout quand le sol était inégal ou rocailleux.

J'explorai la contrée sans résultat jusqu'à une distance assez considérable et me décidai à revenir vers mon camp, quoiqu'il fût encore de bonne heure ; car le temps s'obscurcissait, et des coups de tonnerre lointains et sourds annonçaient un orage prochain. En moins d'une demi-heure la pluie tomba à torrents et un vent très froid se mit à souffler.

Alors commencèrent à gronder sur ma tête les plus formidables éclats de foudre que j'eusse entendus de ma vie. Les éclairs étaient si nombreux et si précipités qu'il en résultait un jour étrange et flamboyant qui m'aveuglait. Nous pressâmes alors notre course ; mais, au moment où nous allions entrer dans un fourré de buissons épineux, une énorme antilope grise se leva du milieu d'un fourré. Je ne pus voir sa tête, mais je reconnus tout d'abord que c'était le fameux roan antilope tant cherché par moi, autrement dit un gemsbok bâtard. Je demandai ma carabine mauresque, abritée contre les torrents de pluie qui tombaient dans une gaine imperméable de master Hugh Snowis, brevetée. Carollus la tira de son fourreau et me la passa avec son flegme ordinaire. Elle était naturellement toute chargée.

La noble bête avait pendant ce temps gagné du terrain : c'était un vieux et magnifique mâle ; il portait une superbe paire de cornes ayant la forme d'un cimeterre et avait cinq pieds de haut depuis l'épaule jusqu'à terre. Heureusement j'étais monté sur un cheval qui, connaissant son état, savait ce qu'il avait à faire, et qui, à travers les méandres de roches, de pierres et de ronces, s'élança après lui avec une grande ardeur. Au bout de quelques minutes, mes jambes, à partir du genou, étaient ruisselantes de sang, et ma chemise, soit dit en passant, mon seul vêtement, était déchirée en petites bandelettes qui flottaient au gré du vent autour de ma taille.

L'antilope, grâce à la surprise et à la difficulté du terrain, eut d'abord une avance qu'elle maintint pendant quelque temps ; mais bientôt, le sol étant plus ferme, je commençai à gagner sur elle. Enfin, après une chasse d'environ dix milles, illuminée par les éclairs qui m'eussent donné aux yeux d'un poète d'Occident l'aspect d'un chasseur fantastique, nous arrivâmes à une légère montée à la moitié de laquelle mon antilope s'arrêta et fit tête bravement, me regardant à son tour d'un air de défi et avec des yeux qui semblaient croiser leurs éclairs avec ceux du ciel.

J'avoue qu'aujourd'hui encore je me rappelle ce moment avec une certaine émotion. Cet animal qui, forcé par le lion, lui tient tête, osait me résister. Je m'approchai de lui à la distance de quarante pas. Je mis pied à terre, et, sans être intimidé par les éclats d'un coup de tonnerre, je lui envoyai une balle dans l'épaule. L'animal bondit aussitôt pour me charger, mais, à moitié chemin, sa force le trahit : il chancela et tomba sur les genoux. Je lui envoyai alors une seconde balle dans le cou, juste à l'endroit où j'avais l'habitude, pour mes collections, de séparer la tête des épaules. Ce fut son coup de grâce ; il se releva dans un suprême effort, mais pour retomber ; il roidit ensuite ses membres et ferma les yeux. Il était mort.

Pendant ce temps l'orage redoublait de fureur.

J'avais très froid, car j'avais perdu ma chemise dans l'ardeur de ma poursuite, et il ne

me restait absolument que mes souliers et une espèce de ceinture de cuir ; je m'arrêtai cependant assez longtemps à contempler la superbe et rare antilope que je venais d'avoir le bonheur d'abattre. C'était un échantillon magnifique.

Dans l'après-midi du 3 février nous attelâmes et rebroussâmes chemin jusqu'à ce que la nuit vînt. J'étais alors arrivé à la rivière, que je traversai malgré l'obscurité, et je campai sur l'autre bord. Dans le trajet j'avais rencontré une douzaine d'autruches sortant de l'œuf depuis quatre ou cinq jours et à peine grosses comme des pintades. Je m'amusai beaucoup à voir la mère s'efforcer de nous donner le change, en rusant à la manière des femelles de canards sauvages ; elle étendait et traînait les ailes, puis se jetait à terre comme si elle eût été blessée. Pendant ce temps le mâle se chargeait de la garde des petits et les éloignait de nous pour les mettre en sûreté.

Je respectai l'amour maternel dans la personne de cette digne autruche, et lui fis grâce, à elle, à son époux et à sa couvée.

Le 16, vers minuit, j'allai prendre place dans un trou près de la fontaine. Vers le point du jour, j'entendis le galop d'un animal qui s'approchait rapidement de moi ; je jetai un coup d'œil entre les pierres qui me cachaient, et je vis un magnifique gnoo, espèce de bison, se précipiter dans l'eau à cinquante toises de moi. Il était aux abois ; quatre chiens sauvages le suivaient, la tête et les

épaules couvertes de sang, ce qui leur donnait un air terrible ; ils paraissaient sûrs du succès et poursuivaient leur proie à loisir. Ils passèrent à quelques toises de ma cachette, assez près pour que je visse la rage qui brillait dans leurs yeux.

Mon ardent désir de m'approprier ce beau bison, et en même temps un échantillon de chiens sauvages, m'empêcha d'attendre davantage ; je fis feu de mes deux coups : un coup sur le bison, l'autre sur le plus grand des chiens sauvages. En recevant la balle le bison bondit hors de la fontaine, mais il tourna sur lui-même, rentra dans l'eau, chancela un moment et disparut. Le chien de son côté avait reçu la balle dans le cœur ; il sauta devant ses camarades d'un bond pareil à celui du bison, puis tomba mort sur le gravier. Je rechargeai précipitamment ma carabine, couché sur le côté, chose, je dois le dire, peu commode à exécuter. Pendant cette opération, les trois autres chiens se retiraient à regret, décrivant un demi-cercle dans le but de prendre le vent et de découvrir la cause de leur déception ; mais je leur envoyai une troisième balle qui blessa l'un d'eux. Tous les trois s'enfuirent.

J'avais eu d'abord quelque répugnance à tirer sur ces braves chiens. Toute cette aventure me rappelait d'une façon vivante mes chasses dans les forêts d'Ecosse, à l'époque où je chassais le daim avec des lévriers, et je ne pouvais m'empêcher de dire en moi-même que ceux-ci avaient mérité une meilleure

récompense pour la façon dont ils m'avaient rabattu le gibier. Un de ces chiens surtout ressemblait à s'y méprendre à l'un de mes vieux serviteurs, nommé Factor, fidèle *stag-hound* que j'avais élevé moi-même, et dont les hauts faits cynégétiques, pour n'avoir pas été chantés en vers, comme ceux de l'Oscar d'Ossian, n'étaient cependant pas inférieurs aux prouesses de ceux que ces chants ont célébrés.

Les chiens sauvages, ou *wild houden*, comme les appellent les Hollandais, sont encore nombreux tant dans la colonie que dans l'intérieur des terres ; ils chassent ensemble par bandes organisées depuis dix jusqu'à soixante. Leur endurcissement à la fatigue, ainsi que leur mode d'assistance mutuelle, les met en état de poursuivre et de forcer les plus grandes et les plus puissantes antilopes. Je crois que le bison est l'animal le plus gros qu'ils osent attaquer ; je ne les ai jamais vus se hasarder sur des buffles. Leur pas est un galop allongé qui ne se ralentit jamais ; une fois lancés sur la piste d'un animal quelconque, ils s'entraident. Les lévriers qui marchent en tête, une fois fatigués, passent à l'arrière-garde, tandis que d'autres qui ont ménagé leurs forces les remplacent. Lorsqu'ils ont réduit leur proie aux abois, ils l'entourent tous et la terrassent sur-le-champ : au bout de quelques minutes, elle est dévorée, et il n'en reste plus que le squelette. Ces chiens sont braves et audacieux et craignent peu

l'homme ; j'en eus la preuve quelques jours après. A son approche ils manifestent moins d'inquiétude que tout autre animal carnassier. Lorsqu'une meute est coupée dans sa chasse, ceux qui la composent trottent lentement devant l'importun, s'arrêtant pour le regarder et grognant avec un air de menace.

Leurs terriers sont situés au milieu des plaines désertes et communiquent les uns avec les autres. Lorsqu'ils voient approcher un homme, ils ne cherchent point un abri dans leurs trous comme les autres animaux qui se terrent, mais, se fiant à leur vitesse, ils attendent que l'étranger soit à quelques pas d'eux pour prendre la fuite. Ils disparaissent alors dans la plaine. Leurs petits les suivent toujours dans cette fuite, à moins qu'ils ne soient trop faibles.

Les déprédations que les chiens commettent dans les troupeaux des Boers hollandais sont incalculables ; il arrive souvent que, tandis que des bergers négligents s'éloignent pour chercher du miel ou toute autre chose, une bande de ces maraudeurs se jette au milieu du troupeau sans défense ; il s'ensuit un effroyable massacre dans lequel un grand nombre de moutons sont tués ou blessés ; car, non contents d'en tuer ce qu'ils en peuvent manger, ces voraces pillards, qui tiennent de la nature du loup, étranglent tout ce qui leur tombe sous la dent. Ils n'ont dans la voix que trois ou quatre cris, dont chacun a sa signification particulière : l'un est un

aboiement aigu et colère : il a pour cause la vue d'un objet dont ils ne peuvent se rendre compte ; le second ressemble au claquement des dents des singes : ils poussent ce cri à la nuit, lorsqu'ils se rassemblent en masse ou qu'ils sont excités par quelque chose qui les agace, comme qui dirait le jappement des chiens domestiques ; le troisième, et le plus usuel, est une espèce de cri de ralliement pour réunir les différents membres d'une meute, qui se sont séparés en poursuivant plusieurs antilopes : c'est un cri singulièrement doux, mélancolique et mélodieux, et qui cependant s'entend de fort loin. Il a du rapport avec la seconde note du chant du coucou, et, lorsqu'on entend ce cri le matin au milieu du silence, et que l'écho des bois voisins le répète, il est d'un charmant effet. Quelque grand et beau que soit un chien domestique, les chiens sauvages le traitent toujours avec un dédain profond, et attendent qu'il les attaque. Mais, alors, s'aidant l'un l'autre, ils l'ont bientôt mis en pièces. Les chiens domestiques, de leur côté, ont pour eux la même aversion ; ils exècrent jusqu'au son de la voix des chiens sauvages de si loin qu'elle leur arrive ; son effet sur eux, effet que j'ai souvent remarqué, est pire que le rugissement du lion. Dès qu'ils l'entendent ils se redressent avec colère et aboient pendant des heures entières. Cette race intéressante, quoique destructive, tient le milieu entre le loup et les hyènes.

J'appelai mes hommes, et nous eûmes grand-peine à tirer le bison hors de l'eau ; il était cruellement déchiré ; ses pieds de derrière, son ventre et ses hanches étaient horriblement mutilés.

## VII

## MŒURS DES LIONS

Avant mon départ on annonça que des Boers chasseurs venaient de tuer deux beaux lions, un mâle et une femelle, et, comme leur ferme se trouvait sur le chemin que je devais suivre, j'ordonnai à mes domestiques de me suivre avec les chariots. Je courus pour admirer ce noble gibier.

Je trouvai le lion et la lionne étendus sur le gazon devant la ferme, et les Hottentots des Boers occupés à les écorcher. Les deux lions étaient criblés de balles, et les deux têtes étaient littéralement broyées. C'est en général, au reste, le système des Boers, quand ils ont tué un lion, de dépenser inutilement une dizaine de coups de fusil, poudre et balles, à lui cribler la face. On ordonne ensuite à un Hottentot de lui jeter une pierre, après quoi les Boers demandent s'il est bien mort. Quand le Hottentot a répondu affirmativement, ils lui ordonnent de le tirer par la queue. Si le lion ne répond pas à cette dernière insulte, ils se hasardent à s'approcher.

La nuit du 19 fut pour moi une nuit mémorable, car j'eus enfin la satisfaction d'entendre pour la première fois le terrible rugissement du lion, et, quoiqu'il n'y eût là personne pour m'apprendre quel était l'animal dont l'écho du désert répétait le cri menaçant et majestueux, je le devinai sans peine. Au reste, il n'y avait point à s'y tromper ; je compris tout d'abord, comme si j'y avais été accoutumé dès longtemps, que le son imposant que j'entendais à un mille de moi était la voix sonore du puissant roi des animaux.

L'aspect véritablement pompeux et royal du lion l'a depuis longtemps rendu fameux parmi tous les quadrupèdes ; ses mœurs et sa conformation ont été maintes fois décrites par des plumes plus habiles que la mienne. Je pense cependant que les remarques que j'ai pu faire, pendant mes affûts de jour comme de nuit à la chasse de cet animal, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

Il y a dans le maintien du lion quelque chose de si noble et de si imposant, lorsqu'on le voit marcher, calme, libre, indompté, sur son sol natal, qu'aucune description ne saurait donner une juste idée de sa majesté. La nature a admirablement doué le lion pour la vie de rapine à laquelle il est destiné, car il réunit à un degré suprême la force et l'agilité. Enfin, il peut, grâce à l'inconcevable souplesse dont il est doué, terrasser facilement et détruire presque tous les animaux de la création,

alors même qu'ils lui sont supérieurs en pesanteur et en stature.

Il a tout au plus quatre pieds de haut, et cependant il peut d'un seul coup de griffe renverser l'immense girafe dont la tête atteint la cime des arbres et dont la peau a presque un pouce d'épaisseur. Le lion guette constamment les troupeaux de buffles qui hantent ces forêts immenses de l'intérieur des terres : quand il parvient à toute sa croissance, tant que ses dents ne sont point cassées, le lion lutte avec avantage contre le plus grand et le plus fort des buffles, qui cependant, de son côté, surpasse en force et en stature les plus puissantes races de bétail de l'Angleterre. Le zèbre, malgré son agilité, devient aussi sa proie, ainsi que les plus grandes espèces d'antilopes et les deux espèces de bisons de l'Afrique.

Il n'est point vrai, comme on le prétend, que les lions dédaignent la venaison qui n'a pas été tuée par eux ; j'ai, au contraire, rencontré des lions de tout âge qui se régalaient des cadavres de toute espèce de gibier frappé par ma carabine ou trouvé par eux. Généralement le lion se rencontre dans les régions isolées de l'Afrique du Sud ; néanmoins il n'y est pas abondant. Il est rare de trouver plus de trois et même de deux familles de lions fréquentant le même district et buvant à la même fontaine. Lorsqu'une chose semblable arrive, j'ai remarqué que c'était seulement dans les sécheresses prolongées, qui, en

desséchant les fontaines les plus faibles, forçaient tous les animaux des environs à venir boire à celles qui persistaient à donner de l'eau. Les lions, comme de coutume, marchaient à leur suite. Au reste, il n'est point rare de se trouver en face d'un lion, d'une lionne et de trois ou quatre lionceaux ; d'autres fois deux ou trois jeunes mâles se réunissent et chassent de conserve.

Le lion mâle a une crinière longue, touffue et hérissée, qui, dans quelques-uns de ses mouvements, balaie le sol. Les nuances en sont variées : chez les uns la crinière est très foncée ; chez les autres, d'un jaune doré. Cette différence a donné lieu chez les Boers à la croyance qu'il existe deux variétés de lions qu'ils désignent par les noms de *Schwarts-fou-lifs* et de *Shiel-fou-lifs*.

Cette opinion est erronée : la couleur de la crinière du lion atteste son âge ; sa crinière pousse dans sa troisième année ; elle est d'abord jaunâtre ; puis, lorsque le lion prend des années, quoique cependant il soit encore dans sa force, elle prend une teinte gris-jaune, une nuance sel et poivre. Ces lions-là sont fins et dangereux, il faut les redouter. Les femelles n'ont pas du tout de crinière, et sont seulement couvertes d'un poil court, épais, luisant et fauve. La peau et la crinière du lion qui fréquente les contrées dépourvues d'arbres, telles que les confins du grand désert de Kalahari, sont beaucoup plus belles et plus fournies que celles des lions qui habitent les forêts.

La chose la plus remarquable chez le lion, c'est sa voix, à la fois majestueuse et saisissante. Souvent c'est un gémissement sourd et profond, répété cinq ou six fois et se terminant par des soupirs étouffés ; dans d'autres moments la voix éclate comme la foudre, et il ébranle la forêt de ses puissantes clameurs, qui se renouvellent l'une après l'autre, grandissant toujours jusqu'au quatrième ou cinquième éclat. La voix meurt en sons qui ressemblent à un tonnerre qui meurt. Quelquefois, mais le fait est rare, on entend rugir plusieurs lions ensemble ; l'un d'eux commence, et deux ou trois et même quatre lui répondent en chœur. Ils rugissent plus haut pendant les nuits où il gèle ; mais jamais on n'entend si bien leur voix dans toute leur étendue et leur perfection que lorsque deux ou trois troupes différentes se rencontrent ensemble à la même fontaine.

Lorsque ceci arrive, chaque membre de chaque troupe jette un cri provocateur à l'ennemi, et lorsque l'un rugit, tous rugissent à la fois, et chacun paraît lutter avec un rival pour l'intensité et la puissance de la voix. La magnificence de ces concerts nocturnes frappe et charme d'une manière étrange et fascine presque l'oreille du chasseur : l'effet qu'ils produisent sur lui est d'autant plus saisissant qu'il se trouve seul dans la profondeur des forêts, à l'heure solennelle de minuit, embusqué à vingt pas de la fontaine dont les lions s'approchent pour se désaltérer. Je me suis trouvé cent fois en pareil cas, et, quoiqu'on s'accorde à ne

point me reconnaître l'amour de la musique, je dois dire que les sons que j'ai entendu filer par les chanteurs nocturnes du sud de l'Afrique ont été et restent pour moi la plus admirable mélodie que j'aie jamais entendue.

Les lions commencent leurs soupirs langoureux au moment où le crépuscule se fait obscurité, et ils continuent de rugir par intervalles toute la nuit. Dans les parages éloignés et déserts, je les ai toujours entendus rugir jusqu'à neuf ou dix heures du matin, lorsque le temps était beau et le soleil brillant. Dans les jours couverts ou pluvieux, on les entend toute la journée, mais leur voix est sourde.

Il arrive souvent que des lions étrangers l'un à l'autre se rencontrent près d'une fontaine ; il en résulte alors une lutte terrible qui finit presque toujours par la mort de l'un des deux. L'existence du lion est tout à fait nocturne ; pendant le jour, il digère et reste couché à l'ombre de quelque arbre ou de quelque arbuste aux rameaux étendus, soit dans une forêt, soit sur le penchant d'une montagne. Il aime beaucoup aussi les grands roseaux ou les prairies aux longues herbes, telles que celles qui avoisinent les *vlays*. Nous croyons avoir dit que *vlay* et fontaine avaient la même signification. Il sort de ces refuges au coucher du soleil et commence alors ses excursions nocturnes. Lorsqu'il a réussi dans ses manœuvres et que la proie est assurée, il ne rugit plus beaucoup pendant le reste de la nuit ; il se contente alors

de pousser de temps en temps des gémissements sourds, et cela bien entendu tant qu'aucun importun ne s'approche de lui ; dans ce cas, les choses changent d'aspect.

Les lions sont toujours plus actifs et plus hardis quand les nuits sont obscures et orageuses, et il va sans dire que dans ce cas-là le voyageur doit être doublement sur ses gardes. J'ai observé, relativement à l'heure où boivent les lions, un fait qui leur est particulier : ils semblent répugner à visiter une fontaine pendant le clair de lune. Lorsque "Phœbé" se lève tôt, ils retardent leur heure de boire quelquefois jusqu'à dix et onze heures du matin. Par ce système habile, plus d'un beau lion que je croyais tenir a sauvé sa peau et se prélasse maintenant dans les forêts d'Afrique du Sud au lieu de faire partie de mon musée. Grâce au pelage fauve qu'il doit à la nature, le lion est parfaitement invisible pendant les ténèbres, et, quoique je les aie souvent entendus près de l'eau, tout à fait sous mon nez, à peine à vingt toises de moi, je ne pouvais distinguer même leur forme.

Quand un lion altéré arrive à une source, il étend en avant ses deux pattes massives, se couche sur la poitrine et fait en buvant un bruit auquel on ne saurait se méprendre ; il continue longtemps à laper l'eau et cependant il s'arrête quatre ou cinq fois, l'espace d'une demi-minute, pendant l'opération, comme pour reprendre haleine. Lorsque la nuit est sombre, ses yeux brillent comme deux

charbons ardents. La femelle, en règle générale, est plus fière et plus active que le mâle. Les lionnes qui n'ont pas encore été mères sont plus dangereuses que celles qui l'ont été.

Le lion est surtout fort redoutable quand sa compagne a des petits ; dans ces circonstances rien ne l'effraie ; il ferait intrépidement face à mille hommes. J'ai vu et puis citer un exemple de ce genre qui est venu à l'appui des récits que m'ont faits à ce sujet les naturels. Un jour je chassais l'éléphant sur le territoire des Basdekas, accompagné de deux cent cinquante hommes à peu près ; soudain j'aperçus un lion majestueux qui s'avançait lentement et fièrement vers nous, avec un maintien important, agitant sa queue de droite à gauche et grondant avec fureur. Son œil, animé d'une expression terrible, se fixait sur nous, et il nous montrait sous ses lèvres crispées une double rangée d'ivoire bien faite pour inspirer la terreur aux timides Béchuanas.

La fuite de mes deux cent cinquante hommes s'opéra immédiatement après cette apparition, et dans le trouble du premier moment ils laissèrent échapper huit de mes chiens, qui, une fois lâchés, s'élancèrent sur l'animal ; celui-ci, s'apercevant que sa hardiesse n'avait fait fuir qu'une partie de ses ennemis, devint inquiet du sort de sa famille, qui se retirait en arrière avec la lionne. Il se retourna alors et la suivit lentement, la protégeant toujours d'un hautain et dédaigneux

regard, ne cessant de gronder contre les chiens qui trottaient tout autour de lui. Comme on venait quelques instants auparavant de découvrir trois troupes d'éléphants, je conservai mon feu pour eux, mais ce fut, je l'avoue, avec un grand serrement de cœur. Vingt minutes après, la mort de deux éléphants était la récompense de ma patience.

Parmi les chasseurs indiens, une espèce de tigre royal est qualifiée de l'appellation de *man eater*, c'est-à-dire mangeur d'hommes. Ces animaux, prétend-on, ayant goûté une fois à la chair humaine, en désirent toujours et cette circonstance les rend tout naturellement célèbres parmi les naturels. Il y a au nombre des lions d'Afrique de vénérables patriarches qui, ayant eu l'occasion de goûter de l'homme, en ont, comme leurs confrères de l'Inde, gardé la gourmandise.

Il est facile d'imaginer combien sont dangereux de semblables voisins ; au reste, je présume que cette prédilection sera venue aux lions de la manière suivante. Les tribus béchuanas de l'intérieur le plus éloigné n'enterrent pas leurs morts et se contentent de les porter sans cérémonie dans les forêts ou parmi les rochers, où ils les laissent pour devenir la proie du lion, de l'hyène, du chacal ou du vautour. Il est facile de comprendre alors qu'un lion qui s'est habitué à la chair humaine sur les cadavres n'hésitera aucunement, quand l'occasion s'en présentera, à se jeter sur un homme, et à emporter à belles

dents, ou le voyageur imprudent, ou le naturel du pays. Quoi qu'il en soit, il y a bien réellement des lions mangeurs d'hommes, et, à ma quatrième expédition de chasse, une horrible tragédie se passa pendant une nuit noire dans un petit camp isolé, et l'un de ces formidables individus en fut le héros.

En développant les observations ci-dessus au sujet du lion, lesquelles n'ont pas, je l'espère, paru trop fatigantes au lecteur, j'ajouterai qu'en toute circonstance la chasse au lion est positivement fort dangereuse néanmoins, et j'en suis un exemple. Ceux qui ont un goût décidé pour cette sorte de plaisir peuvent s'y livrer avec quelque chance de sécurité. Seulement le mépris de la mort, beaucoup de calme et de présence d'esprit, une connaissance approfondie du caractère et des habitudes du lion, beaucoup de dextérité dans le maniement de la carabine, sont des qualités indispensables à celui qui veut se distinguer dans ce passe-temps dangereux, c'est-à-dire à la chasse du roi des animaux.

## VIII

## POURSUITE D'UN RHINOCÉROS

Le 4 juin je vis pour la première fois un superbe rhinocéros : c'était une femelle énorme, toute blanche et accompagnée de son veau : ils se tenaient dans un buisson d'épines. Elle eut vent de mon approche et s'enfuit aussitôt parmi les ronces. Le veau courait le premier, ce qui est leur habitude invariable ; la mère, qui le suit, guide ses pas en appuyant contre ses côtés sa corne, qui a, en général, trois pieds de long. Mon cheval s'effraya beaucoup d'abord, intimidé qu'il était par l'étrange aspect du *chukura* ; mais, à l'aide du jambok et de mes éperons, je parvins à le décider à poursuivre. Bientôt le sol devint meilleur et je me trouvai sur la même ligne qu'elle. Je tirai au galop et lui logeai une balle dans l'épaule. Le rhinocéros continua à courir ; le sang coulant de sa blessure, elle atteignit promptement un inexpugnable asile de ronces où je ne pus la suivre, et je la perdis sur-le-champ.

Peu après je rencontrai un rhinocéros mâle noir que je suivis pendant vingt toises ; mais

en apercevant l'animal s'avancer, et sachant bien qu'un coup tiré de face ne serait pas mortel, je me jetai derrière un buisson. Néanmoins le monstre m'attaqua avec impétuosité, soufflant bruyamment et tournant autour du buisson pour me débusquer. Si son activité avait égalé sa laideur, mes pérégrinations se fussent arrêtées là : grâce à mon extrême agilité, j'eus enfin le dessus. Le rhinocéros resta quelque temps à me regarder à travers les branches, puis, une bouffée de mon haleine l'ayant atteint, il s'effraya, et tout en soufflant et en relevant avec défi sa ridicule queue, je le vis se retourner et il me laissa maître du champ de bataille.

Il y a dans l'Afrique du Sud quatre espèces de rhinocéros que les Béchuanas distinguent ainsi : le *boselé* ou rhinocéros noir, le *keitloa* ou le rhinocéros noir à deux cornes ; le *muchacho* ou rhinocéros blanc ordinaire, et le *kobaoba* ou le rhinocéros blanc à longues cornes. Les deux espèces de rhinocéros noirs sont très dangereuses : ils se précipitent impétueusement et sans être attaqués sur ce qui attire leur attention. Ils n'engraissent jamais beaucoup ; leur chair est dure, et les Béchuanas n'en font pas grand cas. Ces bêtes n'ont pas d'autre nourriture que les branches épineuses des *wait-a-bit-thorns*. Leurs cornes sont bien plus courtes que celles des autres espèces ; elles dépassent rarement une longueur de dix-huit pouces, et sont très bien polies à force d'être frottées contre les

arbres. Leur crâne est très singulier ; son mérite le plus saillant est une ossification d'une prodigieuse épaisseur qui se prolonge jusqu'au-dessus des narines.

C'est sur cette massive base qu'est plantée la corne, qui n'est point adhérente au crâne ; elle ne tient que par la peau et on peut la séparer de la tête avec un couteau bien affilé. Elle est dure et d'une entière solidité d'un bout à l'autre. C'est un bel objet pour la confection de différents articles, tels que des tasses à boire, des maillets, des carabines, des manches pour les outils de tourneurs, etc. Cette corne peut obtenir le poli le plus parfait. Les yeux du rhinocéros sont petits et étincelants, et il ne découvre pas facilement le chasseur s'il n'est pas sous le vent. Sa peau est extrêmement épaisse ; il n'y a que les balles de fer pointues qui puissent la traverser.

Pendant le jour on trouve le rhinocéros endormi ou nonchalamment étendu dans quelque coin retiré de la forêt ou au pied d'une montagne, abrité du soleil par quelque bosquet de mimosas dont les branches font parasol. Le soir, l'animal commence à rôder et il explore une grande quantité de terrain : de neuf heures à minuit, il se rend d'ordinaire aux fontaines, et c'est dans ces moments-là qu'on peut le chasser avec le plus de succès et le moins de danger.

Le rhinocéros noir est sujet à des paroxysmes de rage sans cause ; il laboure la terre de sa corne sur plusieurs mètres et attaque de

grands buissons avec une furie sans pareille ; il s'acharne sur ces objets pendant des heures entières, reniflant et soufflant bruyamment, et le plus souvent il ne les quitte qu'après les avoir mis en pièces. Beaucoup de chasseurs, et moi dans le nombre, supposent que le rhinocéros est l'animal auquel Job fait allusion au chapitre XXXIX, versets 10 et 11, où il est écrit : "Ne peux-tu lier l'unicorne avec sa harde dans les sillons ? ou doit-il dévaster les vallées après toi ? Te fieras-tu à lui parce que sa force est grande, ou lui laisseras-tu faire ta besogne ?"

Il est évident qu'il est ici question d'un animal de force supérieure et de caractère indomptable, traits distinctifs du rhinocéros, qui aime passionnément à se vautrer dans la boue et son cuir grossier en est toujours couvert. Les deux espèces de rhinocéros noirs sont plus petites et plus alertes que les blanches, et elles sont si agiles qu'un cheval portant un cavalier peut rarement les atteindre. Les deux autres de rhinocéros blancs sont si semblables dans leurs mœurs qu'une description suffira pour toutes deux. La principale différence gît dans la longueur et dans la position de la corne antérieure. Celle du *muchacho* varie de deux à trois pieds de long et a la pointe en arrière, tandis que cette corne chez le *kobaoba* dépasse souvent quatre pieds et pointe en avant à quarante-cinq degrés du nez. La corne postérieure des deux espèces a rarement plus de six à sept

pouces de long. Le *kobaoba* est le plus rare des deux. On le trouve très avant dans l'intérieur, principalement à l'est du Limpopo ; ses cornes sont précieuses pour faire des baguettes de fusil.

Ces deux espèces de rhinocéros atteignent des proportions colossales. Après l'éléphant, le *kobaoba* est le plus grand de la création. Il ne se nourrit que d'herbe et acquiert beaucoup de graisse ; sa chair est excellente : on la préfère au bœuf ; il est beaucoup plus doux et plus inoffensif que les rhinocéros noirs, et attaque rarement celui qui le poursuit. Son agilité est très inférieure à celle des autres espèces, et une personne bien montée peut le joindre et tirer sur lui. Sa tête est d'un pied plus longue que celle du *boselé*. Il porte en général le front bas, tandis que le *boselé*, quand on le surprend, le porte très haut, ce qui lui donne un air impertinent et provocateur. Contrairement aux éléphants, les rhinocéros ne se réunissent jamais par troupeaux ; on les rencontre seuls ou par couples. Dans les districts où il afflue, on peut en trouver trois jusqu'à six en troupeaux ; j'en ai même une fois rencontré une douzaine assemblés sur un pâturage nouveau ; mais ces cas-là ne se présentent pas souvent.

Quand j'eus vu que les rhinocéros abondaient dans le voisinage, je résolus de faire halte un jour pour chasser. Le 6 je déjeunai de bonne heure et me dirigeai au sud-est avec les deux Baquamas. Ils me conduisirent

le long du pied des montagnes, à travers des vallons boisés et des clairières très découvertes, et nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres énormes. Là nous trouvâmes à profusion la trace de gros gibier et fîmes lever des troupeaux des espèces les plus communes. A la fin j'aperçus un vieil élan mâle arrêté sous un arbre ; c'était le premier que je voyais et c'était un bel échantillon. Il avait six pieds de haut à partir de l'épaule. En nous voyant il partit au galop, sautant par-dessus des troncs d'arbres pourris qui obstruaient sa route, mais il réduisit bientôt son allure au trot. Je le perdis deux fois de vue dans le fourré, et il s'en fallut de peu qu'il ne m'échappât! A la fin, le sol étant plus uni, j'arrivai à quelques toises derrière lui. Des flots d'écume découlaient de sa bouche ; une abondante sueur avait donné à sa peau grise ordinairement lisse une teinte bleu cendré. Les larmes tombaient de ses grands yeux noirs, et il était évident que l'élan sentait sa dernière heure venir.

Je mis ma carabine à l'épaule et tirai au galop. Il reçut par-derrière une blessure mortelle. J'aiguillonnai mon cheval, et passant roide sur son flanc droit je déchargeai mon second coup derrière son épaule. Soudain l'élan chancela un instant et roula dans la poussière. Ce magnifique animal est certes la plus grande de toutes les antilopes. Il excède en dimensions le plus énorme bœuf, et acquiert facilement un prodigieux développement : il est souvent surchargé de graisse.

Sa chair est excellente et justement estimée bien plus que toutes les autres, car elle a une douceur particulière, et elle est tendre et bonne à manger aussitôt que la bête vient d'être tuée. De même que le gemsbok, l'élan peut se passer d'eau ; il fréquente les confins du grand désert de Kalahari, en troupeaux qui varient depuis dix jusqu'à cent têtes. On en rencontre aussi beaucoup dans tous les districts de l'intérieur où j'ai chassé.

Comme d'autres espèces de daims et d'antilopes, on trouve souvent les vieux mâles réunis séparément des femelles, et une troupe de celles-ci, lorsqu'elles sont en bon état, peut se comparer à un troupeau de bœufs à l'engrais.

L'élan est moins rapide que toutes les autres antilopes, et un cavalier habile peut l'amener à son camp d'une grande distance. J'ai souvent employé ce procédé ; je choisissais la plus belle bête du troupeau et je l'amenais à une portée de fusil de mes chariots, où je pouvais facilement la dépecer et en découper la viande, au lieu d'avoir la peine de l'envoyer chercher par mes hommes avec un cheval de bât. J'ai vu mille fois un élan tomber roide mort à la fin d'une chasse prolongée, eu égard à ses dispositions pléthoriques. La peau de l'animal que je venais de tuer exhalait, ainsi que celle de toutes les antilopes, un délicieux parfum d'herbes aromatiques.

Mais revenons à mon récit. Les deux Baquamas parurent bientôt ; ils étaient ravis de

mon succès, et, après avoir allumé du feu, ils firent rôtir quelques tranches d'élan sur des charbons. Je m'en préparai moi-même une, et, après l'avoir mangée, je retournai à mes chariots. Les chiens eurent leur large part de la bête et m'aidèrent, le même après-midi, à tuer un rhinocéros blanc. Je l'échappai belle en cette occasion, car l'animal, se trouvant acculé à une source d'eau, se retourna pour m'attaquer. Je galopai côte à côte avec lui et lui fis une cruelle blessure à l'épaule. Peu après il s'arrêta dans le lit desséché d'une rivière ; je mis pied à terre afin de recharger mon fusil, mais avant que j'eusse fini l'animal était reparti. Je le suivis ajustant mes capsules tout en courant ; je tirai au galop et lui lançai une balle qui pénétra près du cœur ; en recevant ce coup, il chancela ; des torrents de sang coulèrent de sa bouche et de ses blessures, et, roulant à terre, il expira comme font tous les rhinocéros, c'est-à-dire en poussant dans le dernier râle de l'agonie un son perçant.

La chasse m'avait conduit au pied d'une haute montagne, la plus élevée de tout le pays, que les Béchuanas appelaient la montagne des Aigles. J'en fis le tour, et j'eus la satisfaction de voir des vautours qui volaient devant moi au-dessus de la forêt, preuve certaine que l'élan que j'avais tué dans la matinée n'était pas éloigné. J'appelai à haute voix Carollus, qui me répondit à l'instant. Insoucieux du sort de son maître, cet aimable personnage s'occupait tranquillement à préparer

des morceaux de chair pour sa propre consommation. Cette nuit je dormis sous la voûte étoilée. Mon sommeil fut léger, mais tranquille. Aucun rêve douloureux, aucune angoisse ni préoccupation ne vint troubler le charme de mon repos.

## IX

## MA PREMIÈRE GIRAFE

Le 11, nous nous mîmes en marche dès qu'il fit jour. La matinée était horriblement froide, et nous apercevions sur les mares de la glace d'un quart de pouce d'épaisseur. Nous avions maintenant achevé de franchir les immenses chaînes de montagnes parmi lesquelles avait serpenté notre route depuis Bakatla, et nous approchions des limites sud-est du grand désert de Kalahari, au bout duquel est situé Booby. Nous continuâmes à marcher vers le nord-ouest ; derrière la plaine monotone, coupée de forêts, s'élevaient dans le lointain des collines bleues, précisément du côté où on m'avait assuré que devait se trouver Booby. A l'ouest s'étendait, comme une mer de verdure, une forêt grise, placée dans une interminable plaine unie, qui se perdait dans le plus lointain horizon. Nous marchâmes trois heures durant et traversâmes un petit fleuve où je dételai pour déjeuner.

Ce jour-là fut aussi pour moi un jour mémorable, car je vis et tuai ma première girafe

ou caméléopard, immense et grand animal, que je souhaitais fort connaître depuis de longues années. Ces gigantesques et splendides quadrupèdes, admirablement conformés par la nature pour peupler les forêts sans limites qui parent les plaines sans bornes, sont largement dispersés sur toute la surface intérieure de l'Afrique méridionale, mais on ne les trouve nulle part en grand nombre. Dans les parages que le pied de l'homme ne foule pas, les troupeaux de girafes se composent de douze à seize bêtes ; cependant j'en ai quelquefois rencontré jusqu'à trente, et même une fois j'en comptai quarante ensemble. Toutefois c'était une exception et seize est le nombre habituel le plus élevé d'une harde. Ces troupes se composent de girafes de différentes dimensions, depuis la plus petite qui a neuf ou dix pieds jusqu'au vieux mâle marron foncé dont la puissante tête domine celle de ses compagnes et qui atteint en général une hauteur de dix-huit pieds. Les femelles sont un peu moins grandes ; elles n'ont que seize à dix-sept pieds.

Nous foulions depuis plusieurs jours le terrain des girafes et traversions des forêts où les traces étaient nombreuses, néanmoins nous n'avions point encore aperçu l'animal lui-même. Ce fut donc avec un plaisir sans pareil que je vis enfin, dans la soirée du 11, une troupe de ces intéressants animaux.

Le déjeuner étant fini, nous nous remîmes en marche à travers une forêt verdoyante

sans limites, composée d'arbres de l'essence *canneldorntrees*. Le gazon était touffu et le sol accidenté. Un peu avant le coucher du soleil mon cocher me dit : "J'ai oublié de vous dire, monsieur, que ce vieil arbre là-bas est un caméléopard." Je regardai du côté qu'il m'indiquait et je vis que ce vieil arbre était en effet un caméléopard. Je tournai les yeux un peu sur la droite et j'aperçus une troupe arrêtée à nous regarder ; leurs têtes s'élevaient presque au-dessus des arbres de la forêt. C'était très imprudent de commencer une chasse à cette heure tardive, surtout dans un pays plat où j'avais peu de chance de regagner mes chariots avant la nuit. Néanmoins je résolus de tout risquer : j'ordonnai donc à mes gens d'attraper et de seller Colesberg, je bouclai à la hâte ma ceinture et mes éperons, et en deux minutes je fus à cheval. Les girafes continuèrent à regarder les chariots jusqu'à ce que je fusse à soixante toises d'elles : je fis alors le tour d'un énorme buisson qui m'avait caché, et je vis tout à coup le spectacle le plus imposant qui pût frapper les regards d'un chasseur : j'avais devant moi dix girafes colossales dont la majeure partie avait dix-sept à dix-huit pieds de haut ; en me voyant ces bêtes partirent toutes en tortillant leur longue queue sur leur dos, ce qui produisait le bruit du sifflement d'une badine ; elles allaient à un très petit galop et cependant pour les suivre Colesberg dut allonger le sien de toutes ses forces.

Je n'avais dans ma carrière de chasseur rien éprouvé de comparable à ce que je ressentais ; je courais après ces surprenants animaux comme si j'étais en voiture. J'étais tenté de croire que ce que je chassais n'était pas des objets vivants, ni des créatures de ce monde. Le sol était dur et très favorable à la course ; à chaque enjambée je me rapprochais des girafes, et après un petit temps de galop échevelé je me trouvai au milieu d'elles. Je m'attachai à la plus belle femelle du troupeau et la détournai. Quand elle se vit séparée de ses compagnes et chaudement poursuivie, elle allongea le pas et galopa avec une incroyable rapidité, franchissant à chaque bond une immense longueur de terrain, tandis que son cou et sa tête brisaient au passage les branches de bois mort sur les arbres ; mon chemin en était obstrué à chaque pas. Quelques minutes me suffirent pour être à cinq toises de sa croupe : je tirai au galop et lui envoyai une balle dans le dos ; puis redoublant d'efforts je galopai côte à côte avec elle, et, plaçant le canon de ma carabine à quelques pieds d'elle, je tirai mon second coup derrière son épaule.

A vrai dire la balle parut faire peu d'effet ; je me mis alors en face d'elle, lorsqu'elle ralentit le pas, et, mettant pied à terre, je chargeai à la hâte mes deux coups en mettant double charge de poudre ; mais, avant que je fusse prêt, l'animal avait recommencé à galoper. Bientôt après je la vis s'arrêter à quinze toises

dans le lit desséché d'une source, et je tirai, visant à la place où je croyais devoir être son cœur. Elle repartit encore. Je rechargeai mon arme et la suivis ; mais je faillis la perdre, car elle appuya brusquement sur la gauche et disparut promptement au beau milieu des arbres. Enfin elle s'arrêta encore ; je mis pied à terre et je contemplai, dans une surprise admirable, son incomparable beauté, tandis que son grand œil brun et doux, frangé de soie, s'abaissait sur moi comme pour m'implorer. En ce moment de triomphe j'éprouvai pourtant un regret douloureux pour ce sang que j'allais répandre, mais ma vanité de chasseur l'emporta : j'élevai obliquement le canon de ma carabine, et je lui envoyai une balle dans le cou. En la recevant la bête releva ses jambes de derrière par un bond prodigieux et retomba en arrière avec un bruit formidable. La terre trembla tout autour d'elle ; un jet de sang noir et épais jaillit au loin hors de sa blessure, ses membres gigantesques frissonnèrent un instant, et elle expira.

Je n'eus pas le temps de considérer longtemps ma conquête : la nuit approchait à grands pas et il était douteux que je parvinsse à regagner mon camp ; ainsi donc je coupai la queue de la girafe, dont le bout était orné d'une touffe épaisse de crins noirs flottants ; puis, lançant à la bête un dernier regard caressant, je galopai vivement dans la direction de mes chariots que j'atteignis au moment où les ténèbres s'épaississaient.

Rien au monde ne pourra jamais faire comprendre à un chasseur le plaisir qu'il y a de galoper au milieu d'un troupeau de girafes formidables de hauteur ; il faut l'avoir goûté pour l'apprécier. Les girafes exhalent une odeur très forte ; dans l'ardeur de la course elle m'arrivait toute chaude au visage et me rappelait celle de la pimprenelle de septembre. La majeure partie de cette chasse eut lieu au milieu d'un taillis de *wait-a-bit-thorns* si hérissées que, bien longtemps avant l'instant où j'abattis définitivement la girafe, mes jambes et mes bras étaient ensanglantés. Je portais comme à l'ordinaire le jupon de montagnard, avec mes bras nus jusqu'aux épaules ; c'était un vieux jupon gris de Chapelpark de Badenach ; mais ce dernier temps de galop acheva de le mettre en loques.

Le 12 nous fîmes deux longues traites dans des plaines très boisées où les traces de caméléopards étaient fort nombreuses ; le 13 nous donnâmes dès l'aube la liberté au bétail. Après déjeuner, nous attelâmes, et, ayant franchi huit milles dans la direction d'une chaîne de rochers, nous atteignîmes une gorge : nous traversâmes après une rivière, et, suivant ses bords pendant trois milles, nous arrivâmes à Booby, village de Béchuanas, branche de la tribu des Baquamas, gouvernée par un chef tributaire. Ce personnage était alors absent ; mais son neveu, Coachy, me reçut fort bien. C'était un

homme d'un extérieur agréable et de manières engageantes qui devint peu après et est encore chef de cette tribu.

## X

## CHASSE AU RHINOCÉROS

Le 18 au matin je méditais, étendu dans mon chariot, et j'étais indécis si je chasserais, ou si, auparavant, j'explorerais la contrée lorsque tout à coup j'entendis des voix d'hommes à peu de distance au bas de la clairière. Je me jetai à bas du lit et découvris une bande de Béchuanas. Ces hommes avaient chassé des chacals dans un endroit appelé Bootlonamy, à moitié chemin de Booby à Bamangwato. Sur ma demande ils m'indiquèrent le chemin en droite ligne pour arriver dans ce dernier lieu, et enfin la position d'une belle mare dans la forêt, à une marche de distance.

Nous déjeunâmes ; je fis atteler, et, après un trajet de six heures au travers d'une épaisse forêt, nous atteignîmes la mare. Nous eûmes constamment besoin, le long de la route, d'avoir recours à nos haches pour frayer le passage à nos chariots. Je parvins enfin près du petit lac ; il était rond et couvrait environ un arpent. Ses bords portaient des traces toutes fraîches de girafes, de rhinocéros, de

sassaybys, de pallahs, de zèbres, de lions, etc. Nous campâmes sous l'ombrage de deux arbres à larges rameaux, et, comme notre viande tirait à sa fin, je montai à cheval sur-le-champ et partis à la chasse avec Kleinboy. J'avais couru à peu près un mille vers le nord, au milieu de bocages de *mokalatrees*, quand j'aperçus soudain une majestueuse girafe qui traversait lentement le sentier devant moi ; elle broutait des feuilles au sommet d'un bosquet à la distance d'environ cent toises.

C'était là une superbe découverte : d'une main rapide je fis passer ma selle du dos d'un cheval à celui d'un autre, et, ordonnant à Kleinboy de mettre le bât sur le second et d'éviter les coups de feu, je suivis à pas lents la girafe. J'en remarquai bientôt une seconde qui me regardait un peu à gauche, et, lorsque j'eus fait le tour d'un massif d'arbres qui obstruait ma route, je vis à quelques mètres huit girafes qui trottaient devant moi. En quelques secondes je parvins au milieu d'elles ; je choisis une belle femelle grasse, la poursuivis avec ardeur et lui tirai un premier coup de carabine sans résultat. Je la séparai à plusieurs reprises des autres, mais elle les rejoignait toujours. A la fin, je lui tirai un second coup au col, puis, me mettant en avant, je parvins à l'arrêter. Je rechargeai mes deux coups à la hâte et les tirai à droite et à gauche, visant au cœur. Le colosse tressaillit convulsivement pendant quelques secondes, puis il

trébucha en arrière et roula dans la poussière avec une violence et un bruit formidables.

Je tirai quatre coups de suite en manière de signal. Kleinboy arriva bientôt avec le cheval de bât et Isaac avec les guides. La chasse s'était accomplie dans l'épaisseur de la forêt et m'avait amené à quelques centaines de mètres de mes chariots. Les guides affamés, ravis de la perspective d'un tel banquet, allumèrent du feu sur-le-champ et passèrent la nuit auprès de la carcasse, tandis que je retournais aux chariots avec mes chevaux chargés de viande. J'avais alors l'esprit calme ; je me couchai et dormis profondément. Pendant la nuit les lions rugirent autour de nous.

Le 19, en rôdant dans la forêt, je trouvai de la vieille bouse d'éléphant, et je remarquai aussi plusieurs grands arbres déracinés ou courbés par la force prodigieuse de ces animaux. Les guides, convaincus qu'ils ne me persuaderaient pas, se décidèrent enfin à me conduire à Bamangwato par un chemin au nord, et me promirent que je ne manquerais pas d'eau. En conséquence, nous attelâmes et nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le nord-est et fîmes halte dans une sombre forêt où il n'y avait pas trace d'eau. Nous traversâmes une contrée très favorable pour chasser l'élan et la girafe ; en différents endroits la forêt était très clairsemée. Quelques arbres gigantesques, vénérables et pittoresques, étaient dispersés çà et là, les uns à

moitié morts, les autres tombant en morceaux, vu leur vieillesse. Le sol était doux, quoique chaud, favorable à la course ; la trace des élans et des girafes se voyait de tous côtés.

Le 20 nous attelâmes, et au bout de cinq milles nous parvînmes à un misérable petit kraal appelé Bakalahari. Il y avait là une mare d'eau près de laquelle nous dételâmes. Dans le voisinage se trouvaient quelques jardins où poussaient des melons d'eau et un peu de blé. Ces indigènes avaient quelquefois le bonheur de prendre au piège quelque gros animal, et ils vivaient pendant plusieurs jours dans l'abondance ; mais, comme ils n'ont pas de sel, la viande se gâtait vite ; alors ils étaient forcés de retourner dans les bois pour y chercher des fruits et des racines, qui avec les sauterelles forment leur principale nourriture. Dans les districts où le gibier abonde ils construisent leurs pièges sur un grand modèle, en construisant des haies circulaires en forme de croissant qui s'étendent à presque un mille de chaque côté du piège.

Par ce moyen le gibier peut être facilement attiré dans des trous qui sont habilement recouverts avec de minces bâtons et de l'herbe sèche ; c'est ainsi qu'ils capturent à la fois des troupeaux entiers de *wild-beasts* et de zèbres. Il y a alors de dégoûtants banquets où les pauvres sauvages affamés se conduisent comme des vautours ou des hyènes. Les Bakalaharis n'ont point de bétail ; s'ils en avaient, le chef le plus proche le leur enlèverait sur-le-champ.

Toute cette portion du pays était couverte de pièges dressés par ces sauvages. Ces trous avaient en général trois pieds de large sur dix de long ; leur profondeur était de neuf ou dix pieds ; la plupart avaient été creusés pour les girafes.

L'après-midi nous reprîmes notre route à travers la forêt, en nous frayant un passage avec la hache, et nous fîmes halte, au coucher du soleil, sans trouver de l'eau ; les traces d'élan étaient nombreuses.

Le 22 j'ordonnai à mes hommes de cheminer vers la fontaine de Bootlonamy, et me lançant au galop avec Ruyter, j'appuyai vers l'est. Nous traversâmes un bocage de très grands mimosas qui étaient plus ou moins endommagés par les efforts prodigieux d'une troupe d'éléphants qui avaient passé par là environ un an auparavant et nous cheminâmes pendant deux milles, entourés de tous côtés par de nombreuses hardes de gibier. Je rencontrai, à cinquante toises de distance, un rhinocéros noir qui broutait des *wait-a-bit-thorns*. Je tirai du haut de mon cheval et lui envoyai une balle derrière l'épaule ; l'animal se précipita en avant dans une terreur profonde, soufflant comme un dauphin, et s'arrêta ensuite pour regarder derrière lui. Puis il prit la fuite et je le suivis ; notre chasse nous conduisit parmi une grande compagnie de *wild-beasts*, de zèbres et de springboks, qui nous contemplaient avec stupéfaction en nous voyant courir.

Dans mon ignorance, je me flattais qu'il se mettrait en arrêt, ce qu'un rhinocéros ne fait jamais. Tout à coup il tomba à plat, mais il se releva soudain et recommença à courir comme s'il ne lui était rien arrivé. La longueur de cette chasse m'ennuyait, car je désirais conserver mes chevaux frais pour les éléphants : d'ailleurs je ne me souciais guère d'avoir ce rhinocéros, car je m'étais aperçu que sa corne était presque entièrement usée par l'âge et par sa méchanceté. Je voulus donc accélérer le dénouement et j'éperonnai mon cheval, je me précipitai devant lui et traversai sa route. Sur cela l'horrible monstre m'attaqua avec fureur, soufflant bruyamment par ses narines. Quoique je me fusse vivement détourné, il me suivit d'un galop si furieux pendant plusieurs centaines de mètres, avec son vilain museau cornu planté tout près de la queue de mon cheval, que mon petit *Bushman*, qui ne me perdait pas de vue, crut son maître perdu.

Bientôt l'animal rebroussa chemin subitement, et, comme j'étais parfaitement satisfait de l'entrevue que j'avais déjà eue avec lui et que je ne souhaitais pas cultiver davantage sa connaissance, je m'en retournai à mon camp. Nous quittâmes le même jour la fontaine de Bootlonamy et marchâmes pendant six milles. Le soir, une grande quantité de pintades vinrent se percher sur les arbres autour de mon camp ; j'en tuai plusieurs pour mon souper.

Le 23 nous attelâmes au clair de la lune et nous continuâmes notre route dans un pays

très peu boisé. Au bout de dix milles le bois devint plus fourni, nous aperçûmes de grands arbres et des bosquets de *wait-a-bit-thorns*. Les guides nous dirent alors que la source que les Béchuanas appellent Lepeley n'était pas très éloignée. A cette nouvelle je partis en avant avec le *Bushman* dans l'intention de chasser pendant une heure avant le déjeuner. A mesure que nous avancions le gibier augmentait ; la forêt entière paraissait fourmiller de zèbres, de pallahs, de springboks, de *wild-beasts* et de rhinocéros. Si j'avais eu pour but de me procurer de la venaison, j'aurais pu choisir et tuer ce que j'aurais voulu ; je désirais seulement me procurer quelques têtes de pallahs mâles pour échantillon ; mais, grâce à l'innombrable quantité de gibier qui soulevait autour de moi de la poussière et de la confusion, il arriva que je perdis tous ceux que je blessai.

Nous avions franchi plusieurs milles, et, me sentant affaibli par le besoin, je renonçai à la chasse.

## XI

## CHASSE AUX ÉLÉPHANTS

Le 25 nous marchâmes environ cinq heures vers le nord-est, à travers un pays découvert et parcimonieusement orné de vieux arbres nains.

Nous rangeâmes les chariots sur une hauteur, à l'est de la fontaine, d'où l'on pouvait voir distinctement toute espèce de gibier qui viendrait y boire. Je commençais mon simple déjeuner lorsque mes gens s'écrièrent : *Almagty keek de ghrooti clomp cameil*, et, levant les yeux de dessus mon ragoût de sassayby, j'aperçus quelque chose de magnifique : au milieu de la vley marchait une troupe de dix girafes colossales, flanquées de dix énormes troupeaux de *wild-beasts* bleus et de zèbres, et précédés de pallahs. Ils venaient tous boire à la fontaine, et allaient se trouver à portée de carabine, avant que j'eusse le temps d'achever mon repas.

Je continuai pourtant de manger avec la plus grande précipitation, en ordonnant à mes gens de seller Colesberg. En quelques minutes,

les girafes, qui s'avançaient lentement, se trouvèrent à deux cents toises de moi. Elles allongeaient leur cou gracieux et contemplaient avec surprise les chariots. Je saisis ma carabine, sautai sur mon cheval et marchai au petit pas jusqu'à ce que je fusse à cent pas d'elles. Elles agitèrent alors leurs longues queues en les repliant sur leur dos et s'éloignèrent au petit galop.

Comme je les poursuivais de près, elles allongèrent encore le pas, et, avant que nous eussions fait un demi-mille, je galopais à côté d'un mâle au poil foncé dont la tête dominait de beaucoup toutes les autres. Je tirai au galop et le blessai au défaut de l'épaule ; puis je le séparai du troupeau, et, bientôt après, le prenant en tête, je réussis à l'arrêter. Alors je lui envoyai une seconde balle qui le frappa presque au même endroit que la première.

Ces deux coups de feu eurent un plein effet : la bête était en ma puissance, mais je ne voulus pas l'abattre si loin du camp. J'attendis donc qu'elle eût repris haleine, et l'amenai à moitié chemin du camp. Là elle devint rétive, et aussitôt, je rechargeai mon arme et lui envoyai une balle dans le gosier. Elle sauta en l'air très haut, retomba à la renverse et expira.

C'était un magnifique échantillon de girafe, car elle avait plus de dix-huit pieds de haut. Je restai environ une demi-heure absorbé dans la contemplation de son extrême beauté et de ses proportions gigantesques. S'il n'y avait point eu au monde d'éléphants,

j'aurais pu m'écrier comme le duc Alexandre Gardon, lorsqu'il eut tué le fameux vieux cerf aux dix-sept andouillers : "A présent je puis mourir : je suis heureux !" mais je brûlais de me trouver en présence d'un noble éléphant, et je ne faisais pas plus de cas de la girafe que si j'avais tué un gemsbok ou un élan.

Dans l'après-midi je remisai mes chariots au milieu d'un taillis, à peu près à quatre cents toises sur la gauche de la source. J'employai toute ma soirée à fabriquer des balles pour chasser les éléphants avec une composition dans laquelle il entrait un cinquième d'étain sur quatre cinquièmes de plomb, et je venais précisément d'achever mon ouvrage quand j'entendis une troupe d'éléphants qui barbotaient dans l'eau avec leurs trompes. Ce bruit fut bien agréable à mon oreille et je dormis peu cette nuit-là.

Le 26, dès le point du jour, ayant fait donner la provende à quatre de mes chevaux, je me rendis à la fontaine avec Isaac, afin d'examiner les traces des animaux qui y étaient venus boire pendant la nuit. Le plus grand nombre des sentiers portaient les traces visibles du passage récent de beaucoup d'éléphants de toutes les dimensions qui convergeaient de différents côtés. Nous calculâmes qu'il avait dû venir sur le bord de l'eau, pendant la nuit, au moins trente de ces gigantesques quadrupèdes.

Après mon déjeuner je fis seller les chevaux et partis accompagné de piqueurs et de

trois guides afin de suivre la trace du plus grand éléphant mâle du troupeau. J'avais aussi emmené mes chiens. Dès qu'ils eurent choisi l'empreinte des pas du plus grand de ces animaux, les Béchuanas marchèrent en avant et je les suivis. C'était une poursuite très intéressante. L'empreinte du pied de cet éléphant avait environ deux pieds de diamètre et se distinguait admirablement dans le sable mouvant.

Cette voie nous conduisit d'abord pendant trois milles le long d'un des sentiers sablonneux appuyant vers l'est sans interruption, puis nous entrâmes dans une épaisse forêt. Là, l'éléphant s'était un peu détourné de son chemin pour briser quelques arbres et pour labourer la terre avec ses défenses ; il était rentré ensuite dans le sentier et l'avait suivi durant plusieurs milles.

Nous étions sur une espèce d'élévation d'où nous apercevions une partie de la chaîne des montagnes de Bamangwato. Les arbres étaient beaux, mais trop faibles et trop cassants pour résister à l'inconcevable force des puissants monarques de ces régions, car la moitié des branches étaient brisées presque ras, et de cent toises en cent toises nous trouvions des arbres entiers, même les plus grands de la forêt, déracinés entièrement et cassés net à moitié du tronc. J'en remarquai plusieurs dont les racines étaient en l'air.

L'animal que nous cherchions s'était arrêté assez longtemps près d'un arbre aux

nombreux rameaux qu'il avait brisés à quelques pieds de terre. Nous suivîmes sa trace encore un peu plus loin à travers l'épais labyrinthe de la forêt, puis nous arrivâmes à un endroit si complètement piétiné par des éléphants que nous dûmes renoncer à notre entreprise. Nous perdîmes encore bien des heures à nous efforcer de retrouver notre véritable voie, et je me décidai enfin, le cœur gros, à reprendre avec mon cheval le chemin de mon camp.

Dès que j'eus atteint les chariots, je repassai dans ma tête les incidents du jour, et, regrettant vivement ma mauvaise chance pour mon premier jour de chasse, je résolus de faire le guet, la nuit, près de la fontaine, afin d'essayer une chasse nocturne. En conséquence, je fis, comme de coutume, creuser un trou, et, y ayant fait porter ma literie, je m'y blottis peu après le coucher du soleil. J'étais là depuis deux heures lorsque j'entendis un bruit sourd et prolongé, semblable au son lointain du tonnerre, bruit produit (à ce qu'affirmaient les Béchuanas) par des éléphants qui s'avançaient vers la fontaine.

J'étais couché sur le dos, la bouche ouverte, et j'écoutais attentivement. Je les entendais fouiller la terre avec leurs défenses : et bientôt ils parurent près de la source et commencèrent à boire à cinquante mètres de moi. Ils avaient marché si doucement que j'avais pris leurs pas pour ceux de chacals, et je n'eus la conscience de leur présence que lorsque

l'eau qu'ils avaient ramassée avec leur trompe, et qu'ils se versaient dans la bouche, égoutta dans la fontaine. Je jetai un regard hors de mon trou ; le cœur me battait et j'aperçus deux énormes éléphants mâles ; ils avaient l'air de deux châteaux forts plantés devant moi. Je n'y voyais pas très distinctement, car il ne faisait pas clair de lune ; je me couchai à plat ventre et visai à loisir ; puis je tirai, me servant de ma carabine hollandaise, qui portait fort juste. La balle résonna sur l'épaule de l'un d'eux qui poussa un grand cri, escalada la fontaine, s'enfuit avec son compagnon dans des directions opposées.

De grands troupeaux de zèbres et de *wildbeasts* bleus gambadèrent autour de moi toute la nuit ; ils venaient quelquefois jusqu'à quelques toises de moi : je vis aussi plusieurs troupes de rhinocéros. Je craignais un peu que les lions ne se missent de la partie, et je veillais avec soin chaque fois que j'entendais les hyènes ou les chacals laper l'eau, mais aucun lion ne parut. A la fin, je m'endormis profondément et ne relevai plus la tête que lorsque la brillante étoile du matin fut déjà haute à l'horizon.

Avant de continuer mon récit, il me paraît nécessaire de consigner ici quelques remarques sur l'éléphant d'Afrique et sur ses mœurs. On rencontre ce surprenant animal dans les vastes forêts, par troupes plus ou moins nombreuses. Le mâle est beaucoup plus grand que la femelle, et par conséquent

beaucoup plus difficile à tuer : il est pourvu de deux énormes défenses qui sont longues, blanchâtres et admirablement recourbées. Elles ont de six à huit pieds de long et pèsent chacune de soixante à cent livres. Dans le voisinage de l'Equateur, les éléphants atteignent une dimension plus élevée que vers le sud, et je possède une paire de défenses d'un éléphant mâle dont la plus grande a dix pieds neuf pouces de long et pèse cent soixante-treize livres. Les femelles diffèrent de celles des éléphants de l'Asie, parce qu'elles ont aussi des défenses.

Le prix des plus grands ivoires sur les marchés d'Angleterre est de vingt-huit à quarante guinées pour cent douze livres.

Les vieux éléphants mâles se rencontrent seuls ou bien deux à deux : ils marchent encore par petites troupes depuis six jusqu'à vingt têtes. Les jeunes mâles suivent leurs mères pendant de longues années, et celles-ci vivent en troupes de vingt à cent animaux. L'éléphant se nourrit principalement de branches, de feuilles et de racines d'arbres, et aussi de différents oignons de plantes, dont il découvre la place à l'aide de son odorat exquis et raffiné. Pour les arracher, il retourne le sol avec ses crocs et l'on voit des arpents entiers labourés de cette manière. Les éléphants consomment une prodigieuse quantité de nourriture et la plus grande partie de leurs jours et de leurs nuits se passe à manger. De même que la baleine dans

l'Océan, l'éléphant, sur la terre ferme, s'aventure sur d'immenses étendues de terrain. Il fréquente toujours les endroits les plus frais et les plus verts de la forêt, et, lorsqu'un district est aride et dépouillé, il l'abandonne pendant plusieurs années et va errer au loin en quête de meilleurs pâturages.

L'éléphant a pour l'homme une horreur extraordinaire : un enfant qui passerait sous le vent à un quart de mille d'eux en mettrait en fuite une centaine, et, lorsqu'ils sont ainsi dérangés, ils courent longtemps avant de s'arrêter. Ces intelligents animaux pressentent avec une surprenante rapidité le voisinage d'un chasseur.

Lorsqu'une troupe des leurs a été attaquée, tous les autres éléphants qui habitent cette contrée en sont informés dans l'espace de deux ou trois jours ; tous alors la quittent et émigrent au loin, ne laissant au chasseur d'autre ressource que celle d'atteler ses chariots et d'aller ailleurs. C'est là la difficulté et l'obstacle le plus grand que puisse rencontrer un chasseur d'éléphants.

Même dans les lieux les plus solitaires qui sont à bon droit considérés comme les quartiers généraux des éléphants, ce n'est que par hasard, et après des labeurs et des fatigues inouïs, que l'œil du chasseur est réjoui par la vue d'un de ces animaux. Grâce à des habitudes particulières, l'éléphant est plus inaccessible et plus rarement aperçu que toutes les autres races de bêtes fauves, excepté

certaines espèces rares d'antilopes. Ils choisissent pour demeure les profondeurs les plus ignorées des forêts, et c'est en général à une distance très considérable des rivières et des fontaines où ils ont coutume d'aller boire. Lorsque le temps est sec et chaud, ils vont boire toutes les nuits, mais lorsque le temps est frais ou nuageux, ils ne se désaltèrent que tous les trois ou quatre jours. Vers le coucher du soleil l'éléphant quitte le lieu où il a passé la journée et se dirige vers une fontaine distante presque toujours de douze à vingt milles. Il y arrive habituellement entre neuf heures et minuit, et, après avoir étanché sa soif et s'être rafraîchi en se jetant énormément d'eau sur le corps à l'aide de sa trompe, il retourne dans sa solitude au fond des forêts.

J'ai remarqué que les mâles, lorsqu'ils sont dans un endroit écarté, se couchent sur le côté vers minuit et dorment quelques heures. Ils choisissent souvent une fourmilière qui a vers sa base trente ou quarante pieds de diamètre, et ils se couchent en y appuyant leur dos. La marque de leur défense de dessous reste très profondément imprimée sur le sable, ce qui prouve qu'ils s'étendent sur le côté. Je n'ai jamais su que les femelles en usassent de même, et les mâles ne le font que dans les districts très solitaires, car j'ai observé que dans les lieux où les éléphants peuvent être surpris, ils ne se reposent que debout et sous l'ombrage d'un arbre touffu. Après avoir dormi, ils mangent

énormément, et vont de droite et de gauche en zigzag, en écrasant et en détruisant les plus beaux arbres qui se trouvent sur leur passage.

Il est impossible de se faire une idée de la quantité d'arbres que peut détruire ainsi tout un troupeau d'éléphants mâles. Ces animaux sont extrêmement capricieux : s'ils rencontrent un groupe de cinq ou six arbres, il n'est pas rare qu'ils les arrachent tous et, après avoir brouté deux ou trois petites branches, ils vont plus loin continuer leur œuvre de folle destruction. Il m'est très souvent arrivé de trouver au milieu des forêts un amas de ces arbres déracinés, entassés les uns sur les autres en telle quantité qu'il n'y avait pas moyen d'avancer : dans ces cas-là il est fort dangereux d'attaquer les éléphants. Pendant la nuit ils paissent dans des plaines découvertes ou dans des régions boisées très clairsemées ; mais au point du jour ils se retirent dans des fourrés épais et hors d'atteinte, composés neuf fois sur dix de *wait-a-bit-thorns.* Là, réuni en une masse compacte, le troupeau attend que la chaleur du jour soit passée. Cependant, dans les parages éloignés et lorsque le temps est frais, j'ai vu des troupeaux paître tout le long du jour.

L'aspect de l'éléphant sauvage est excessivement majestueux et imposant ; sa hauteur gigantesque et sa grosseur colossale, surpassant celle des autres quadrupèdes, la singulière sagacité et les habitudes particulières

de cet animal lui donnent, aux yeux du chasseur, un intérêt qu'aucun autre gibier ne peut lui offrir. Son allure, lorsqu'il est calme, est hardie, ferme et dégagée ; la construction spongieuse de son pied rend son pas très léger et silencieux ; tous ses mouvements sont empreints de beaucoup de douceur et de grâce. Cette description, du reste, ne s'applique à l'éléphant que lorsqu'il rumine à l'aise, rôdant dans le fourré ; car, lorsqu'il est excité par l'approche du chasseur, il devient un terrible et dangereux ennemi, plus difficile à vaincre que toute autre bête fauve.

Le 27, dès l'aube, je quittai mon trou et allai inspecter la trace de l'éléphant blessé. Après l'avoir suivie pendant quelque temps, j'arrivai à un monticule escarpé que je gravis, persuadé que du sommet je jouirais de la vue de toute la contrée environnante. Je ne me trompais pas, et, dirigeant mes regards vers l'orient, j'aperçus, à mon inexprimable satisfaction, une troupe de neuf ou dix éléphants qui broutaient tranquillement à un quart de mille de moi. Je ne jetai qu'un seul coup d'œil sur eux et me précipitai en bas, afin d'avertir mes compagnons de garder le silence. Je tins à la hâte un conseil de guerre et je me hâtai de commander à Isaac de galoper vers le camp et de revenir aussi vite que possible avec Kleinboy, mes chiens, ma grande carabine hollandaise et un cheval frais ; puis je regrimpai sur le monticule pour repaître ma vue du spectacle enchanteur qui

s'offrait à moi. Je tirai ma lunette pour surveiller exactement les évolutions du troupeau, composé seulement de femelles : plusieurs d'entre elles étaient entourées de leurs petits.

Bientôt, en explorant les alentours, je découvris une seconde troupe de cinq éléphants mâles qui paissaient à l'écart, environ à un mille vers le nord, tandis que les femelles se tenaient près d'un ravin rocailleux qui partait de la base du monticule où je me trouvais. Brûlant d'impatience de commencer l'attaque, je résolus d'essayer du *stolking system* et de forcer cette troupe de mâles avec des chiens et des chevaux. Ceci arrêté, j'ordonnai à mes guides de rester au sommet du monticule pour surveiller les éléphants, et, favorisé par le terrain et par le vent, je gagnai promptement le ravin.

Le troupeau était à peu près à cent toises de moi, et, le cœur palpitant, je résolus de me donner le plaisir de les guetter, tandis qu'ils avançaient lentement de mon côté, cassant les branches des arbres avec leurs trompes et mangeant les feuilles et les bourgeons. A la fin, deux d'entre eux passèrent lentement, et le plus beau de tous, que j'avais choisi d'avance, broutait avec les deux autres sur un arbre épineux à soixante mètres de moi.

Ma main était maintenant aussi ferme que le rocher sur lequel elle s'appuyait : je visai juste, et lui envoyai dans la tête, un peu en arrière de l'œil, une balle qui le frappa juste où j'avais visé, ce qui ne parut pas le troubler beaucoup.

Il poussa néanmoins un grand cri et tournoya sur lui-même. Je lui envoyai alors une seconde balle au défaut de l'épaule, et tous les autres firent un bruit étrange et retentissant et partirent à la file au petit galop, tandis que leurs énormes oreilles s'agitaient comme des éventails par la rapidité de leur course.

Je ne m'arrêtai pas à recharger mon arme, mais je courus au monticule, et, parvenu au sommet, les guides me montrèrent le troupeau arrêté dans un bosquet d'arbres touffus. Le blessé était un peu en arrière avec un autre éléphant, sans doute son ami particulier, qui s'efforçait de l'assister.

Ces éléphants n'avaient sans doute de leur vie entendu la détonation d'un fusil : ne m'ayant ni vu ni senti, ils ne se doutaient pas de la présence d'un homme et paraissaient décidés à ne pas aller plus loin. Mes domestiques survinrent en ce moment, mais j'attendis un peu afin que mes chiens et mes chevaux pussent reprendre haleine. Bientôt nous nous élançâmes vers les éléphants, et nous n'étions plus qu'à deux cents toises d'eux, lorsque, grâce au terrain découvert, ils nous aperçurent et s'enfuirent vers l'orient. Le blessé resta fort en arrière et presque aussitôt les chiens l'entourèrent. Leurs aboiements furieux absorbaient son attention.

Je me plaçai entre lui et la troupe qui fuyait, et mis pied à terre à quarante toises de lui, dans un endroit très découvert. Colesberg, qui avait une peur horrible, me donna beaucoup

de tracas, car il me secouait le bras dès que je voulais tirer. A la fin, je lâchai la détente ; mais, lorsque je cherchai à me remettre en selle, mon cheval m'en empêcha. Si je voulais le prendre en main et courir, il reculait vers l'éléphant blessé.

Dans ce moment j'en entendis un second tout près, derrière moi, et, me retournant, je vis "l'ami", la trompe levée, prêt à s'élancer sur moi : un vieux chien d'arrêt sourd, que je nommais Schwart, trottait devant l'animal furibond en jetant de hauts cris.

J'étais convaincu que "l'ami" allait écraser moi ou le cheval ; toutefois je ne voulais pas lâcher ma monture et je tenais la bride de toutes mes forces. Mes gens, qui se tenaient, comme de juste, à distance respectueuse, demeuraient pétrifiés et la bouche béante. Certes ma position ne fut pas enviable pendant quelques secondes. Par bonheur, cependant, les chiens détournèrent l'attention des éléphants et je parvins à me mettre en selle, m'attendant à tout moment à sentir une de leurs trompes m'enlacer le corps. Kleinboy et Isaac, pâles et muets de terreur, me tendirent alors ma carabine cannelée à double canon, et, revenant à la charge j'envoyai une seconde paire de balles dans le corps de l'éléphant blessé. Par malheur Colesberg était extrêmement agité, et je ne pus viser juste.

"L'ami" paraissait résolu à faire un malheur ; il m'attaqua avec fureur et me poursuivit pendant plusieurs centaines de mètres ; je

me décidai donc à le forcer à être moins officieux. A cet effet, je rechargeai mon arme, et, m'approchant de lui à trente pas, je lui envoyai mes deux coups au défaut de l'épaule. Il s'éloigna aussitôt, la trompe basse, ayant évidemment reçu une blessure mortelle. Je ne me rappelle jamais ce premier jour de chasse à l'éléphant sans regretter la folie que je fis de ne m'occuper que d'un seul éléphant.

Le premier était mourant et ne pouvait m'échapper ; le second était aussi mortellement blessé et je n'avais qu'à le suivre pour l'achever, mais je fus assez fou en m'amusant avec le premier qui marchait à reculons, et s'arrêtait à chaque arbre, de laisser échapper l'autre. Deux coups de feu achevèrent le premier. En les recevant l'éléphant releva deux ou trois fois sa trompe en l'air ; puis, tombant de côté contre un arbre épineux qui plia comme de l'herbe sous son poids énorme, il poussa un cri rauque, et expira.

C'était une superbe femelle, la plus belle du troupeau, ainsi que je l'ai déjà dit. Elle était en très bon état et portait une paire de longues défenses intactes. Mon succès m'avait mis en belle humeur, et j'étais si content d'avoir tué un de ces animaux que, quoiqu'il fût de bonne heure et que mes chevaux fussent frais, je n'inquiétai point les cinq mâles, espérant les retrouver le lendemain. J'étais bien loin alors de connaître les usages des éléphants et le mode de chasse à adopter avec eux.

Ayant mis des entraves à nos chevaux, nous parvînmes, à l'œuvre avec nos couteaux et nos assagais, à préparer la tête pour pouvoir nous servir de la hache qui devait séparer du crâne les défenses : il est bon d'ajouter que la moitié à peu près de l'ivoire est enseveli dans un socle osseux sur le devant du crâne. Il faut, pour extraire les défenses d'une femelle d'éléphant, le cinquième du travail qu'exige l'extraction de celles d'un mâle, et, au coucher du soleil, nos efforts réunis n'avaient réussi qu'à détacher une des défenses, avec laquelle nous retournâmes triomphalement au camp, ayant laissé près de la carcasse nos guides qui s'étaient volontairement offerts à passer la nuit à la garder. A notre arrivée aux chariots, je trouvai Johannus et Carollus dans un état de béatitude et d'indifférence complète ; ils étaient tous deux ivres morts, car ils avaient défoncé à la fois la caisse du vin et celle des spiritueux.

Le 28 je me levai de bonne heure, et, brûlant du désir de faire une nouvelle exploration de la contrée, du haut du monticule qui m'avait procuré une si bonne chance la veille, je déjeunai à la hâte et m'y rendis avec mes piqueurs et mes chiens. Mais, hélas ! j'ouvris en vain les yeux, j'avais laissé une brillante occasion se perdre, et quoique j'aie bien souvent gravi le même monticule, cette année et l'année suivante, il ne me fut plus jamais donné de contempler de son sommet une troupe d'éléphants.

## XII

## CUISSON DE LA CHAIR D'ÉLÉPHANT

Vers onze heures du matin, le 5 juillet, tout était prêt.

Le pays qui s'étendait maintenant devant moi était une vaste forêt bien unie ; il se développait au nord et à l'est pendant vingt milles, sans interruption : là, le paysage était bordé par des chaînes de montagnes bleues d'une élévation considérable, où deux cimes coniques, l'une à côté de l'autre, dépassaient de beaucoup toutes les autres ; c'est là que s'élevaient les anciennes habitations des Bamangwatos, mais les cruels Matabilis les avaient forcés de chercher un asile parmi les montagnes rocheuses où ils vivent aujourd'hui. Nous continuâmes à cheminer vers l'orient et traversâmes deux fois le lit de gravier d'une rivière ou plutôt d'un torrent où se trouvaient plusieurs sources d'une eau excellente ; les éléphants avec leur trompe dégageaient le gravier qui obstruait ces sources, autour desquelles il y avait aussi de nombreuses traces de rhinocéros.

Nous suivîmes pendant plusieurs milles un sentier aride et desséché, rempli de *wait-a-bit-thorns*, et nous entrâmes dans une forêt ornée de groupes très pittoresques de vieux arbres qui donnaient beaucoup d'ombre. Nous en explorâmes les profondeurs et ressortîmes sur une petite clairière très découverte où paissaient des *brindled-gnoos*, deux ou trois troupes de pallahs et une bande d'environ quinze girafes. Nous marchâmes deux milles encore, et deux heures à peine nous séparaient de la chute du jour quand tout à coup nous découvrîmes un arbre récemment brisé par un éléphant. Quelques-uns des naturels examinèrent les feuilles et les branches rompues, afin de reconnaître exactement quand la bête avait passé par là, tandis que d'autres inspectèrent les traces.

Ils furent d'avis que c'était un mâle de premier choix et qu'il avait passé là le matin même. Le terrain n'était pas favorable pour suivre une piste, mais ceux qui s'en chargèrent déployèrent une grande habileté. Nous arrivâmes assez promptement à l'endroit où quelques heures auparavant une troupe d'éléphants mâles avait brouté. Notre chemin était obstrué par de grandes branches et même des arbres entiers qui, brisés et déracinés, jonchaient le sol ; les éléphants les avaient entraînés à plusieurs toises avant d'en dévorer les feuilles. Il y avait aussi des places où ils avaient labouré la terre de leurs crocs,

en quête de racines, et où de larges traces toutes fraîches, bien faites pour émoustiller un chasseur, étaient parfaitement visibles.

Tout cela était intéressant et promettait beaucoup : mais le coucher du soleil était si proche que j'avais peu d'espoir de rencontrer mon gibier. A vrai dire Mutchuisho désirait vivement que je ne fusse point désappointé ; il avait ôté son manteau et, muni d'un des mousquets que Sicomy m'avait achetés, il ordonna au corps de réserve de s'asseoir en silence jusqu'à ce que l'attaque commençât : il se mit à la tête de la bande des dépisteurs, composée d'environ quinze vieux roués, et, nous suivîmes la trace peu de temps. Le vieillard me dit alors que nous étions très près des éléphants : quelques minutes plus tard, des dépisteurs affirmèrent les avoir entendus briser un arbre ; seulement les uns disaient que c'était en avant, les autres indiquaient une direction opposée.

Nous marchions toujours néanmoins. Mutchuisho échelonnait ses hommes de droite et de gauche, tandis que nous continuions à suivre la trace, mais au bout de quelques minutes, un d'eux accourut hors d'haleine, disant qu'il avait vu les animaux que nous cherchions. Je m'arrêtai un instant et dis à Isaac, qui portait la grande carabine hollandaise, d'agir séparément, tandis que Kleinboy viendrait m'assister : mais comme d'ordinaire, dès que l'affaire s'engagea, mes gens ne songèrent plus qu'à eux-mêmes.

Quant à moi, je relevai mes manches jusqu'à l'épaule, je bus une gorgée d'eau pure dans la calebasse d'un des dépisteurs ; et saisissant ma carabine cannelée à deux coups, je dis à mon guide d'aller en avant. Il obéit, et lorsqu'il eut marché en silence quelques centaines de toises, il s'arrêta brusquement en s'écriant : *Klow !* Devant nous, à cent cinquante toises de distance, à l'ombre d'un bosquet épais, se tenait une troupe d'éléphants mâles. Je galopai vers elle : mais, aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent un bruit étourdissant en relevant leur trompe en l'air, tournèrent sur eux-mêmes et s'enfuirent tous ensemble, brisant tout dans les forêts sur leur passage et soulevant un nuage de poussière.

La distance que j'avais dû franchir et les obstacles que j'avais surmontés pour contempler ces éléphants se présentèrent alors à mon esprit, et je jurai que cette fois au moins je n'aurais rien à me reprocher : au même instant, enfonçant les éperons dans les flancs de Souday, je me mis à leur poursuite, trop près même pour ma sûreté. Les éléphants appuyant en ce moment sur la gauche, je les vis à mon aise. La troupe consistait en six mâles, dont quatre de premier choix : les deux derniers, fort beaux aussi, n'avaient pas encore atteint leur entier développement.

Sur les quatre vieux il y en avait deux dont les défenses étaient plus belles ; j'hésitais à viser celui que je choisirais, lorsque tout à coup l'éléphant qui, selon moi, avait les plus

fortes défenses, se sépara de ses camarades : je le suivis à l'instant, convaincu qu'il devait être le patriarche de la bande. Je galopais presque à côté de lui, et j'allais tirer lorsqu'il se retourna brusquement, poussa un cri si terrible et si aigu que la terre parut trembler sous ses pieds ; puis m'attaquant furieusement, il me poursuivit en droite ligne sans que sa course fût le moins du monde ralentie par les arbres qu'il rencontrait sur son passage et qu'il arrachait en les écartant, comme si c'eussent été des roseaux.

A la fin il parut renoncer à cette poursuite, et comme il se détournait lentement afin de se retirer, je tirai en visant à son épaule, malgré les sauts et les ruades de Souday qui m'importunaient beaucoup. En recevant la balle, l'éléphant manifesta un frisson vers l'épaule et s'éloigna d'un pas majestueux ; mon coup de feu amena près de moi plusieurs de mes chiens qui, jusque-là, avaient suivi le troupeau. Lorsqu'ils arrivèrent en aboyant, il y eut une seconde attaque désespérée, précédée comme la première d'un formidable cri. L'éléphant passa tout près de moi et je lui envoyai dans l'épaule une seconde balle, à laquelle il ne fit pas la moindre attention.

Je me promis alors de ne plus tirer que lorsque je pourrais le faire à coup sûr, mais, quoique l'occasion s'en présentât plus d'une fois, Souday m'en empêcha toujours, car ses soubresauts s'opposaient à ce que je pusse tirer. A la fin, exaspéré justement, je

ne songeai plus au danger, et, m'élançant à bas de ma monture, j'approchai de l'éléphant à la faveur d'un arbre qui me cachait, et lui logeai une balle de côté dans la tête. Il poussa un cri si aigu que la forêt entière en tressaillit, et attaqua les chiens, paraissant croire que le coup était parti du milieu d'eux. Il se réfugia ensuite au milieu d'un bosquet d'épines, la tête tournée vers moi. Je m'avançai alors tout près de lui, et, comme il se disposait à renouveler l'attaque (dans ce temps-là j'avais une idée fausse, car je croyais qu'il était possible d'abattre un éléphant avec une balle dans le front), je demeurai impassible jusqu'à ce qu'il fût à quinze pas de moi et je visai au milieu du front, persuadé bien mal à propos que j'allais ainsi le tuer raide mort. Le coup de feu ne fit qu'augmenter sa fureur. Continuant sa marche furibonde avec une impétuosité et une vivacité sans pareilles, il faillit mettre pour toujours fin à ma chasse aux éléphants. Une grande quantité de Béchuanas qui me suivaient hurlèrent à l'unisson, me croyant tué, car pendant un moment l'éléphant fut presque sur moi : cependant mon agilité me sauva, mais au moment où je m'esquivais derrière un buisson épineux, une énorme épine s'enfonça profondément dans la plante de mon pied, les vieilles chaussures que je portais ce jour-là étant tout à fait usées. J'éprouvai une vive douleur et fus boiteux pendant tout le reste du combat.

L'éléphant arpentait la forêt d'un pas rapide ; et pourtant il était à peine hors de ma vue lorsque j'eus rechargé mon arme. Je me remis en selle et fus promptement sur la même ligne que lui. En ce moment, j'entendis Isaac qui était aux prises avec un autre éléphant, mais quand la bête attaqua, le courage de ce garçon lui fit défaut, et je le vis bientôt apparaître à distance respectueuse derrière moi. Mon éléphant continuait à écarter tous les obstacles d'un pas ferme ; le sang coulait à flots de ses blessures ; les chiens, exténués de fatigue et de soif, s'arrêtaient l'un après l'autre, et je fus longtemps empêché de tirer, car Souday était affreusement turbulent. A la fin, je tirai de droite et de gauche, toujours derrière l'épaule, et la bête renouvela son attaque avec les mêmes cris ; le corps entier des hommes de Bamangwato m'avait rejoint et me suivait à peu de distance.

Parmi eux se trouvait Mollyeon, qui offrit de m'aider. Il était léger et adroit et me rendit un important service en tenant la tête de mon cheval si inquiet tandis que je tirais et rechargeais ma carabine. Je tirai six fois de la sorte, et presque chaque fois l'éléphant m'attaqua et nous poursuivit jusqu'à notre corps de réserve, à l'arrière-garde, lequel ne manquait pas de s'enfuir, se dispersant en tous sens, à son approche.

Le soleil s'était couché derrière les arbres ; il allait bientôt faire nuit, mais l'éléphant malgré toutes ses blessures ne paraissait pas très

mal à l'aise. Voyant qu'il me restait peu de temps, je me décidai à en finir avec lui et à tirer à pied. Je le fis en effet et m'approchant de très près, je lui envoyai deux coups dans le côté de la tête, sur quoi il attaqua en désespéré : mais j'étais tout à fait calme, car je voyais bien qu'il ne pouvait plus m'atteindre ; en un clin d'œil j'eus rechargé et lui lançai mes deux nouveaux coups derrière l'épaule. Il poussa un cri qui fit prendre la fuite à Souday au travers de la forêt, et l'animal attaqua avec une furie sans égale ; ce fut la dernière fois. Il commença à sentir ses blessures et il demeura enfin arrêté près d'un buisson épineux entouré de mes chiens, qui, voyant la lutte tirer à sa fin, aboyaient avec rage.

Je rechargeai mon arme et lui lâchai mes deux coups sur le devant du front. En recevant ces deux balles, il balança sa trompe de haut en bas et de bas en haut, et plusieurs indices non équivoques prouvèrent aux naturels affamés et charmés que sa fin était proche. Ma dernière balle l'atteignit à l'épaule. Tandis que je tournais autour de l'arbre auprès duquel il se tenait, pour lui envoyer encore une balle, je vis clairement que ce puissant monarque des forêts n'avait pas besoin de cela pour être vaincu. Avant que j'eusse écarté les broussailles, il tomba lourdement sur le côté et rendit le dernier soupir. Les rares Nemrods, mes confrères à qui pareille aventure est arrivée pourront seuls comprendre quelles furent mes sensations en ce moment.

Les indigènes, joyeux de mon succès, se groupèrent autour de l'éléphant, riant et parlant avec volubilité : quant à moi, je grimpai sur l'animal et m'assis comme sur un trône sur le ventre de l'animal qui, lorsqu'il était debout et moi par terre, se trouvait au niveau de mes yeux. La nuit arriva quelques minutes après ; les naturels, ayant illuminé le taillis à l'aide de plusieurs feux et entassé des branchages à demi secs du côté du vent, se couchèrent sans prendre aucune nourriture, car Mutchuisho ne voulut permettre à personne de dépecer l'éléphant avant le matin. Il avait posté des sentinelles de chaque côté pour veiller sur le cadavre. Mon dîner se composa d'une tranche prise à la tempe de l'éléphant, que je fis rôtir sur des charbons ardents. Pendant cette longue lutte, ma chemise avait été mise en lambeaux par les *wait-a-bit-thorns*, et il me restait pour unique vêtement une paire de culottes courtes de peau : c'était peu de chose pour une très froide nuit au cœur de l'hiver africain.

Je ramassai des herbes sèches, les étendis près du feu et me couchai, sans autre couverture qu'une vieille peau de mouton qui me servait de selle. Je m'endormis promptement, et Mutchuisho, me prenant en pitié, jeta sur moi un vieux manteau de peau de chacal qui, de même que tous les vêtements des Béchuanas, était amplement pourvu de petits insectes sautillants qu'il est inutile de nommer.

Ces désagréables insectes, trouvant sans doute ma peau plus tendre que celle du propriétaire du manteau, parurent disposés à profiter de l'occasion qui se présentait ; aussi je me réveillai bientôt, sentant mon corps enflammé comme si j'étais attaqué d'une fièvre violente. Il n'était plus question de repos pour cette nuit : aussi je rendis son manteau à Mutchuisho avec mille remerciements pour sa politesse ; j'empilai du bois mort sur le feu, et il en résulta une flamme aussi éclatante que le jour. Je réveillai Kleinboy afin qu'il m'aidât à tourner à l'envers mes culottes de peau, et alors commença une chasse animée qui se termina par la capture d'environ quatre-vingts insectes. J'allumai ensuite un autre feu, et passai le reste de la nuit accroupi entre les deux, absorbant le calorique à la fois par-devant et par-derrière.

Au lever du soleil, le 25, Mutchuisho donna le signal de découper l'éléphant, et il s'ensuivit une scène de sang, de bruit et de labeur dont aucune description ne peut donner une idée. Chaque naturel ôta son manteau, et, armé d'un assagai, s'élança à l'assaut : en moins de deux heures l'animal fut dépecé jusqu'au dernier pouce de chair et chacun transporta sa part à la demeure temporaire qu'il s'était choisie sous les arbres d'alentour.

Voici comment cette opération s'accomplit : on ôte d'abord la grossière peau extérieure par larges bandes. Sur le flanc, que

l'on découvre ensuite, il y a plusieurs épaisseurs de peau de qualité souple et maniable, dont les naturels se servent pour faire des outres à eau ; avec ces outres ils allèrent chercher des provisions d'eau à la fontaine la plus voisine (qui est souvent éloignée de dix milles) pour la rapporter près de l'éléphant. Cette peau intérieure s'enlève avec beaucoup de précaution. Les outres se confectionnent en rassemblant les coins et les bords, et on transfixe le tout sur une baguette pointue. La chair des côtes est découpée en énormes filets ; leurs haches font l'office de scalpels, car il faut tailler séparément chacune de ces colossales côtes. Bientôt les intestins sont à nu : c'est là ce qui intéresse le plus les directeurs de l'opération, car c'est autour des intestins que l'on trouve en plus grande quantité la graisse de l'éléphant.

Il n'y a rien au monde qu'un Béchuana estime autant que la graisse, de quelque nature qu'elle soit ; il fait des courses prodigieuses afin de s'en procurer un peu, et il s'en sert pour assaisonner sa viande séchée au soleil et pour apprêter son blé. Il y a des couches épaisses de graisse dans le corps d'un éléphant, et la quantité qu'on en obtient d'un mâle en pleine croissance et en bon état est surprenante. Avant de pouvoir y arriver, il faut ôter presque tous les intestins, et pour y parvenir plusieurs hommes sont obligés d'entrer dans l'immense cavité qui s'est faite dans l'intérieur de l'animal. Ils continuent d'y

creuser avec leurs assagais, et passent la graisse à leurs camarades en dehors. Ce manège dure jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien.

Pendant ce travail, d'autres indigènes s'occupent activement à enlever la peau et la chair du reste de la carcasse. Dans ces occasions-là, les naturels ont l'horrible coutume de s'enduire le corps, de la tête aux pieds, avec le sang noir et caillé de la bête ; ils s'entraident à cela et chaque homme en prend plein ses mains et l'étend sur le dos et sur la tête de son ami. Depuis le commencement jusqu'à la fin ce sont des clameurs incessantes, des sons confus, des voix étourdissantes : tous se heurtent, se coudoient, tous s'efforcent de se frayer un passage jusqu'à la venaison, et l'assagai aigu brille dans toutes les mains. Les voix colères et le hideux aspect de ces sauvages au corps nu et sanglant, combinés avec leurs gestes frénétiques et le cliquetis de leurs armes, offraient un spectacle si sinistre et si frappant que, lorsque j'en fus témoin pour la première fois, j'étais persuadé que j'allais bientôt voir la moitié de l'assemblée tourner sa lance contre l'autre moitié.

La trompe et les pieds sont des mets délicats, et plusieurs hommes s'occupent exclusivement à les couper. L'amputation des derniers s'opère au fanon ; on découpe en morceaux convenables la trompe, qui a deux pieds d'épaisseur à sa base. La trompe et les pieds se cuisent avant d'être transportés au quartier général. Voici comment cela

se pratique : plusieurs personnes munies de bâtons pointus creusent un trou dans la terre pour chaque pied et pour une portion de la trompe. Le trou est d'une profondeur d'environ deux pieds et d'une large toise. Avec la terre qui a été extraite du trou on entoure les bords ; ceci terminé on rassemble une immense quantité de branches sèches et de troncs d'arbres dont il y a toujours profusion aux alentours, en égard aux dégâts commis autrefois par les éléphants ; on les empile au-dessus des trous, à la hauteur de huit à neuf pieds, et on y met le feu.

Lorsque ces énormes brasiers ont entièrement brûlé et que tout le bois est réduit en cendres, les trous et la terre environnante sont échauffés à un degré très élevé. Dix ou douze hommes ratissent les cendres avec un bâton de seize pieds de long, au bout duquel il y a un crochet. Ils se relaient l'un l'autre sans interruption et avec promptitude ; chaque homme ne peut tenir à ce métier que quelques secondes, et il jette le râteau à son camarade, en se retirant. La chaleur est si forte qu'elle n'est pas supportable. Lorsque, par ce procédé, les cendres ont été ratissées, deux hommes athlétiques apportent le pied et un morceau de trompe et les placent dans le trou. Alors on reprend le râteau et on repousse dans le trou la terre qui en a été retirée et qui est toute chaude ; on continue à ratisser jusqu'à ce que pied et trompe soient tout à fait recouverts. Les cendres chaudes sont amoncelées

par-dessus, on allume un autre feu de joie, et, lorsqu'il est entièrement consumé, on trouve l'énorme pied et la trompe parfaitement cuits à point dans toutes leurs parties. Alors on les retire de terre avec des bâtons pointus, on les bat bien, on les racle avec des assagais afin d'ôter tout vestige de sable, on les pèle et on les pique après un pieu pour les transporter plus facilement.

Le pied cuit de cette manière est excellent et la trompe aussi ; elle ressemble beaucoup à la langue de buffle. En recouvrant le pied, les naturels ont bien soin de ne pas pousser dans le trou de charbons ardents : ils brûleraient la viande, tandis que le sable ou la terre la protège et lui communique une chaleur égale et convenable. Lorsque les naturels ont découpé l'éléphant et transporté les énormes pièces de viande dans les kraals respectifs et temporaires, ils s'assoient pour se reposer et pour respirer, et ils se régalent alors en fumant et en prisant.

La pipe béchuana est très primitive et diffère de tout ce que j'ai jamais vu. Lorsqu'ils veulent fumer, ils mouillent une portion de terre ; et ne sont pas scrupuleux quant au liquide qu'ils emploient. Ils entourent avec cette terre humide un rameau vert courbé en demi-cercle et dont les deux bouts passent. Ils pétrissent ensuite cette terre humide avec leurs pouces en faisant glisser la baguette jusqu'à ce que le trou soit fait, puis retirent cette baguette et élargissent une des extrémités

avec les doigts, de manière à former une coupe pour le tabac.

La pipe finie et prête pour un usage immédiat, ils y introduisent le tabac, et l'allument ; le fumeur se met à genoux, et, l'assujettissant sur les paumes de ses mains, met ses lèvres en contact avec la boue à l'issue du petit trou et hume la bienheureuse fumée. Une grande quantité de fumée leur sort des narines, et le déluge de larmes qui tombent des yeux prouve le plaisir dont ils jouissent. Une de ces pipes suffit à une assemblée nombreuse ; chacun fume à son tour en remplissant la coupe à chaque fois.

Après s'être reposés, les naturels retournent encore une fois à la curée, et découpent la chair en tranches minces qui ont depuis six jusqu'à vingt pieds de long et dont l'épaisseur et la largeur sont de deux doigts de la main d'un homme. Quand ceci est fait, ils s'en vont couper des gaules avec leurs tomahawks : ils en font de deux sortes pour des poteaux et pour des traverses ; les premiers ont huit pieds de haut et se terminent en fourche. Ils les plantent en terre et y placent les traverses, entourées de guirlandes sans fin de cette viande crue, qu'ils laissent pendre au soleil pendant deux ou trois jours. A l'expiration de ce délai, la viande a beaucoup perdu de son poids, elle est roide et facile à transporter. Alors on la retire des traverses, on la plie, on en fait des ballots qui sont fortement attachés avec de longues lanières de

l'écorce intérieure si souple du mimosa épineux ; le travail ainsi terminé, chaque homme prend un ballot sur sa tête, en jette d'autres sur ses épaules, et retourne trouver sa femme et sa famille.

Le volume que produit la chair d'un seul éléphant, après toutes ces préparations, est véritablement extraordinaire. Lorsque le crâne de l'éléphant fut dépecé, Mutchuisho ordonna qu'on arrachât pour moi les défenses. C'est là un ouvrage difficile et qui exige une grande habileté. Cette fois, cela fut mal exécuté ; les naturels abîmèrent l'ivoire avec leurs petits tomahawks ; aussi je me souvins de ce contretemps, et à l'avenir je me chargeai toujours de cette besogne. Je me servais de cognées américaines de première qualité, dont j'avais fait l'acquisition pour cet usage. Lorsque les défenses furent arrachées, je montai à cheval et partis pour le camp, accompagné de mes piqueurs et de quelques naturels portant l'ivoire, une provision de viande, des pieds et de la trompe cuite. Les sauvages s'étaient approprié le reste, et lorsque je les quittai ils se querellaient pour le crâne, dont les os à moelle sont très appréciés. Ils se battaient pour chaque parcelle que la hache enlevait et la dévoraient toute crue. En retournant au camp nous traversâmes le kraal des Bakalaharis, situé dans les montagnes. Ils avaient cultivé dans les vallées de très vastes jardins où le blé et les melons d'eau croissaient en abondance. Je fus

enchanté de me trouver dans mon camp, où j'étais plus à mon aise, et surtout de boire un bol de café.

## XIII

## CHASSE AUX ÉLÉPHANTS AVEC LES INDIGÈNES

Le 28, pendant que j'étais en train de déjeuner, des indigènes vinrent m'annoncer qu'ils avaient découvert des traces d'éléphants toutes fraîches, à un mille du camp. Je résolus donc de remettre pour le moment mon excursion projetée, mais il se trouva que ces traces me conduisirent dans cette direction, et, de plus, me firent découvrir une sorte d'endroit où les éléphants et les rhinocéros abondaient. Tout étant prêt, je me mis en route, accompagné de plusieurs hommes à cheval et d'une centaine de Bamangwatos dont plusieurs nouvelles bandes s'étaient jointes à moi. Je m'aperçus bientôt que les traces étaient celles d'une petite troupe d'éléphants femelles.

Mutchuisho et ses compagnons les suivirent avec une grande sagacité ; ils s'avancèrent d'un pas rapide toute la journée, s'arrêtant à peine avant d'avoir trouvé les éléphants. Les traces nous conduisirent d'abord à travers une gorge de montagnes dont j'ai déjà

dit avoir fait le tour le 24 ; ensuite elles se tournèrent vers l'est au pied de la chaîne de montagnes. L'aspect du pays devenait de plus en plus pittoresque. Après que nous eûmes suivi les traces pendant quelques heures, nous nous trouvâmes dans un pays nouveau, et, à ce qu'il me parut, dans un climat différent. Il y avait abondance de grands arbres, et l'herbe et les feuilles y étaient beaucoup plus vertes que dans le pays que nous venions de quitter.

Nous traversâmes les lits sablonneux de deux rivières torrentielles ; dans l'un d'eux je remarquai les empreintes récentes des pas d'une troupe d'éléphants mâles profondément marquées dans le sable. Ce jour-là le vent froid et perçant soufflant des bancs de glace du sud, qui régnait depuis quelques semaines, changea de direction et devint doux et tiède.

Les traces des éléphants sur les arbres aussi bien que sur la terre devinrent de plus en plus fréquentes, et, à une heure avancée de l'après-midi, nous arrivâmes à un endroit où une nombreuse troupe de vaches avait dû paître le matin même. Nous nous trouvâmes en défaut pendant quelque temps, et Mutchuisho, grondant fortement ceux qui avaient suivi les traces, donna ordre à plusieurs bandes de chercher à se remettre sur la bonne voie et de faire des excursions sur notre gauche ; puis il s'assit à l'ombre d'un arbre et se prépara, avec quelques-uns de ses intimes, à humer son tabac à priser.

Après avoir achevé cette cérémonie importante, ils aplanirent une portion du terrain avec le plus grand sérieux, et se mirent en devoir de jeter les dés mystiques que la plupart des Béchuanas portent en collier. Ces dés sont en ivoire et ont diverses formes extraordinaires ; ils sont au nombre de quatre, et les Béchuanas les consultent invariablement avant d'entreprendre quelque affaire importante, afin de connaître d'avance leurs chances de succès. Après avoir désenfilé les dés ils les secouent entre les mains, puis les laissent tomber à terre, et alors les vieillards les étudient avec soin et décident de la réussite, suivant leur direction.

Cette fois le sort nous fut favorable et présagea la capture d'un éléphant. Au même instant un des hommes envoyés à la piste vint nous dire que ses compagnons avaient retrouvé les traces, et nous nous hâtâmes de nous remettre en route. Nous avions à peine fait un mille lorsque nous aperçûmes une douzaine de vieilles femelles dont quelques-unes étaient accompagnées de leur progéniture, occupées à paître sur le versant d'une montagne rocheuse située à notre droite, à une distance d'à peu près cinq cents mètres.

Le terrain qui nous en séparait était couvert à la hauteur d'une vingtaine de pieds d'une masse impénétrable d'épines de *wait-a-bit-thorns* dont chaque pied était autant à craindre que les crochets d'un trident. En apercevant les éléphants noirs nous nous arrêtâmes, et

Mutchuisho envoya deux hommes du côté du vent dans l'espoir de les faire descendre de leur position impraticable pour se réfugier dans la forêt où nous étions ; mais ces animaux avaient beaucoup trop d'instinct pour quitter leur place forte. En sentant les hommes ils agitèrent leurs trompes ; puis, se retournant, ils descendirent rapidement la montagne et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint une autre forêt d'épines dont tous nos efforts ne purent les déloger.

Cette forêt d'épines couvrait les côtés et le fond d'une petite vallée, et partout les broussailles étaient si épaisses qu'un homme à pied aurait eu peine à y pénétrer. Lorsque les éléphants prirent leur élan, je galopai après eux ; les autres hommes à cheval me suivaient, et, comme nous ne comprenions pas leurs intentions, nous les suivîmes par le chemin qu'ils avaient frayé, jusqu'à ce que nous nous trouvions au centre des taillis. Quand nous les aperçûmes tout à coup à quelques pas de nous, les chiens se mirent à aboyer, les cris et les coups se succédèrent, et, vu la nature dangereuse du terrain, je ne fus pas fâché de battre en retraite.

Tout rentra bientôt dans le silence, la chaleur avait fatigué les chiens et ils ne voulaient plus se battre. M'imaginant que les éléphants avaient dû s'éloigner de nous et craignant de les perdre, je continuai mon chemin toujours en suivant le même sentier, lorsqu'un grand craquement se fit entendre

près de nous, le bruit se fit dans toutes les directions, accompagné de hurlements qui firent tinter mes oreilles. Nous étions au beau milieu des éléphants. Toute la troupe était des plus féroces, et si ce n'avait été pour les chiens, pas un de nous n'aurait échappé. Heureusement pour nous les éléphants semblaient croire qu'ils voulaient attaquer leurs petits, de sorte qu'ils ne songèrent qu'à les protéger : quant à nous, vu la couleur de nos chevaux ils nous prirent pour des animaux de leur espèce et, quoiqu'ils se frottassent contre nos montures, ils nous laissèrent pour poursuivre nos chiens.

Je me suis rarement trouvé dans une position aussi dangereuse et aussi effrayante. Notre vie était réellement menacée et nous nous servîmes avec énergie de nos éperons et de nos jamboks. Le temps manquait pour choisir un sentier : aussi, plaçant ma tête sous le cou de mon cheval et me recommandant à la Providence, je m'élançai à travers le plus épais de la forêt et je me trouvai bientôt loin des éléphants. Je ne connais rien de pareil au cri de ces animaux, quand il retentit à quelques pieds derrière le chasseur et lui fait malgré lui traverser d'une manière pittoresque les halliers et les forêts de *wait-a-bit*. Après quelques-unes de ces leçons, on apprend à mettre sa poitrine en contact avec le cou de son cheval et à placer sa tête dessous pour la garantir contre toute atteinte des épines. Alors en pressant les éperons on

traverse les fourrés les plus impraticables, avec autant de facilité qu'un élève d'Eton pique une tête dans la Tamise au Saut-du-Lion.

Nous nous débarrassâmes des épines avec peine, mais enfin nous nous retrouvâmes dans la forêt située dans la direction opposée. Les indigènes couvraient les côtes de la montagne tout près de nous et poussaient des hurlements effroyables dans l'espoir de faire sortir les éléphants, mais pas un d'entre eux n'osait se risquer dans le fourré. Bientôt plusieurs de ces hommes vinrent me trouver ; je leur proposai d'y entrer à pied, mais ils ne voulurent pas en entendre parler, disant que les éléphants étaient extrêmement féroces et me tueraient pour sûr. Je demandai alors aux indigènes d'y pénétrer à la file pour les en chasser, mais ils déclarèrent qu'aucune puissance humaine ne pourrait en venir à bout avant le coucher du soleil.

A ce moment les animaux changèrent un peu de place et se frayèrent un passage à travers le fourré jusqu'à la partie supérieure du bassin : laissant alors les chevaux à la garde d'un indigène, j'allai rejoindre les hommes placés sur la montagne. De là je pus voir parfaitement les éléphants exaspérés. J'étais placé au-dessus d'eux et à peine éloigné d'environ deux cent cinquante mètres : je remarquai qu'ils montraient une grande ruse dans tous leurs mouvements.

Je plaçai ma carabine sur une branche fourchue et après l'avoir convenablement ajustée, je fis feu sur la femelle la plus rapprochée et la blessai grièvement. Le coup résonna dans la vallée ; les chiens s'élancèrent une seconde fois et les éléphants firent entendre des hurlements affreux. Ils poursuivirent les limiers à une grande distance en brisant et en foulant aux pieds les épaisses *wait-a-bit* et les autres arbres de la forêt, comme s'ils n'avaient été que des brins d'herbe. Puis ils se retournèrent dos à dos et formèrent deux détachements séparés qui se touchèrent par-derrière, mais deux vieilles femelles de méchante mine se tenaient avec leurs petits à quelque distance, la tête tournée vers nous, prêtes à se jeter sur la première personne assez hardie pour les approcher.

Je vis qu'il serait extrêmement dangereux de les attaquer, mais le soleil disparaissant derrière la montagne, je me décidai à courir le risque. Je fis d'abord feu sur les éléphants qui formaient la garde avancée, et je les atteignis tous deux dans les côtes ; en se sentant blessés ils se réfugièrent auprès du corps principal, écrasèrent les arbres pour manifester leur colère, et après avoir ramassé des quantités considérables de poussière rouge dans leurs trompes, ils en rejetèrent d'épais nuages. Je m'aventurai alors dans le fourré avec Mutchuisho et nous nous avançâmes à pas de loup, en écoutant la respiration des éléphants, qui étaient allés vers la

partie basse et se tenaient tous ensemble à cent mètres des bords du fourré.

Aussitôt que nous fûmes assurés de leur position nous sortîmes du bois et nous suivîmes la lisière jusqu'au moment où nous nous trouvâmes en face des éléphants. J'y entrai alors doucement, et, lorsque je me trouvai à une vingtaine de mètres, je visai l'éléphant le plus rapproché sur le côté de la tête, et, avant que la fumée ne fût dissipée, je me sauvai à toutes jambes. Les éléphants ne bougèrent pas ; aussi, après avoir rechargé mon fusil, je retournai sur mes pas et fis feu sur un autre ; puis je pris de nouveau la fuite. En rentrant dans le fourré une troisième fois, je tendis l'oreille pour découvrir la route qu'ils avaient prise, lorsque j'aperçus tout à coup un éléphant magnifique étendu à ma gauche : la balle avait pénétré jusqu'au cerveau et il était tombé mort sur place.

Peu après, une vieille femelle arriva à la poursuite des chiens et s'arrêta dans le fourré, tout près de nous ; elle se préparait à revenir à la charge, aussi les indigènes s'empressèrent-ils de battre en retraite, mais je fus assez téméraire pour l'attendre et la viser au front au moment où elle quittait son abri. Sans faire attention à sa blessure, elle s'élança sur moi d'un pas rapide en faisant entendre des cris perçants. Je courais un grand danger, car, chargé de ma carabine, d'une baguette à fusil en corne de rhinocéros, j'avais en outre ma ceinture de chasse contenant une quarantaine

de charges. Je fus pourtant assez heureux pour l'éviter, et, dès qu'elle s'arrêta, je déchargeai mon second canon entre ses épaules.

La nuit vint et je n'aperçus plus les éléphants ; j'en avais blessé plusieurs mortellement, mais celui que j'avais tué me suffisait. Les indigènes me rendaient plus prudent que je ne l'aurais été autrement, et probablement, si j'avais rencontré cette troupe de meilleure heure, j'en aurais tué la moitié. Accablés de fatigue et à demi morts de faim, nous formâmes nos kraals et nous allumâmes nos feux : puis, je m'endormis après avoir mangé de l'éléphant.

## XIV

## L'ANTILOPE SEROLOMOOTLOOQUE

Le 8 juin nous découvrîmes le Limpopo ; c'était là ce que nous désirions depuis fort longtemps. Je fus frappé d'admiration à la vue de cette splendide rivière. Les arbres qui croissent sur les bords sont d'une grandeur prodigieuse et d'une surprenante beauté.

Le jour suivant je montai à cheval et me plaçai avec Ruyter en avant des wagons. Je tuai un daim près d'une source où les pallahs étaient très nombreux. A midi je chassai un troupeau de ces mêmes daims, dont je voulais éprouver la vitesse ; ils me conduisirent dans un labyrinthe de vallées marécageuses, et je fus obligé d'abandonner la partie. Ensuite je rencontrai un énorme crocodile se réchauffant sur le sable, mais il se jeta immédiatement dans l'eau.

J'observai une nombreuse quantité de plusieurs espèces de canards sauvages et de poules d'eau. Ces oiseaux n'étaient nullement effrayés. Il y avait aussi des poules de Guinée, trois espèces de grosses perdrix et

deux de cailles. Je tuai, ce même jour, un vieux pallah et un daim de forte taille, mais je n'emportai pas ce dernier.

Le 10, dès que le jour parut, nous nous remîmes en route, toujours à cheval. Je précédai les wagons. J'aperçus, pour la première fois, des empreintes nombreuses de pas d'hippopotames. Ces pas étaient semblables à ceux du *boselé*, le rhinocéros noir, mais plus larges, car leurs pieds portaient quatre membranes au lieu de trois.

Dans l'après-midi je repartis avec le *Bushman* et de nouveaux chevaux. J'ordonnai que les wagons suivissent la ligne droite ; mais je suivis les méandres de la rivière.

Là, j'aperçus, sur le sable de la rive opposée, trois énormes crocodiles se chauffant au soleil. Je fus étonné de leur taille. L'un d'eux semblait avoir seize ou dix-huit pieds de longueur ; son corps était aussi gros que celui d'un bœuf.

Lorsqu'ils nous virent, ils plongèrent dans l'eau. Une minute après, l'un d'eux sortit la tête au milieu du courant ; je visai juste, et lui envoyai une balle dans la cervelle. Les convulsions d'agonie qui suivirent furent vraiment effrayantes. D'abord il s'enfonça sous le coup ; mais, immédiatement après, frappant le fond avec sa queue, il revint à la surface, en se débattant avec violence, se plaçant quelquefois sur le dos, quelquefois sur le flanc. Une fois il nous montra sa tête et ses deux pieds de devant ; puis, après, sa queue

et ses jambes de derrière dont il frappait l'eau avec une force étonnante.

Des nuages de sable accompagnaient tous ces mouvements, et le rapide courant l'entraînait. Bientôt l'agonie cessa, et il tomba pour ne plus se relever.

Un instant après je vis sur le bord un petit crocodile. Je tirai, et tout à coup le saurien s'élança dans l'eau. Un peu plus loin j'en blessai un troisième et enfin un quatrième.

Nous arrivâmes à un tournant de la rivière, couvert de verdure, et rencontrâmes nez à nez une troupe de cinq ou six beaux léopards.

A la première courbure du courant nous distinguâmes, sur la rive opposée, trois monstrueux crocodiles rampant sur un chemin facile. Je fis feu sur l'un d'eux et l'atteignis à la tête et au côté. Atteint par la balle, le crocodile fit mille circuits et porta son horrible gueule vers sa blessure comme pour se lécher.

Je lançai mon cheval au galop pour rejoindre mes wagons, et je rencontrai tout à coup un lion et une lionne étendus à l'ombre d'un antique et gigantesque mimosa. Je fis une première décharge sur le lion. Au premier coup je le manquai ; mais je le blessai la seconde fois. Il se leva furieux, poussa plusieurs rugissements, et s'éloigna.

Lorsque je parvins au camp, mes hommes m'apprirent qu'ils venaient d'apercevoir deux énormes hippopotames au bas de la rivière. Je me dirigeai vers l'endroit indiqué ; j'en visai un, lui envoyai trois balles dans la tête et

il tomba. La nuit était trop obscure ; aussi le perdîmes-nous.

Le 12, vers la pointe du jour, nous entendîmes pendant environ vingt minutes un bruit qui provenait de la rivière. Ce bruit était semblable à celui de la mer et provenait des cris de buffles ; c'était un troupeau de ces animaux qui traversait l'eau.

Je pris mon cheval et me rendis à l'endroit d'où partait le bruit pour examiner les buffles. C'était dans une lagune éloignée du courant ; les bords, pendant plusieurs acres, étaient très ombragés de grands roseaux et d'herbes qui s'élevaient au-dessus de ma tête, lorsque j'étais en selle. Au-delà des roseaux et de l'herbe se trouvaient des arbres de toutes tailles, formant un ombrage épais. C'était, au reste, l'aspect qu'offraient les bords du Limpopo, dans la partie que j'avais déjà visitée.

Je m'en retournais doucement au camp lorsque j'aperçus une antilope de la plus exquise beauté, espèce entièrement inconnue aux chasseurs et aux naturalistes. L'animal s'arrêta au milieu de mon chemin et me regarda en face. C'était un vieux bouc de l'espèce "serolomootlooque" des Bakalaharis, le *bushbok* du Limpopo, et il avait une très belle paire de cornes. En l'apercevant, je fus frappé de surprise et de joie ; mon cœur palpitait d'un indicible plaisir.

Je descendis de cheval ; mais, avant que je pusse tirer, ce bel animal s'était élancé dans les roseaux, et je l'avais perdu de vue. Dans

ce moment j'aurais donné tout ce que je possédais pour tuer cette charmante antilope. Je résolus de ne pas pousser plus loin mon expédition jusqu'à ce que je l'eusse ajoutée à ma collection, dût cette chasse me coûter un mois de peines.

Immédiatement je donnai mon cheval à garder au cavalier qui m'accompagnait. Avec ma carabine bien chargée, je m'avançai vers le fourré ; je le parcourus en long et en large : ce fut en vain ; l'antilope s'était enfuie, et je ne savais plus où la trouver. Je retournai donc lentement vers le bord de l'eau, afin de me rendre au camp. Je n'étais plus qu'à cent mètres des wagons, méditant comment je pourrais m'emparer du serolomootlooque, quand pour la seconde fois l'antilope se trouva sur mon passage. Je l'avais chassée devant moi le long de la mer. Elle trottait comme un chevreuil sous l'épais ombrage, et s'arrêta enfin au milieu de taillis épineux ; je tirai alors et la manquai. Elle m'offrit une autre chance de tirer, mais avant que ma carabine fût mise à l'épaule, le serolomootlooque se coucha et resta immobile sur le sable.

La balle avait percé la peau le long des côtes ; elle était entrée dans le corps, avait passé le long du cou, et s'était logée dans la cervelle, où nous la trouvâmes en préparant sa tête pour la conserver. J'étais enfin sûr de ma bonne fortune. Je possédais un nouveau trophée d'une grande valeur.

Je fis immédiatement transporter l'animal au camp et je pris toutes les mesures nécessaires pour en faire une description exacte qui pût servir aux naturalistes. Je baptisai ma victime du nom d'*antilopus roualeynei* ou *bushbok* du Limpopo.

## XV

## TERRIBLE RENCONTRE AVEC UN HIPPOPOTAME

Le 17 juin, ayant trouvé un endroit favorable, je traversai le Limpopo avec mes wagons, et les conduisis en un lieu ombragé et couvert de verdure.

Le 18 un épais brouillard s'étendit sur la rivière. Nous espérions, avec raison, rencontrer des vaches marines, car à tous les détours nous remarquions des étangs profonds et tranquilles ; puis, de temps en temps, des îles couvertes de sable, mouchetées de grands roseaux au-dessus et au-delà desquels on apercevait des arbres gigantesques et séculaires. A leur ombre poussait une herbe longue et abondante dont les hippopotames aiment à se nourrir.

Je trouvai bientôt de nouvelles traces, et, après avoir parcouru plusieurs milles, je découvris, au coucher du soleil, la retraite de quatre hippopotames qui s'étaient endormis sur le rivage. En m'entendant venir au milieu des roseaux ils se précipitèrent dans la rivière.

Je vis bien qu'ils ne s'étaient pas reposés longtemps, car l'écume qu'ils avaient apportée s'y trouvait encore. Bientôt je les entendis souffler un peu plus bas dans le courant. Je marchai en avant avec de grandes difficultés, à cause des arbres et des roseaux, et j'arrivai enfin à la place où ils s'étaient arrêtés. C'était vers la large partie de la rivière dont le lit était rempli de sable. L'eau leur montait jusqu'aux côtes. Il y avait trois femelles et un mâle, et quoiqu'ils fussent fort effrayés, ils ne paraissaient pas comprendre encore toute l'imminence du danger.

Je visai la vache la plus proche de moi, et avec ma première balle la blessai mortellement à la tête ; elle commença à plonger en formant mille détours, puis resta immobile pendant quelques minutes. En entendant le bruit de ma carabine deux hippopotames remontèrent le courant : le quatrième s'élança dans l'eau et s'avança péniblement tant que la rivière fut peu profonde.

J'étais très inquiet au sujet de l'animal que j'avais blessé ; je craignais de le voir s'enfoncer dans l'eau et de le perdre de vue comme les deux que j'avais déjà tués. Pour éviter ce désappointement je tirai de la rive un second coup, qui blessa l'animal à la tête ; la balle lui traversa l'œil. A partir de ce moment il ne cessa d'agiter l'eau en formant un cercle au milieu du courant. J'avais peur des crocodiles et ne savais si l'hippopotame ne voudrait pas m'attaquer ; mon désir de m'en emparer

l'emporta pourtant sur toute autre considération : j'ôtai mes vêtements de cuir, et, armé d'un couteau bien aiguisé, je m'élançai dans l'eau, qui d'abord ne me montait que jusqu'à l'aisselle ; vers le milieu elle était plus profonde.

Comme j'approchais de ce béhémoth, je m'arrêtai un instant, prêt à me plonger sous l'eau, s'il se précipitait sur moi. Son regard était terrible, mais il était si étourdi qu'il ne savait ce qu'il faisait. Je courus sur lui, le saisis par sa courte queue et essayai de l'entraîner vers la terre.

La force qu'avait encore l'hippopotame au milieu de l'eau était extraordinaire ; je ne pouvais parvenir à le guider. Il continuait à faire jaillir l'onde, à plonger, à souffler, m'emportant avec lui comme si j'étais une mouche sur sa queue. Je vis bien que je n'avais qu'une faible prise ; je sortis donc mon couteau, à l'aide duquel j'espérais m'en rendre maître ; je lui fis deux profondes incisions parallèles à travers la peau de derrière.

Je séparai cette peau de la chair, de manière à pouvoir passer mes deux mains et j'en fis usage comme d'un manche. Puis, après des efforts désespérés, quelquefois en poussant, quelquefois en tirant, comme la vache continuait toujours de son côté sa course circulaire, quoique je ne lâchasse pas prise, je réussis enfin à amener sur le rivage ce gigantesque et puissant animal.

Mon *Bushman* m'apporta une forte courroie faite de peau de buffle qu'il avait prise

au harnais de mon cheval ; je la passai à travers l'ouverture que j'avais pratiquée dans la peau de l'hippopotame que j'attachai à un arbre : je lui envoyai une balle au milieu de la tête, et tout fut fini.

Par bonheur mes wagons arrivèrent en ce moment ; nous prîmes alors une paire de mes meilleurs bœufs, des chaînes, et nous parvînmes à tirer à nous l'hippopotame et à le sécher. Nous étions tout étonnés de son énorme taille. Il paraissait avoir environ cinq pieds de large au travers du ventre. Je pus enfin admirer la beauté de cet animal, si bien conformé pour la vie amphibie à laquelle l'a destiné la nature.

Pendant la matinée du 19 nous coupâmes et salâmes les morceaux choisis de l'hippopotame qui était extrêmement gras ; sa chair ressemblait plus à celle du porc qu'à celle de la vache ou du cheval. Je pris un soin particulier du crâne.

Le lendemain je tuai un charmant serolomootlooque. Malheureusement je coupai ses cornes à la base. Sa tête, avant cet accident, était peut-être la plus belle qu'on pût rencontrer sur les bords du Limpopo ; les cornes étaient d'une grandeur extraordinaire et parfaitement tournées.

Après avoir déposé cette antilope en sûreté, je fis encore plusieurs milles sur les rives du Limpopo. En arrivant dans un espace ouvert parallèle au courant, j'aperçus une grande quantité de pallahs, de *wild-beasts* bleus, de

zèbres, et, à mon grand étonnement, de superbes élans ; je ne savais pas en trouver en cet endroit. Enchanté de la rencontre, je choisis le meilleur, un animal gras et dodu, et après une course de quelques milles, je l'amenai au bord de l'eau. Je visai à l'épaule, en tenant ma carabine d'une main comme un pistolet. Il tomba mort incontinent. J'allumai du feu, et en fis rôtir une partie. Je dépouillai l'autre afin d'avoir quelque chose pour me couvrir, car je n'avais ni habit ni gilet, et la nuit venait ; au coucher du soleil plusieurs décharges d'armes à feu m'apprirent la position des wagons.

Tout en m'éloignant je vis six crocodiles et un grand nombre de singes de deux espèces, puis plusieurs serpents morts ; l'un d'eux, un cobra, était semblable à celui de l'Inde. Les abeilles bourdonnent en abondance au bord du Limpopo, où d'énormes troncs d'arbres leur offrent des abris. Mes gens m'apportèrent d'excellent miel, qu'ils avaient trouvé au milieu d'une vieille fourmilière.

Les fourmilières sur le Limpopo et dans cette partie de l'Afrique sont vraiment surprenantes ; il n'est pas extraordinaire d'en voir qui ont plus de vingt pieds de haut et de cent pieds de circonférence. Elles sont faites d'argile qui, séchée au soleil, devient aussi dure que de la brique. Ces nids sont généralement terminés par une haute pointe qui se trouve au milieu ; la base est formée de petites saillies qui sont moins élevées.

Les naturels m'apprirent que nous étions en face de la tribu des Sélékas ; ils essayèrent de m'engager à les visiter, mais je résolus de suivre le Limpopo.

Le 22 nous arrivâmes près du Macoolwey, rivière limpide et fort large, un affluent du Limpopo, vers le sud-est. Là je tuai un magnifique daim.

Le lendemain, après avoir éprouvé de grandes difficultés pour trouver un lieu convenable, je traversai le Limpopo ; mais bientôt je revins sur mes pas et redescendis la rivière dans un endroit où des buffles avaient bu la veille dans la soirée. Ce fut là que je passai la nuit.

Le lendemain avec un de mes cavaliers, et suivi de Ruyter, je descendis vers les bords du Limpopo pour les explorer. Je trouvai qu'ils présentaient un aspect tout différent depuis la jonction du fleuve avec le Macoolwey : il était beaucoup plus profond et presque aussi large que la rivière Orange. Partout, sur les rives ou sur ses îles on rencontrait d'énormes crocodiles, et j'en tuai quatre. Nous vîmes un gros serpent de roches ou *metsapallah* qui avait environ vingt pieds de long ; je lui lançai une balle à travers la tête et l'emportai au camp suspendu à mon cou.

Je pris la résolution, vers la nuit, de recueillir un essaim d'abeilles pour ma provision : j'allai près de la ruche qui se trouvait dans le creux d'un arbre très vieux après

m'être muni d'un seau d'étain ; nous allumâmes un grand feu en face du trou et nous enfumâmes les abeilles avec des herbes desséchées ; puis nous sortîmes le miel qui était excellent. A vrai dire, ce ne fut pas sans lutte, et, pour ma part, j'attrapai près de cinquante piqûres sur les bras et sur les mains. Dans l'après-midi nous pliâmes bagage et traversâmes le Macoolwey, à quelques milles au-dessus de sa jonction avec le Limpopo, nous arrivâmes près de cette rivière au clair de la lune. Toute la nuit nous entendîmes près de nous des hippopotames et des lions. Le lendemain j'eus l'heureuse chance de tuer deux très beaux serolo-mootlooques mâles.

Le 27, pendant que nous nous promenions à cheval sur le bord de la rivière, à une plus grande distance que la veille, je distinguai un bruit occasionné par un animal qui se précipitait dans le courant ; ce bruit fut immédiatement suivi par le soufflement de plusieurs hippopotames qui témoignaient leur joie en voyant une compagne. J'ôtai aussitôt mon pantalon de cuir et marchai dans les roseaux. Je rencontrai un crocodile de moyenne grosseur ; il était couché dans un ruisseau profond ; lorsqu'il essaya de gagner la rivière je fis feu et l'étendis mort sur la place. C'était le premier crocodile duquel je m'emparais, quoique j'en eusse tué plusieurs. La détonation de ma carabine effraya les hippopotames ; quelques-uns redescendirent la

rivière, d'autres la remontèrent. De suite après le déjeuner, le chef des Sélékas vint me faire visite : il était accompagné de quelques grands personnages de sa tribu.

Le 28, avant qu'il fît jour, ce chef envoya des hommes à la recherche des hippopotames ; ils revinrent peu de temps après, coururent à moi afin de m'annoncer qu'ils en avaient trouvé quelques-uns et je les suivis aussitôt. Dans un bras de la rivière, long et profond, j'en aperçus quatre, deux vaches, une génisse et un veau. Au bout de l'étang coulait un très rapide ruisseau, qui s'avançait sur de hautes terres couvertes de masses de roches noirâtres. En arrivant sur le bord ombragé je ne vis d'abord qu'un seul vieil hippopotame et un veau. Lorsqu'ils plongèrent, je me dirigeai à grands pas vers les roseaux, et, au moment où le premier se montra, je le visai à la tête et le blessai. Il regagna la rivière, et je le perdis. Les trois autres remontèrent le courant, mais, devenus très prudents, ils restaient sous l'eau pendant cinq minutes, puis sortaient la tête pendant quelques secondes ; je jugeai convenable de me placer derrière les roseaux afin de ne pas les effrayer.

Bientôt les deux plus petits, n'éprouvant probablement plus de crainte, laissèrent voir toute leur tête, en restant sur l'eau pendant une minute. Quant au troisième qui était beaucoup plus gros, et que je pensais être un taureau, il était toujours aussi prudent : il plongeait pendant dix minutes, et

ne se laissait apercevoir qu'une seconde ; il soufflait alors comme une baleine, en retournant vers le fond.

Je demeurai là, ma carabine à l'épaule, l'œil fixe, jusqu'à ce que je fusse trop fatigué. Je craignais de ne pouvoir l'atteindre et j'avais pris la résolution de laisser échapper un des petits quand il me présenta la moitié de sa tête ; je le visai et fis feu. La balle alla se loger au-dessous de son oreille, et le corps monstrueux de l'hippopotame revint à la surface. Quoiqu'il respirât encore, il était mortellement atteint : il continuait à nager en rond, quelquefois dessus, quelquefois sous l'eau. Je l'achevai en lui envoyant une autre balle dans le cou. Il tomba au fond et disparut dans le courant rapide qui se trouvait au coude de la rivière.

Là il resta longtemps ; je croyais l'avoir perdu, mais les indigènes m'assurèrent qu'il finirait par reparaître. Tandis que je déjeunais j'entendis des cris ; on m'avertissait que l'hippopotame était remonté à la surface et descendait en flottant le long de la rivière. Mes Hottentots se jetèrent à l'eau, nagèrent et l'amenèrent sur la rive. La chair en était excellente. Dans l'après-midi je tuai un magnifique daim mâle dont la tête était superbe.

Le 1er juillet je me dirigeai vers la ville de Basélékas ; j'y arrivai après quatre heures de marche. Pendant ma route j'avais traversé la Lepalaba. La ville de Séléka est construite sur

le sommet et sur les flancs d'un rocher escarpé de quartz blanc qui s'élève à pic et offre une vue charmante, car il est entouré d'une forêt verte. Dans la soirée le chef m'apporta quatre magnifiques défenses d'éléphants, et je les achetai pour autant de fusils.

Le lendemain nous nous mîmes en route vers l'est avec Séléka et à peu près cent cinquante de ses hommes. Nous désirions fort rencontrer des éléphants. Séléka avait entendu dire par les Bakalaharis qu'il y en avait un troupeau dans cette direction. Comme le pays me paraissait propice pour la chasse et que je trouvais inutile que mes hommes et mes chevaux restassent inactifs près des wagons, tandis qu'ils pouvaient me gagner cinquante ou soixante livres sterling une fois ou deux par semaine, je donnai des armes à John Stofulus et à Carey.

Je connaissais leur habileté et leur courage, et, dans le cas où nous trouverions des éléphants, je leur donnai des instructions pour qu'ils en choisissent un bon, en leur disant que, s'ils ne pouvaient pas le tuer, il fallait au moins qu'ils ne le perdissent pas de vue jusqu'à ce que j'eusse achevé le mien, ce que je promis de faire le plus promptement possible. Tout aussitôt je viendrais à leur aide.

Nous n'étions pas éloignés du rocher blanc quand nous pénétrâmes dans une forêt fréquentée par des éléphants. Nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir les traces d'un troupeau de dix de ces énormes quadrupèdes,

dont les traces furent admirablement suivies. Le vieux chef observait avec grande attention de quelle direction venait le vent ; il maintenait ses hommes derrière lui à une certaine distance, leur recommandant le plus profond silence. Il ordonna à plusieurs de ses hommes de monter dans les arbres les plus élevés pour bien voir ce qui se passait dans la forêt. Nous trouvâmes enfin le gibier désiré.

Le vieux Schwartland et mes chiens, accouplés au nombre de huit, se tenaient à mes côtés. Quand j'eus bien examiné un des éléphants, je m'élançai en avant et tirai sur lui au moment où je le dépassai ; puis je m'agitai comme un diable pour le séparer de ses camarades et pour amener mes chiens à mon aide.

Comme je m'y attendais, ils accoururent près de l'éléphant. Je le tuai en demeurant en selle, chargeant et déchargeant mon fusil avec une grande prestesse ; mais, avant qu'il ne tombât il fallut que je lui décochasse près de vingt balles.

Pendant tout ce temps-là, j'écoutai en vain pour distinguer le bruit des armes de John ou de Carey. Le premier ne s'était pas même cru en sûreté dans la forêt et il s'était éloigné de Carey à la vue d'un magnifique éléphant ; je ne l'aperçus plus de la journée.

Le dernier ne fit pas beaucoup mieux ; il perdit immédiatement son éléphant et s'enfuit.

Les naturels combattaient pourtant un des énormes quadrupèdes ; je me dirigeai vers

eux et sur l'éléphant, qui, bien que couvert de sang, n'était pas blessé très dangereusement. Je l'attaquai alors et l'achevai en lui tirant huit ou dix balles.

Le lendemain au matin les Bakalaharis m'annoncèrent avoir entendu des éléphants pendant la nuit, et nous trouvâmes l'empreinte des pas de l'un de ces animaux. En suivant cette piste, nous arrivâmes dans une forêt entièrement labourée et ravagée par les éléphants. Nous en découvrîmes bientôt un escadron de vingt à trente ; j'appelai mes chiens et me précipitai au milieu d'eux. Il s'ensuivit une scène étonnante : les éléphants, frappés d'une terreur panique, se précipitèrent en avant, écrasant la forêt devant eux, poussant des cris, et relevant leurs trompes et leurs queues.

Je regardai par-dessus mon épaule et je les aperçus qui s'avançaient derrière moi, faisant un grand bruit. Je pressai donc mon cheval et arrivai non loin de dix éléphants. En les suivant, je choisis le meilleur, et, criant de toutes mes forces, je le séparai de ses congénères ; mes chiens vinrent à mon aide. Au bout de quelques minutes, l'animal avait reçu quelques blessures mortelles : enfin il tomba frappé par tout le corps de vingt-neuf balles. C'était un énorme mâle dont les défenses, quoique énormes, auraient pu être plus belles ; en somme je n'étais pas très content.

Dans l'après-midi du 5 je fis quelques trocs avec Séléka, pour des peaux de pallah

et pour de l'ivoire, et dans la soirée je montai au sommet du rocher de quartz sur lequel est située la citadelle de Séléka. De là je découvris parfaitement la campagne environnante ; des chaînes de montagnes de moyenne grandeur entouraient la forêt dans toutes les directions, mais particulièrement vers l'est et vers le sud.

Le lendemain je me remis en route pour chasser les éléphants ; j'étais accompagné d'une grande partie de la tribu de Séléka. Je suivis le bord de la rivière de Lepolala, que nous finîmes par traverser. Après avoir franchi quelques milles dans une région peu fréquentée par les animaux que nous cherchions, nous découvrîmes un énorme lion d'une hardiesse incroyable qui protégeait une lionne et une troupe de petits lionceaux. Je l'avais déjà dépassé d'environ soixante mètres, et me trouvais un peu au-dessus de lui sur la colline avant d'avoir deviné sa présence : mais il se trahit en poussant d'affreux rugissements.

Il s'avança hardiment, la gueule ouverte, vers les indigènes qui prirent la fuite devant lui : la lionne s'échappa alors avec ses petits. Quelques-uns de mes chiens ayant attaqué le lion, il se retourna alors sur eux, puis suivit doucement sa compagne, en rugissant d'une manière effrayante.

Nous craignîmes que tout ce bruit n'eût donné l'alarme aux éléphants et qu'ils ne se fussent éloignés ; mais, quand nous eûmes

atteint le versant de la colline, à un endroit d'où l'on voyait au loin, nous pûmes apercevoir une troupe d'éléphants femelles avec leurs petits qui étaient de différentes grosseurs ; puis, à environ un demi-mille vers le nord, une autre troupe des mêmes quadrupèdes. Je désirais attaquer les derniers, et pourtant je cédai aux instances des indigènes qui m'engagèrent à m'en tenir à ceux qui étaient plus près de moi. Les chiens ayant séparé de ses compagnons un bel éléphant qui portait de longues défenses d'une blancheur éblouissante, je me lançai au galop sur lui, et tirant sans mettre pied à terre, je l'abattis en lui envoyant une seule balle au défaut de l'épaule.

Le 17 nous marchâmes vers le nord-est et nous nous arrêtâmes sur le Limpopo. Je tuai ce jour-là deux magnifiques éléphants et un hippopotame et je combattis presque seul depuis onze heures et demie jusqu'au coucher du soleil. Avant d'expirer ces trois bêtes avaient reçu cinquante-sept balles. Le 17 je parcourus environ cinq milles, et le jour suivant je montai à cheval, en descendant la rivière. J'aperçus bientôt un spectacle des plus surprenants et des plus intéressants pour un chasseur.

Sur le promontoire sablonneux d'une île se trouvaient environ trente hippopotames et leurs veaux, tandis que dans l'étang opposé, et un peu plus bas que les premières, étaient aussi vingt autres femelles, dont les

têtes et les dos paraissaient à la surface de l'eau. A peu près cinquante mètres plus loin étaient huit ou dix immenses hippopotames : je pensai que c'étaient des mâles. A cent mètres plus bas, vers le milieu du courant, je vis un autre troupeau composé de huit à dix femelles avec leurs veaux et deux gros taureaux.

Les femelles se tenaient très rapprochées les unes des autres. Leur posture favorite était d'appuyer leur tête sur leur camarade. Ces troupeaux étaient suivis d'une multitude de rhinocéros qui, en m'apercevant, firent tous leurs efforts pour répandre l'alarme parmi les hippopotames. J'étais décidé, si c'était possible, à choisir un beau mâle au milieu de tous ces animaux. Avant de faire feu je restai là deux heures, durant lesquelles j'examinai attentivement leurs têtes, derrière l'épais buisson qui me cachait.

Après avoir fait mon choix, je tirai sur un superbe taureau, qui fut tout de suite étourdi, plongea, et nagea en rond, en se dirigeant vers l'étang jusqu'à ce que je l'eusse achevé en tirant encore deux fois sur lui. Tous ces animaux étaient maintenant fort effrayés. Les hippopotames les plus hardis étaient devenus prudents, et ne montraient plus que le bout de leur museau, et quelquefois seulement leurs narines. Quant aux plus jeunes ils n'étaient pas aussi timides, et se hasardaient davantage ; si j'avais voulu, j'aurais tué une grande quantité des derniers, mais ce n'était pas ce que je désirais. Il

y avait encore une autre difficulté, qui était de m'emparer de mes victimes.

Je me décidai donc à tirer seulement sur les gros animaux. Quand le soleil se coucha, je n'avais abattu que cinq magnifiques hippopotames, quatre femelles et un mâle. Quatre ou cinq grièvement blessés se débattaient et perdaient leur sang dans l'eau.

Le lendemain j'allai sur le bord de la rivière avec une paire de bœufs ; je tirai de l'eau une des femelles, et la plaçai de manière à ce qu'elle séchât. Dans cette journée j'en tuai deux autres, mais elles étaient devenues très prudentes et très rusées. J'en aperçus au moins trente qui se chauffaient au soleil.

Le 20 je descendis à cheval le bord de la rivière jusqu'à l'étang, et je tuai deux magnifiques hippopotames. Je découvris aussi un piège tendu par les Bakalaharis pour tuer ces animaux. Il consistait en une pointe aiguë qui était empoisonnée ; elle était attachée solidement au bout d'un épais bloc de bois couvert d'épines ; ce bloc avait à peu près quatre pieds de longueur et cinq pouces de diamètre. Ce formidable engin était suspendu au milieu d'un sentier que suivaient les hippopotames, à une hauteur de trente pieds au-dessus de la terre ; il était retenu par une corde faite d'écorce d'arbres qui passait sur une branche très élevée, et tenait par une cheville. Une autre cheville se trouvait en face de l'autre côté du sentier, et la corde y était également attachée.

A la corde étaient fixées deux enrayures construites de telle manière que, lorsque les hippopotames venaient frapper contre la corde placée à travers le sentier, le pesant bloc était mis en liberté et tombait avec force ; ses dards empoisonnés causaient des blessures mortelles et certaines. Les os et les dents qui jonchaient la rive attestaient le succès de cette dangereuse invention. Je restai dans le voisinage de cet étang pendant plusieurs jours, durant lesquels je ne tuai pas moins de quinze superbes hippopotames. La plus grande partie étaient des taureaux.

Le 28, à la pointe du jour, nous remontâmes le courant. Le 29 seulement, après des efforts incroyables, je pus parvenir à faire passer mes wagons sur l'autre rive.

## XVI

## UN LION EMPORTE UN DE MES HOMMES

Je pris la résolution de ne plus chasser d'hippopotames pendant quelque temps et de hâter mon voyage. Dans cette intention je suivis le bord du Limpopo jusqu'au coucher du soleil, et fus très étonné en voyant le nombre d'hippopotames qui semblait augmenter tandis que je descendais le courant. Chaque étang avait son troupeau ; ils n'étaient pas effrayés, et me permettaient d'approcher jusqu'à quinze mètres. Dans la matinée je reconnus l'absence d'une certaine quantité des naturels que j'avais pris à mes gages ; ils craignaient de recevoir un châtiment semblable à celui que j'avais infligé au chef des Bakalaharis, et avaient pensé convenable de s'éloigner.

Le 8 nous nous mîmes en route dès la pointe du jour. Après avoir franchi quelques milles, nous arrivâmes près du Lotsane, rivière dont le lit est plein de gravier ; on n'y trouve d'eau que dans quelques endroits. C'est l'état de presque toutes les rivières du pays des Bamangwatos.

Il y avait là beaucoup d'empreintes d'éléphants ; les naturels me prièrent de m'arrêter et de chasser : je fis donc une halte. Le lendemain au matin, je revins sans avoir trouvé une seule trace fraîche.

Je rencontrai en ce lieu mes amis de Bamangwato, Mollyeon et Kapain, qui avaient des hommes avec eux. J'étais bien aise de les voir, car je savais qu'ils pourraient m'être utiles dans ma chasse et me servir de compagnie.

Le 10 je montai à cheval, descendis la rivière et trouvai les hippopotames de plus en plus abondants. Les deux rives étaient aussi foulées par les pas d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. Après avoir parcouru à peu près six milles, je découvris des traces fraîches d'un troupeau d'éléphants ; après les avoir suivies quelque temps les naturels les perdirent de vue. A une courte distance devant nous s'élevait une colline rocailleuse du sommet de laquelle je découvris un immense troupeau d'éléphants qui se désaltéraient, dans un large espace ouvert, à l'eau d'une rivière qui a son confluent dans le Limpopo. Les naturels l'appellent le Suking.

Nous fîmes un détour et arrivâmes près de ce beau troupeau, le plus grand que j'eusse jamais vu ; j'avais plus de cent éléphants devant moi. C'étaient principalement des femelles et leurs petits ; cependant je découvris un mâle magnifique, porteur de très belles défenses. Nous n'étions plus qu'à vingt mètres des énormes quadrupèdes, et, quoique

aucun arbre ne nous séparât d'eux, ils ne faisaient pas attention à nous.

A la fin je visai l'éléphant à l'épaule ; puis, comme il fuyait en mugissant, je m'élançai sur sa trace. Il trébucha, tomba sur le granit glissant du rocher, puis marcha d'un pas que je pouvais à peine suivre sur ce terrain dangereux. Par bonheur mes chiens vinrent à mon aide, et je le tuai au bout de quelques minutes, après avoir tiré huit ou dix coups de fusil sur lui.

Le lendemain j'abattis un autre éléphant mâle et un rhinocéros blanc. Le 12, dans l'après-midi, je tombai à l'improviste près d'un éléphant d'une grosseur extraordinaire qui alla se réfugier dans un long fourré impraticable, où il était impossible de pénétrer à cheval. Je fus obligé de le chasser à pied, et il reçut trente balles avant d'expirer. Ce combat fut acharné et dangereux ; il dura près de deux heures.

Le 15, j'étais très malade ; cependant vers l'après-midi je descendis le long du courant ; je tirai sur deux hippopotames. Dans la soirée j'étais plus mal encore : aussi je me saignai moi-même. Toute la nuit je souffris d'une forte fièvre.

Le 18, après avoir pris congé à Bamangwato de Mollyeon et de Kapain, qui ne voulurent pas m'accompagner plus loin, nous partîmes et nous descendîmes le Limpopo.

Le 22, de bonne heure dans la matinée, je parcourus à cheval quelques milles en descendant le courant. Un indigène me

suivait dans un sentier très rocailleux, battu par les éléphants. Tout à coup je me trouvai à dix mètres d'un vieux buffle, qui s'élança sur moi : sans la vitesse de mon cheval je n'eusse pas échappé. Dans son acharnement il perdit pied, tomba avec une grande violence, se releva, puis se retira en boitant.

La fièvre ne me quittait pas. Les indigènes avaient déserté ; je me déterminai à retourner au logis. Le 21 j'ordonnai à mes hommes de tout préparer pour notre départ et de retourner sur leurs pas. Une troupe de lions qui faisait curée à peu de distance de notre camp nous souhaita un bon voyage. Leurs rugissements me parurent un mauvais présage, peut-être à cause de l'état de mes nerfs. Il me semblait les entendre me dire : "Oui, vous faites bien de vous en aller ; vous êtes venu à une assez grande distance."

J'avoue que j'aurais été inquiet sous plusieurs rapports de continuer ma route. En premier lieu, les naturels m'avaient parlé des Masolékatses, qui résidaient près de l'endroit où nous étions ; on m'avait dit qu'ils m'assassineraient probablement pour s'emparer de ce que je possédais. On m'avait aussi effrayé au sujet des bestiaux, en m'entretenant de la mouche appelée "tsé-tsé" ; puis j'avais aussi certaines raisons de croire que le pays, si nous avancions, serait très malsain pour les hommes.

Mes compagnons reçurent avec plaisir l'ordre de retourner en arrière ; nous

marchâmes jusqu'au coucher du soleil et nous campâmes près du Mokojay, à l'endroit où les Bamangwatos nous avaient quittés.

Le 27 nous arrivâmes à un petit village de Bakalaharis. On m'apprit que les éléphants étaient nombreux sur l'autre rive. En conséquence je plaçai mes wagons sur le bord, à trente mètres de la rivière, et à environ cent mètres du village. Lorsque nous fûmes arrêtés, nous construisîmes un kraal avec des arbres entremêlés d'épines, précaution que j'avais grand soin de prendre depuis que le 1er du mois, les lions m'avaient emporté mes chevaux.

Je mettais là mes bestiaux en sûreté, j'y enfermais mes deux wagons, et mes chevaux étaient attachés entre les roues de derrière des lourds véhicules. Moi qui, pendant longtemps, n'avais eu aucune peur des lions, je devais encore recevoir une terrible leçon, et cette nuit même il se passa dans mon camp une horrible tragédie, capable de glacer le sang dans les veines.

Je travaillai jusqu'à la chute du jour avec Hendrick, le conducteur de mon premier wagon. Je coupai des arbres, les apportai au kraal, et quand tout fut préparé pour le bétail, je m'occupai à me faire de la tisane d'orge ; puis je fis du feu entre les wagons et la rivière, près du bord de l'eau, sous un ombrage épais, ne construisant aucune espèce de kraal autour de la place où nous devions nous reposer.

Les Hottentots, suivant leur coutume, se contentaient d'un abri sous des arbres touffus et ils allumèrent leur feu à environ cinquante mètres du mien. La soirée se passa gaiement.

Dès que l'obscurité fut venue nous entendîmes des éléphants briser les arbres de la forêt voisine. Une fois ou deux j'allai dans les ténèbres, à quelque distance du brasier, pour les écouter. Je me doutai peu du péril imminent auquel je m'exposais ; je ne pensais pas qu'un lion était là, guettant l'occasion de s'élancer au milieu de nous.

Trois heures après le coucher du soleil j'appelai mes hommes pour qu'ils vinssent prendre leur café ; après souper, trois d'entre eux, John Stofulus, Hendrick et Ruyter, retournèrent avant leurs camarades près du feu et se couchèrent. Les deux premiers étaient étendus dans une couverture d'un côté du brasier, le dernier de l'autre côté. En ce moment je prenais un peu d'orge tout en me chauffant ; mon feu n'était pas très ardent. Vu la proximité du village le bois était rare. La nuit était froide, sombre ; le vent soufflait.

Tout à coup le rugissement d'un lion en colère parvint à mon oreille ; il n'était qu'à quelque distance. Ce rugissement fut suivi des cris des Hottentots, puis le rugissement meurtrier d'attaque se répéta. Nous distinguâmes les cris de John et de Ruyter. Pendant quelques instants nous pensâmes que le lion chassait un des chiens autour du

kraal, mais quelques minutes après Stofulus s'élança au milieu de nous, sans pouvoir prononcer une parole, tant était grande sa terreur ; ses yeux sortaient de leur orbite. Enfin il s'écria :

— Le lion ! le lion ! il a emporté Hendrick ; il l'a enlevé près du feu à côté de moi. J'ai frappé à la tête le terrible animal avec des brandons allumés, mais il n'a pas voulu lâcher sa proie. Hendrick est mort ! Oh ! mon Dieu ! Hendrick est mort ! Prenons du feu, allons à sa recherche.

En entendant ce récit tous mes hommes se précipitèrent de côté et d'autre, poussant des cris comme s'ils étaient fous.

Je devins furieux en les voyant agir ainsi, et je leur dis que, s'ils ne se tenaient pas tranquilles, le lion emporterait probablement un autre de nous, car il était vraisemblable qu'il y avait une troupe de ces animaux féroces aux environs. J'ordonnai alors qu'on lâchât les chiens, et que le feu fût attisé autant que possible. J'appelai ensuite très fort Hendrick, mais l'infortuné ne répondit pas.

Je chassai les chiens devant moi ; puis je fis tout apporter dans le kraal où étaient les bestiaux, et j'en fermai l'entrée aussi bien que je pus : aller au secours du mourant était une tentative inutile.

Pendant toute la nuit, mes gens terrifiés s'assirent autour du feu, avec des fusils à la main, se figurant à chaque instant que le lion allait de nouveau s'élancer sur nous.

Quand les chiens furent en liberté, au lieu d'avancer sur le lion assassin, ils en attaquèrent courageusement un autre, et combattirent en désespérés pendant quelque temps. Ils le suivirent ensuite, allèrent à lui, nous indiquèrent sa position, et aboyèrent jusqu'au jour.

Le lion, de temps à autre, s'élançait contre eux et les reconduisait vers le kraal. L'horrible monstre avait emporté Hendrick dans un petit creux derrière l'épais buisson près duquel le feu était allumé, et séparé seulement de quarante mètres de nous, il l'avait dévoré sans s'inquiéter de notre voisinage.

J'appris que le malheureux s'était levé pour aller enfermer un bœuf ; le lion, qui le guettait, le laissa se recoucher, puis se précipita sur lui et sur Ruyter, tout en rugissant : il l'avait saisi dans ses griffes, le mordant à la poitrine et à l'épaule, et en cherchant son cou ; lorsqu'il l'eut trouvé, il l'entraîna en arrière près d'un buisson, sous l'ombrage.

Quand le monstre se fut étendu sur sa victime, Hendrick nous cria d'une voix faible : "Au secours ! au secours ! Mon Dieu ! mes amis, à mon aide !" Puis tout redevint silencieux ; seulement ses camarades entendirent les os de son cou qui craquèrent entre les dents du lion. John Stofulus était couché, le dos au feu, du côté opposé. Dès qu'il eut perçu le rugissement du lion, il saisit un brandon enflammé et frappa le terrible animal à la tête ; mais celui-ci n'y fit aucune attention.

Le *Bushman* lui échappa, par bonheur, car le lion lui avait fait déjà deux blessures avec ses griffes.

Lorsque le jour parut, nous entendîmes le lion qui traînait quelque chose dans le fourré sur le bord de l'eau ; nous fîmes sortir les bestiaux du kraal et nous avançâmes pour visiter l'endroit où s'était passé l'horrible drame.

Dans le ravin où le monstre avait dévoré sa proie, nous trouvâmes une jambe d'Hendrick, coupée au-dessus du genou ; le soulier était encore au pied, l'herbe et les buissons étaient couverts de sang, et des fragments d'habits se voyaient çà et là. Pauvre Hendrick ! Je connaissais bien cet habit ; j'en avais souvent vu des morceaux dans les broussailles, quand les éléphants le poursuivaient ! Hendrick était mon meilleur serviteur.

## XVII

## ANTILOPES NOIRES

La matinée du 23 était fraîche et brumeuse ; le temps était à la pluie, et pourtant, de bonne heure, je quittai les wagons, en emportant quelques provisions avec moi. Je montai sur le penchant de la montagne, dans l'intention de trouver des antilopes. Bientôt, après avoir atteint une assez grande hauteur, j'eus la satisfaction d'en rencontrer un beau troupeau qui paissait auprès des arbres sur un plateau, vers l'est. Pendant quelque temps je marchai comme un vrai montagnard et j'arrivai en rampant près des antilopes. Je déchargeai mon arme sur un énorme mâle, au moment où, dans sa course rapide, il passait près de moi. Il fut atteint par la balle et tomba ; mais il se releva aussitôt, et, après une chasse fort longue et très fatigante avec mes chiens, j'eus le regret de le perdre.

Je me décidai à faire une expédition dans les montagnes et à chasser vers le nord pendant quelques jours. Je partis donc avec Ruyter et quatre Béchuanas, emportant ce qui

m'était nécessaire pour passer la nuit : des pots, de l'eau, d'autres ustensiles. Au coucher du soleil nous nous étendîmes sous un arbre et je dormis pendant une heure.

A mon réveil je fis mon café au clair de lune, et le lendemain matin, dès que le jour parut, je me dirigeai vers le sommet de la montagne, où je tuai un koodoo qui devait nous servir de nourriture.

Tout à fait à la base de la montagne se trouvait un kraal isolé. Quand les Bakalaharis entendirent la détonation de ma carabine, portée par l'écho dans leur vallée, ils quittèrent leurs marmites qui étaient sur le feu et accoururent près de mes hommes. Mes Béchuanas les engagèrent à retourner sur leurs pas et à aller dépecer mon koodoo, dont ils apporteraient la chair sous l'ombrage d'un arbre qui se trouvait au sommet de la montagne.

Ces indigènes avaient choisi pour demeure un ravin tout à fait romantique, situé à environ un mille et formant un golfe presque impénétrable, au bout duquel coulait une délicieuse fontaine d'où partait un grand ruisseau d'eau courante. Ce ruisseau serpentait le long des profondeurs ombragées de cet endroit sauvage et caché à tous les yeux. Je demeurai là pendant quelque temps et j'y passai d'heureux jours, me nourrissant de bon gibier, d'os à moelle, de blé béchuana, de bière, de thé, de café, de biscuits, etc. Je me procurais aussi un excellent dessert qui consistait en un délicieux fruit africain nommé

*moopooroo* : ce fruit était à maturité et extrêmement abondant dans ce district ; il a presque la forme et la grosseur d'une olive ; quand il est à point il est d'un beau jaune orange. L'arbre qui le porte a des feuilles d'un vert très foncé.

Le lendemain au matin, de très bonne heure, je partis avec Ruyter et je trouvai les traces fraîches d'un troupeau d'antilopes noires. Bientôt après je les aperçus près des arbres, à trois cents mètres de nous. Une vieille femelle nous aperçut au moment où nous nous asseyions sur l'herbe. Je rampai en arrière, puis je m'avançai en marchant vers le troupeau. Le terrain était difficile ; je fus donc obligé de parcourir cent cinquante mètres en me traînant sur le ventre. Une prudente antilope, qui remplissait l'office de sentinelle, m'empêcha d'approcher autant que je l'aurais désiré. Je la tuai avec une balle qui l'atteignit à l'épaule, et j'envoyai aussitôt sa tête au camp pour qu'on la préparât.

Dans la soirée je me trouvai encore près du même troupeau, sur le versant nord de la montagne ; mais ces charmants animaux m'entendirent venir avant que je fusse instruit de leur présence ; ils se sauvèrent sur un terrain rocailleux, à travers l'épais fourré. Je les suivis de très près, en m'arrêtant toujours quand ils s'arrêtaient ; aussi ne me découvrirent-ils pas. A la fin pourtant je me trouvai au milieu d'eux. Je pouvais alors tirer sur plusieurs femelles, mais il me fallait le

vieux mâle ; et cependant, malgré mon adresse, je ne parvins pas à le toucher. Il y avait entre lui et moi une branche qui fit dévier la direction que suivit ma balle et je perdis de vue ce noble animal. Je n'avais donc plus rien à faire qu'à retourner à mon campement et à me reposer de mes fatigues infructueuses.

Le 13 au matin, je m'acheminai dans la direction du sud-ouest avec Ruyter et un jeune Béchuana. Je fus amplement récompensé du fruit de mes fatigues et de mes travaux à travers ces montagnes agrestes et pierreuses ; car, après avoir marché environ un demi-mille et avoir examiné le pays boisé placé au-dessus de moi, j'eus le plaisir d'apercevoir un magnifique troupeau d'antilopes noires qui paissaient tranquillement à un quart de mille.

Il y avait là sept femelles et un magnifique mâle. De l'endroit même où j'étais placé je pouvais parfaitement distinguer ce superbe spécimen de l'espèce ; ses cornes paraissaient trop grosses pour sa taille ; elles retombaient gracieusement sur ses épaules, et leur courbe était parfaite.

Je m'assis pendant quelques minutes pour surveiller leurs mouvements et je les examinai avec joie. Le terrain sur lequel elles paissaient était uni. Les femelles avancèrent ; il me sembla qu'elles se dirigeaient vers l'endroit où j'étais couché, et j'attendis que l'une d'elles fût à portée de ma carabine. Quand elles eurent fait quelques pas, elles parurent

changer d'idée, et, après avoir brouté pendant plusieurs minutes, elles changèrent de chemin et prirent leur course de l'est au nord. Dès que je vis que je n'avais rien à faire pour le moment, je battis en retraite et retournai à la place où je les avais d'abord aperçues.

Là, je m'assis encore, et, plein d'impatience, je guettai les mouvements de ces charmantes antilopes africaines. J'étais rempli d'admiration à la vue du magnifique mâle, et je me promis de le tuer alors même qu'il faudrait le poursuivre pendant une année. Les mouvements de l'animal paraissaient très inquiets ; tandis que ses compagnes paissaient tranquillement il restait en arrière, mordait dans une touffe d'herbe, puis demeurait un peu sous les arbres, en frottant ses cornes aux branches.

A la fin, les femelles se trouvèrent à cent cinquante mètres de lui, mais il se tenait toujours derrière. Le moment était favorable pour m'élancer sur lui, alors que ses vigilantes sentinelles étaient absentes.

Je saisis l'occasion, et, descendant rapidement le côté de la colline rocheuse, je gagnai le terrain uni sur lequel se trouvait le troupeau. L'animal convoité m'était caché par les buissons ; je tâchai cependant de le découvrir avant qu'il pût m'apercevoir.

J'avançai d'un pas ferme ; il était encore éloigné des autres antilopes et ne paraissait plus inquiet. Alors j'ôtai mes souliers, ma

ceinture de chasse, j'attendis qu'il baissât la tête, et je tins mes regards fixés sur lui. Je me précipitai promptement en avant ; mon cœur palpitait, et il était presque à la portée de mon arme. Encore vingt mètres et je pourrais tirer ; il pencha la tête pour brouter de l'herbe ; je profitai du moment ; l'espace fut franchi.

Je trouvai un jeune arbre qui m'offrit un excellent abri. L'antilope était devant moi ; je fis feu ; la balle entra très près de la queue, traversa tout le corps et s'arrêta dans la poitrine. Il chancela environ une seconde, alla à soixante mètres plus loin, s'arrêta, et regarda en arrière pour voir celui qui avait si cruellement troublé son repas du matin. Ma carabine était encore fixée sur lui ; je lui envoyai une seconde balle, et il fut atteint au milieu de l'épaule.

En recevant ce second coup l'animal fit quelques détours et essaya de rejoindre ses compagnes, mais je compris, d'après ses mouvements, que, bien que son pas fût ferme, il ne pouvait aller loin. J'avançai donc tranquillement à la recherche de mes souliers et de ma ceinture de chasse. Après les avoir retrouvés je chargeai de nouveau ma carabine. Le *Bushman*, qui m'avait examiné d'un endroit situé au-dessus de celui où j'étais, vint me rejoindre et me dit que l'antilope mâle n'avait pu courir loin et qu'elle était étendue sous un arbre. Immédiatement après je me rendis au lieu qu'il m'indiqua et je vis l'animal couché à terre ; sa noble tête

était toujours levée. Je m'imaginai qu'il était encore vivant, et, comme j'avais vu trop souvent mes espérances déçues avec les antilopes blessées, je le visai une troisième fois. Cette charmante bête ne tressaillit pas, car avant que j'eusse tiré elle n'existait déjà plus.

Je fus transporté de plaisir quand je me trouvai près de l'animal et que je pus contempler sa beauté sans pareille : ses cornes étaient énormes, bien placées et d'une grande régularité. Je lui coupai la tête et laissai les hommes porter sa chair au camp. Je marchais en avant, escortant ce trophée obtenu avec tant de peine. Sur mon chemin, en descendant le sentier qui conduit à la fontaine, je trouvai étendu sur la terre mon indomptable Mazeppa, qui ne devait plus se relever ; il était à moitié dévoré par les hyènes et les vautours ; la pauvre bête était morte de maladie.

Les pertes que j'éprouvai durant cette semaine ne se bornèrent malheureusement pas à celle-là : le poney que j'avais acheté à mon cousin le colonel Campbell périt, victime des tsé-tsé ; un vigoureux bœuf succomba à la maladie ; Fox, un bon chien, mourut aussi ; trois de ses meilleurs camarades avaient déjà mystérieusement disparu le jour où j'avais chassé l'antilope.

## XVIII

## MASSACRE DE MES CHIENS

Le 19 mars 1848 je quittai Colesberg avec trois wagons "bien garnis d'hommes et bien approvisionnés". Je partais pour une cinquième et dernière expédition dans l'intérieur. Je fus accompagné par M. Orpen, très habile chasseur ; je lui représentai vainement, sous les couleurs les plus noires, les fatigues et les dangers auxquels on s'expose lorsqu'on chasse les éléphants : il n'en persista pas moins dans son dessein de m'accompagner.

Le 5, après avoir beaucoup marché, nous nous arrêtâmes près d'une petite rivière sur un terrain légèrement élevé ; l'herbe y était de différentes espèces et très abondante.

En observant plusieurs vautours qui dirigeaient leur vol vers un fourré à un quart de mille des wagons, je pensai qu'ils y étaient attirés par quelque lion qui dévorait sa proie. J'ordonnai donc qu'on sellât une couple de chevaux, et je me rendis en cet endroit avec un cavalier et environ une douzaine de chiens.

Mes conjectures étaient vraies : en passant près d'un fourré au galop, j'eus le plaisir d'apercevoir un lion majestueux, à la crinière noire, qui suivait une ligne parallèle à la mienne ; il était à cent mètres de moi. L'animal était d'une couleur si foncée qu'à première vue, au milieu des grandes herbes, je le pris pour un *wild-beast* ; l'instant d'après il se tourna vers moi, et je vis sur-le-champ qui il était. J'appelai mes chiens de toutes mes forces et je m'élançai vers lui.

Comme je m'y attendais le lion se réfugia dans l'herbe en hâtant sa marche ; les chiens le poursuivirent courageusement. Du reste, je n'étais pas loin derrière eux et je les excitais par mes cris. Le lion, voyant que nous allions aussi vite que lui, ralentit le pas ; les chiens aboyaient et n'étaient plus qu'à quelques mètres de lui, le pressant des deux côtés. Enfin, quand je l'eus dépassé, j'arrêtai mon cheval pour tirer : je cherchai mon cavalier, qui portait ma carabine, et je l'aperçus qui s'approchait doucement : il était pâle et suivait de très loin.

Le lion regardait de tous côtés ; il se précipita sur Shepherd, l'un de mes chiens favoris, le coucha sous lui pendant plusieurs secondes, et le mordit à un tel point que le pauvre animal ne put se relever.

Quelques instants après il abattit Vexen ; puis, ayant gagné la lisière d'un petit fourré, il s'arrêta sous un épais buisson et s'étendit sur la terre pour attendre notre attaque. Je

lançai alors mon cheval au galop, et je n'étais plus qu'à douze mètres de lui quand je lui lançai une seule balle qui l'atteignit à l'épaule et coupa les principales artères qui sont près du cœur. Il était mort.

Lorsque cet animal féroce reçut le coup, sa tête se pencha vers la terre ; il respira convulsivement pendant un moment et expira.

Je mis sur-le-champ pied à terre, lui arrachai quelques crins que je cachai sur ma poitrine, et je revins au camp : j'avais à peine été absent pendant dix minutes.

Nous avançâmes encore au lever du soleil, mais, vers dix heures, j'arrêtai mes wagons vers l'endroit où, l'année précédente, j'avais essuyé tant d'orages pendant une semaine. Sur notre route je tuai un springbok. Quelques secondes après, Booi s'approcha de moi et me dit que, lorsque j'avais fait feu, il avait remarqué un lion qui levait la tête dans un herbage de la vallée qui se trouvait en face ; je ne le crus pas d'abord, néanmoins je l'envoyai chercher huit chiens. Il pensa que la meute entière vaudrait mieux, il en ramena trente.

Je me dirigeai immédiatement vers l'endroit où l'on supposait que le lion devait être, et, en nous avançant, nous vîmes deux lionnes assises sur l'herbe ; elles rugirent furieusement après nous. Une malencontreuse rangée de roseaux d'environ soixante mètres de longueur et de vingt mètres de largeur se trouvait entre elles et moi ; devinant le péril

auquel elles étaient exposées, elles allèrent se réfugier dans le fourré. Un instant après le plus horrible combat qui se pût voir eut lieu, et un affreux massacre de mes meilleurs chiens se fit là sans que je pusse l'empêcher.

Vainement je tournai autour du fourré en essayant d'apercevoir leurs adversaires, ce qui m'aurait mis à même de finir ce carnage ; les roseaux étaient si élevés et si épais que je ne pus y parvenir. Quoique les lionnes ne fussent pas très loin de moi, il m'était impossible de les voir. Enfin l'une sortit du fourré du côté opposé ; je tirai du haut de ma selle, et, malgré les mouvements de mon cheval, je la blessai ; elle rentra dans les roseaux en poussant des rugissements de fureur.

Un certain nombre de chiens qui avaient poursuivi un troupeau de *wild-beasts* revint au milieu de l'herbe ; ils suivaient la trace d'une troisième lionne qui se dirigeait en rugissant sous l'ombrage, dans l'intention de rejoindre ses camarades. Ce fut là pour ma meute le signal d'un coup hardi : elle s'élança à la fois.

Les trois lionnes rencontrèrent mes chiens et les abattirent avec la même facilité que des chats eussent abattu des souris. Pendant quelques minutes nous n'entendîmes que le craquement des roseaux, la voix des lionnes, les aboiements et les gémissements des chiens.

La nuit mit fin à cette boucherie, et je retournai au camp navré de remords et de

regrets de n'avoir pas rappelé mes pauvres lévriers. Trois des meilleurs avaient perdu la vie dans ce combat inégal ; sept ou huit étaient grièvement blessés, et ils exhibaient d'horribles morsures, qui, pour plusieurs, ne se guérirent jamais.

Le 12 je conduisis mes wagons sur la rive septentrionale du fameux Meritsane. J'eus la satisfaction de voir qu'une partie de la campagne avait été brûlée par les Bakalaharis quelques mois auparavant. La pluie qui était tombée pendant la saison avait fait pousser une herbe abondante qui donnait aux plaines ondulantes une charmante apparence de fraîcheur. Ce qui me plaisait le plus, c'est que je savais que le gibier du voisinage devait avoir été attiré en cet endroit : j'espérais que je rencontrerais, près du Meritsane, des élans et autres animaux, comme cela arrive à tous les chasseurs.

Les traces des buffles, des zèbres, des *wild-beasts*, des *hart-beasts* et des *sassaybys* étaient très nombreuses et j'aperçus des troupeaux considérables de ces différentes espèces. Je pris cependant la résolution de ne pas troubler la campagne, dans la crainte d'effrayer les élans qui pouvaient s'y trouver ; aussi passai-je près de ces animaux sans leur faire aucun mal. Après avoir parcouru plusieurs milles, j'eus le désappointement de m'apercevoir que très peu d'élans fréquentaient ces parages. Je revins au camp après en avoir cherché inutilement.

Je partis le lendemain avec un cavalier, et, après nous être éloignés un peu, j'eus le plaisir d'apercevoir un magnifique troupeau de buffles qui paissaient tranquillement sur la rive opposée du Meritsane. Ce gibier était celui dont j'avais le plus besoin, car nous commencions à manquer de viande. Accompagné de M. Orpen, de deux cavaliers et d'un grand nombre de chiens, nous résolûmes d'attaquer ces animaux, et nos projets furent heureusement mis à exécution. Je tuai cinq buffles et M. Orpen deux, ce qui fit en tout sept têtes.

Après déjeuner deux paires de bœufs rapportèrent aux wagons quatre des buffles les plus gras, et, jusqu'au coucher du soleil, mes hommes furent très occupés à les couper et à les saler. Dans la soirée je sortis avec ma carabine, avec le désir de trouver un veau que le troupeau avait abandonné dans la matinée. A ma grande surprise, lorsque l'animal m'aperçut, il me chargea hardiment ; mais je tins ma carabine ferme à l'épaule, et, quand il fut à quatre mètres de moi, je l'arrêtai dans sa course en lui envoyant une balle au milieu du front.

Trois des buffles que nous avions tués avaient été laissés sur place ; je pensais que nous pourrions trouver un lion faisant son repas de l'un d'eux, si nous nous y rendions dès l'aube. Je partis donc avec un cavalier et une meute de chiens. En approchant du troisième, les vautours que j'aperçus au-dessus de ma tête m'avertirent que je ne trouverais

pas le buffle seul ; lorsque j'arrivai près de ma victime, je vis à deux cents mètres de moi un énorme lion, rentrant lentement dans le fourré sur le bord de la rivière.

Aussitôt je pressai mon cheval, afin d'éloigner mes chiens de la charogne, et, s'il était possible, de mettre le lion en défense avant qu'il pût gagner un fourré. Nous arrivâmes près de lui juste au moment où il atteignait un petit massif de roseaux, du milieu duquel il se précipita dans le lit de la rivière, où il se reposa. J'avançai jusqu'à quinze mètres et lui rendis tout mouvement impossible en lui envoyant une balle dans l'épaule. Je descendis ensuite de cheval, jusqu'à douze mètres de lui, et je l'achevai en lui lançant une seconde balle à l'épaule.

Cet animal était un vieux lion noir d'une taille superbe ; ses dents étaient parfaites et son poil magnifique. J'ordonnai à mes hommes de l'écorcher avec le plus grand soin.

Le lendemain nous gagnâmes le Lotlokane.

Dans l'après-midi, animé du désir de tuer un gemsbok, je fis seller mes trois meilleurs chevaux, et je pris la direction du nord, accompagné de deux cavaliers ; je n'emportai qu'un fusil à un coup.

Après avoir parcouru quelques milles, j'entrai dans un magnifique parc dont le terrain était uni et orné de bosquets épineux, dont se nourrissaient de nombreux troupeaux de *wild-beasts*, de zèbres, de *hart-beasts* et de springboks. Je savais que les élans et les

gemsboks se tiennent ordinairement dans le voisinage de troupeaux d'autres espèces de gibier. Je résolus donc de m'avancer en demi-cercle près de ces derniers. J'examinai soigneusement le sol pour découvrir des traces des animaux que je désirais trouver. Après avoir fait une course rapide dans cette intention, nous revenions, mes gens et moi, tranquillement, lorsque quatre élans se présentèrent devant nous.

Immédiatement nous nous mîmes en chasse. Booi, qui était en avant, sépara le plus beau mâle de ses compagnons et l'attira vers le camp. J'étais près des trois autres et je choisis la meilleure tête ; puis, après une chasse pénible, je l'étendis à terre avec une seule balle qui l'atteignit à l'épaule.

J'allai aider Booi, qui se trouvait à un quart de mille dans la plaine au-dessous de moi. Je me dirigeai vers l'animal avec précaution, et nous réussîmes à l'amener droit aux wagons. Je le tuai de deux coups qui le frappèrent à l'épaule. Je n'avais pas encore de tête d'élan mâle, et c'était là un beau spécimen que je destinais à ma collection.

Nous partîmes pour nous rendre près du Molopo, sur les bords duquel je tuai des antilopes rouannes et des reitboks.

Le 27 mai nous atteignîmes le kraal de Sichely, situé sur le Coulonbeng.

Le 31 nous nous remîmes en route, et nous portâmes nos pas vers le Limpopo, où nous parvînmes le 15 juin.

Le 18 la lune était dans son plein ; je traversai la rivière avec MM. Orpen, Carey et plusieurs de mes gens, et nous nous rendîmes à la fontaine de Charibe, où nous espérions faire la chasse aux éléphants pendant la nuit ; mais nous avions eu le malheur d'effrayer ceux qui fréquentaient cette fontaine ; ils avaient tous fui ce district. Le 23, en venant de Guapa au camp, j'entendis les cris des éléphants dans plusieurs directions ; je compris qu'il devait y avoir non loin de là un nombreux troupeau. Je montai sur un grand arbre qui portait des épines, et du faîte j'aperçus les dos gris de quelques-uns de ces animaux ; ils dépassaient en hauteur les taillis de la forêt. J'envoyai Bamachumie chercher les chiens ; quand ils arrivèrent, je m'avançai pour faire une plus minutieuse inspection.

Le troupeau contenait plus de cent éléphants et était entièrement composé de femelles et de jeunes mâles. Pendant une demi-heure j'essayai d'en choisir un bon. Je rampai jusqu'à quinze mètres d'un beau mâle, à qui j'envoyai une balle au défaut de l'épaule. Mes gens ne lançaient pas mes chiens et ne m'amenaient pas mon cheval ; j'allai donc à leur rencontre, et, pendant ce temps, l'éléphant rejoignit ses camarades. Les chiens en attaquèrent un autre et je mis fin à ses jours après une longue chasse. L'animal était à peine tombé que le vieux Mutchuisho vint, avec une trentaine de Bamangwatos, m'en demander la chair.

Le lendemain je tuai un autre éléphant de fort belle taille.

Le 29 je traversai le Macoolwey, et, pendant la route, je chassai à la tête des wagons ; je tuai un daim mâle et sa femelle, et je mis en fuite une bande de sept ou huit lions qui avaient pour guide un vieux lion d'une grosseur extraordinaire. Le jour suivant je menai les wagons près de la Basilika. Là je tuai deux pallahs et une girafe femelle. Nous remisâmes les wagons dans mon ancien camp, mais, comme je remarquai des tsé-tsé sur mes chevaux, je me déterminai à quitter Séléka le lendemain.

Vers minuit un énorme lion attaqua hardiment le kraal où était le bétail. Il cherchait à passer à travers la haie épaisse et épineuse, et il répandit la terreur parmi les bestiaux, qui fuyaient pêle-mêle. D'un coup de griffe il étendit un excellent bœuf et le tint sous lui. Je fus éveillé par le bruit, et à l'instant j'ordonnai qu'on lâchât les chiens ; l'horrible quadrupède fut mis en fuite. Quant au pauvre bœuf, ses jambes de devant et de derrière avaient été si horriblement lacérées que je fus obligé de le tuer dès le lendemain.

Vers neuf heures du matin je quittai Séléka. Au coucher du soleil je m'arrêtai sur les bords du Limpopo, en face de Guapa.

Je demeurai là plusieurs jours, en faisant d'heureuses excursions avec M. Orpen ; nous traversions souvent la rivière pour chercher des éléphants.

En revenant de l'une de ces expéditions nous fûmes témoin d'un spectacle qui nous remplit d'horreur. La tribu des Bamalettes, sur le territoire de laquelle nous chassions, avait été quelques mois auparavant attaquée et mise en fuite par Sicomy ; un grand nombre d'indigènes avaient été massacrés, et ceux qui avaient pu échapper s'étaient réfugiés dans un ravin élevé dans les montagnes.

Nous visitâmes leur ville déserte et la terre sur laquelle ils avaient été poursuivis et tués. Rien n'était plus horrible que d'apercevoir les os blanchis et les crânes de ceux qui avaient péri ; les loups et les chacals s'étaient régalés de leurs cadavres. L'herbe était encore foulée autour de leurs squelettes ; des cheveux, des débris de chair se voyaient çà et là, et le sang était resté visible sur toutes les pierres.

Le 13 je pris la direction du sud en avançant vers Charibe. Dans la soirée les naturels se mirent à assaisonner la chair d'une lionne que j'avais tuée la veille et qui était très grasse ; ils considéraient ce mets comme un excellent manger. Quant à moi, malgré mon appétit et ma faiblesse, car je pouvais à peine marcher, je ne pus me décider à partager leur repas. Je laissai ma cafetière et autres ustensiles nécessaires à M. Orpen ; puis après avoir recouvré un peu de force, je me dirigeai vers la fontaine, où j'eus l'heureuse chance de tuer un pallah.

Le 25 juillet, au lever du soleil, nous descendîmes la rivière en laissant derrière nous

trois de mes chevaux ; deux étaient morts, le troisième se mourait des morsures des tsé-tsé. Le lendemain, sur le bord de l'eau, nous découvrîmes les traces de trois vieux éléphants mâles. Nous les suivîmes pendant cinq milles, et, à la fin, nous arrivâmes dans une campagne tellement ombragée d'acacias qu'il nous fut impossible de les voir davantage.

Après nous être un peu avancés, nous retrouvâmes les traces des éléphants, et, environ une heure avant le coucher du soleil, nous rencontrâmes enfin près de quinze de ces animaux.

Le vent était favorable ; ils ne se doutèrent pas de notre approche. Tout en tournant lentement autour d'eux j'essayai de choisir le meilleur ; il se tenait à ma droite, et ses défenses surpassaient en beauté celles de ses camarades. Je le choisis donc et parvins à l'abattre après un combat très court, car je ne tirai que cinq fois.

Les défenses de cet énorme animal étaient d'une perfection peu commune ; je résolus de conserver tout son crâne, et, dans cette intention, j'envoyai un messager au camp pour qu'il ramenât un wagon. Trois jours s'écoulèrent avant qu'il arrivât ; il lui fallait traverser le Limpopo à plusieurs milles au-dessus de mon camp. Pendant ce temps je m'occupai à faire cuire les pieds de l'éléphant pour les conserver.

En revenant au camp je tuai une très belle girafe mâle dont je préparai la tête. Pendant

plusieurs jours je fis avec succès la chasse aux éléphants dans les forêts qui couvrent le sol à l'est du Limpopo.

Le 7 nous atteignîmes le village des Bakalaharis, où le pauvre Hendrick avait été entraîné et dévoré par un lion. Je trouvai le village abandonné ; il y avait des traces et du fumier d'éléphants à l'endroit où, la saison précédente, les chefs des naturels tenaient conseil.

Le 8 je me dirigeai vers la belle fontaine appelée Seboono, pour surprendre les éléphants au clair de lune.

Dans la soirée une troupe de vingt-deux girafes visita la fontaine ; puis vinrent des koodoos, des zèbres et un superbe élan mâle. Je fus surpris de voir ce dernier, car je m'étais toujours figuré que les animaux de son espèce ne buvaient jamais.

Une heure après la chute du jour, plusieurs rhinocéros parurent, et bientôt après un bruit sourd m'annonça l'approche d'un éléphant. Il s'avança ; c'était un énorme mâle, qui n'avait qu'une seule défense.

J'eus beaucoup de peine à l'abattre : la forêt était très ombragée, et il y avait surtout beaucoup d'arbres à épines ; le ciel était chargé de nuages. A la fin cependant l'animal tomba ; il avait eu le corps criblé de vingt-cinq balles.

Le 22 août j'éprouvai le plaisir de compter ma provision d'ivoires, et je m'aperçus que j'avais tué, dans le sud de l'Afrique, cent cinq éléphants de choix.

## XIX

## FIN DE LA CINQUIÈME EXPÉDITION

M. Orpen et moi nous étions désormais condamnés au repos, lui par suite de ses blessures qui étaient nombreuses et dangereuses, et moi par la fièvre : je ne me rétablissais, en effet, que très lentement. Il était donc inutile de songer à rester plus longtemps dans les basses terres qui avoisinent le Limpopo ; aussi je résolus de partir pour le pays de Sichely.

Le 5 octobre, nous nous mîmes en route au lever du soleil, et nous arrivâmes le 8 près du Limpopo, à un endroit où je l'avais déjà traversé. Le 13, nous parcourûmes les bords du Ngotwani, mais, comme les eaux étaient basses, et qu'il semblait impossible d'arriver au pays de Sichely par cette route, je me déterminai à revenir sur mes pas, en me dirigeant de nouveau vers le Limpopo, que nous atteignîmes le 23.

En chemin je tuai un vieux lion.

En suivant les bords du Limpopo on gagne la Mariqua. Un peu avant le coucher du soleil, deux grands troupeaux de buffles se

montrèrent devant nous. Je tuai une femelle, et, après avoir remisé huit ou neuf mâles dans les roseaux élevés qui se trouvaient sur le bord du courant, tout à fait vis-à-vis de mon camp, je visai les deux plus belles têtes du troupeau et parvins à en tuer un à l'aide de cinq coups de carabine. L'autre s'enfuit, quoique grièvement blessé, tandis que j'étais engagé avec son camarade.

Le lendemain matin, lorsque nous traversâmes la rivière pour aller à la recherche des buffles, nous découvrîmes un lion qui marchait majestueusement devant nous : après une chasse très animée, dans laquelle je perdis trois de mes chiens, nous l'attirâmes dans des roseaux près du fleuve, et, pour la première fois, je pus tirer sur lui. Ma balle lui entra un peu derrière l'épaule. En se sentant atteint, l'animal rugit et chargea les chiens, mais seulement jusqu'au bord des roseaux, hors desquels il avait beaucoup de peine à se mouvoir. Je fis une seconde décharge, en le visant à la tête, et la balle, pénétrant près de l'œil, lui traversa la mâchoire.

Au même instant le lion s'élança, sauta pardessus les roseaux, plongea dans la rivière, au milieu de laquelle il nagea, et la teignit de son sang ; un chien noir, nommé Schwart, osa seul le poursuivre. Un énorme crocodile, attiré par le sang, suivit les combattants dans leur course ; par bonheur il ne toucha pas à mon chien, et c'était là ce que je redoutais. Présent tira sur le lion pendant qu'il nageait,

mais il le manqua ; deux de mes armes étaient déchargées.

Cependant, avant que le lion n'eût gagné le rivage opposé, j'eus le temps de glisser de la poudre et un lingot dans ma carabine, et, juste au moment où il mettait le pied à terre, je l'atteignis au cou ; il tomba mort sur la place.

Nous parvînmes jusqu'à lui en suivant un sentier tracé par les hippopotames ; le temps était humide et froid, et, pour dépouiller le lion, il nous fallut allumer du feu.

Cet animal était jeune et avait un très beau manteau ; sa crinière n'était pas très épaisse ; mais ses dents étaient parfaites, ce qui n'est pas commun chez les lions de cet âge, et il avait une très belle touffe de poils au bout de la queue, ornement que je n'avais jamais vu jusqu'alors chez aucun de ses congénères.

Le lendemain nous parcourûmes près de huit milles en remontant le courant. Sur notre route je blessai deux rhinocéros noirs, et je tuai ensuite un sassayby et un énorme crocodile. Quand nous aperçûmes ce dernier, il était endormi sur l'herbe au bord de l'eau. Il fut atteint par deux balles, l'une dans la tête, l'autre au défaut de l'épaule. Dans les convulsions de l'agonie, il parvint à se replonger dans la rivière et disparut. J'étais vraiment fort surpris d'apercevoir un monstre pareil dans une si petite rivière. La longueur du saurien dépassait sa largeur à l'endroit où je tirai sur lui.

Le 24 des averses tombèrent à toute heure et mes hommes s'occupèrent à me faire des

brogues. Ces souliers étaient vraiment dignes d'un chasseur ; quoique légers, ils étaient très forts et fabriqués entièrement de la peau des animaux que j'avais tués.

Les semelles étaient en cuir de buffle ou de girafe ; le dessus en koodoo, en hartle-beast ou en bushbok : le derrière était en peau de lion, d'hyène ou d'antilope noire. Ces chaussures étaient cousues avec une lanière très fine coupée dans le cuir du steinbok.

Le 28, un de mes conducteurs de wagons n'ayant pas obéi à mes ordres, le wagon qu'il conduisait fut presque renversé ; je lui fis donner une correction pour laquelle on employa le fouet.

Le 14 décembre je partis à pied, accompagné de Ruyter : je marchai fièrement à la rencontre d'une belle antilope noire que je tuai avec cinq balles. C'était un superbe spécimen de cette espèce rare et charmante ; ses cornes étaient énormes, très longues, rugueuses et très régulières. Je lui coupai la tête, et, après avoir couvert la chair de rameaux verts, nous retournâmes au camp d'où j'envoyai des hommes chercher la venaison et la peau.

Toute la matinée du 15 je fus occupé à préparer la tête de cette antilope noire.

Le 18 nous reprîmes notre chemin, et, après quatre heures de marche, nous campâmes sur les bords du Kouloubeng ; là, des antilopes, des zèbres, des buffles éprouvèrent le pouvoir de ma carabine.

En revenant au camp je trouvai une tribu de Baquainas et parmi eux un frère de Sichely. Ces hommes m'avertirent que les Boers avaient pris beaucoup d'informations à mon sujet, et qu'ils avaient déclaré leur intention de venir en force, montés sur des chevaux, pour me faire prisonnier. Les Baquainas ajoutèrent cependant que tous les chevaux des Boers étaient morts d'une épizootie.

Une attaque n'était pas improbable ; je jugeai donc prudent de m'y préparer. Je résolus, en cas d'événement, de me rendre près de M. Edwards, le missionnaire, à Bakatla. Dans la pensée d'un danger sur les bords du Manouri, je me dirigeai vers l'ouest, et je traversai le pays des Bawangketses. Ce même jour je perdis une autre jument noire qui mourut de maladie.

Cette année mes pertes de bétail avaient été considérables. J'avais déjà vu mourir quatorze chevaux et quinze autres animaux. Pendant les quatre expéditions que j'avais faites dans l'intérieur de l'Afrique, quarante-sept chevaux et soixante-dix bestiaux avaient péri. J'avais aussi perdu sept de mes chiens.

Nous voyageâmes pendant plusieurs jours au milieu d'une campagne où les différentes espèces de gibier étaient fort abondantes et notre chasse y fut bonne.

Le 1er janvier 1849, j'entrai à Bakatla, où je trouvai M. Edwards et sa famille en très bonne santé. Il m'apprit que les Boers avaient rencontré le gouverneur et les troupes en un lieu appelé Bloom Plaato, sur la rive septentrionale

du fleuve Orange, et qu'après un combat de trois heures les sauvages avaient été défaits.

Le 3 nous partîmes dès l'aurore, et, après avoir parcouru plusieurs milles sans trouver d'eau, j'eus la triste conviction de n'en avoir que le lendemain, lorsque nous serions près de Malopo. Le soleil était brûlant ; mes pauvres chiens étaient sur le point de devenir fous ; la plupart de mes bestiaux boitaient, leurs sabots étaient attaqués, et moi-même j'avais une forte fièvre.

A ma grande satisfaction la pluie me fournit de l'eau pour tout le bétail.

Dans la crainte d'une attaque des Boers je donnai des ordres pour que tous les fusils et toutes les carabines fussent mis en bon état et chargés. On me prépara aussi quatre bons mousquets, grâce auxquels, dans une plaine ouverte, on pouvait faire reculer un grand nombre de Boers.

Le 24 notre course du matin nous amena dans le district où l'hiver précédent j'avais rencontré tant de bless-boks. Les Boers campaient en face de nous. Je m'arrêtai à l'ombre de quelques arbres épineux, et nous vîmes sur notre route de nombreuses traces de lions.

Nous avions maintenant atteint le lieu où nous devions quitter la rivière Vet. Quand nous eûmes encore marché pendant un mille, nous entrâmes dans d'immenses plaines où l'on ne voyait de loin en loin que de maigres pâturages. Là résidaient, sans être inquiétés, d'innombrables troupeaux de *wild-beasts*, de bless-boks et de springboks.

Depuis fort longtemps je n'avais point vu de ces animaux. Je les contemplai donc avec un grand plaisir et un intérêt profond qu'aucune parole ne pourrait exprimer ; des milliers de quadrupèdes peuplaient le paysage ; on en voyait de tous côtés.

Le 28 je montai à cheval et me dirigeai vers le nord-ouest. Je donnai la chasse à un troupeau d'environ deux cents *wild-beasts* noirs, que j'attaquai d'après le principe des Boers, en tirant plusieurs fois, après m'être placé à une distance de trois cents mètres.

Un fort beau mâle fut le seul qui mordit la poussière. J'étais près du camp, et j'envoyai Ruyter chercher des hommes pour rapporter le gibier vers les wagons.

Le 3 février nous nous arrêtâmes à Bloem-Vouteyn, où je fus très bien reçu par les officiers du 45e et par ceux du régiment du Cap qui s'y trouvaient.

Nous restâmes là un jour ou deux, puis nous nous engageâmes à travers une campagne désolée.

Le 18, à la tombée de la nuit, nous entrâmes à Colesberg, où nous nous rendîmes aux vieilles casernes. Nous avions été absents juste une année.

Quand mes wagons entrèrent dans la ville, la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Un grand nombre de gentlemen et de jeunes et jolies femmes accoururent pour voir le vieux chasseur d'éléphants, qui avait été pleuré comme s'il eût été mort.

Nous fûmes bientôt entourés de la moitié de la population, qui ne nous quitta que lorsque la nuit força chacun à regagner ses pénates.

Pendant mon séjour à Colesberg j'eus beaucoup de plaisir à retrouver mon ami, M. Oswell, de l'honorable Compagnie du service des Indes orientales. Il avait alors le projet de se mettre en route pour se rendre dans l'intérieur des terres et désirait pénétrer chez les Kabharis en suivant la direction nord-ouest et visiter le lac avec des bateaux.

C'était là une expédition que j'avais eu plusieurs fois l'intention d'entreprendre, mais mes ressources pécuniaires, mon désir de faire une collection d'objets appartenant à l'histoire naturelle m'avaient entraîné du côté des vertes forêts de l'est, où j'étais plus à même de trouver des éléphants et de m'enrichir de leurs dépouilles.

M. Oswell ayant besoin de bœufs, je lui offris d'en choisir autant qu'il voudrait parmi les miens. Il partit peu de temps après, accompagné de M. Murray. Je restai à Colesberg jusqu'au 12 avril ; puis je me rendis à Cuil-Vonteyn, ferme appartenant à mistress Van Blerk.

J'y arrivai après trois heures de marche.

Là, je trouvai neuf wagons que j'avais loués ; je les chargeai pour transporter ma collection de trophées de chasse au port où je devais les embarquer pour l'Europe.

Quand je revins à Colesberg, j'avais presque l'intention d'entreprendre une autre expédition dans l'intérieur, mais un concours de

circonstances imprévues me força à regagner ma terre natale.

Je fus très chagrin d'être obligé de prendre cette détermination ; car j'avais passé cinq années dans l'intérieur de l'Afrique à chasser différentes espèces de gibier, et cependant je sentais qu'il me restait beaucoup à faire.

La vie sauvage, indépendante, du chasseur n'avait rien qui me déplût, bien au contraire ; chaque jour elle me séduisait davantage ; je ne peux cependant pas me dissimuler que, lorsque je chassais péniblement les éléphants, je m'épuisais et j'altérais ma santé. Outre cela, le temps requis pour atteindre les terres éloignées où vivaient ces pachydermes était presque de six mois pour l'aller et le retour, et je compris que mes chiens et mes chevaux auraient perdu leurs forces avant d'arriver au terme du voyage.

Bien plus, mes nerfs étaient malades ; j'étais très faible, et le brûlant soleil d'Afrique avait exercé une fâcheuse influence sur moi.

Je pensai donc qu'un voyage en Angleterre me ferait grand bien et qu'à mon retour j'aurais retrouvé l'énergie nécessaire pour recommencer de nouvelles expéditions.

Une fois cette résolution prise, je quittai la colonie, et me dirigeai vers Elisabeth-Port en suivant le chemin de Graff-Reinett et en traversant la chaîne de montagnes de Snewberg. Le 10 mai j'atteignis les côtes de l'Océan, que Ruyter et plusieurs autres de mes gens

n'avaient jamais vues, ils contemplèrent ce spectacle avec une surprise mêlée de crainte.

Le 19 février 1849 je retins mon passage sur l'*Augusta* pour retourner dans la vieille Angleterre. Ma précieuse collection de trophées et mes wagons du Cap pesaient tout ensemble plus de trente tonneaux, que l'on embarqua soigneusement. Le 7 juin nous mîmes à la voile, et j'emmenai avec moi mon petit *Bushman*.

Je regagnais donc ma patrie après un séjour de près de cinq années dans le sud de l'Afrique, où presque tout mon temps avait été consacré à la chasse, la plus noble de toutes les occupations de l'homme !

FIN

## *POSTFACE*

*S'il n'avait pas été chasseur, Dumas n'aurait sans doute jamais été séduit par les aventures de Gordon Cumming. Et Dumas étant Dumas, il ne pouvait qu'être ébloui par l'idée d'avoir à tirer – même en imagination – un gibier de cette pointure. Quel bonheur, pour lui, d'écrire : "J'ai tué un éléphant, j'ai tué un hippopotame, j'ai tué un crocodile" et, merveille : "J'ai tué des lions !" (tant qu'à faire, il en descend plusieurs). Ça vous a tout de même une autre allure que de revenir de la chasse avec quelques merles, des lièvres et un faisan.*

*Dire cela à la première personne ! Etre celui qui dit JE, celui qui raconte. Celui qui était là – même s'il n'y était pas. On ne va pas s'arrêter à ce détail ! Tout Dumas est là.*

*Lui à qui on a tant reproché d'avoir des nègres, le voilà qui à son tour fait la besogne pour mettre sur papier les aventures d'explorateur. Mais (et c'est sans doute un cas unique dans la littérature) personne ne connaît l'auteur et le nègre est mondialement connu.*

*D'ailleurs, il n'a sans doute pas fallu beaucoup de temps à Dumas pour s'identifier totalement au héros de* La Vie au désert. *Son modèle n'existe plus, c'est lui qui vit les événements, pas l'autre. Même s'il s'emmêle parfois un peu les pieds* ("Les traces des éléphants sur les arbres"). *Il n'est pas simple narrateur, il est acteur. Il avait déjà fait le coup en racontant un jour la bataille de Waterloo à plusieurs vieux soldats de 1815 qui ne se souvenaient absolument pas – et pour cause ! – des détails fournis par Dumas.*

*— Mais ça n'est pas ça du tout ! finit par protester l'un d'eux. Nous y étions, nous !*

*— Alors, c'est que vous n'y avez rien vu !*

*Et, sans se démonter, il était reparti de plus belle, citant les mots, plaçant les troupes, etc.*

*— Après tout, c'est peut-être lui qui est dans le vrai, finirent par murmurer les vieux guerriers médusés.*

*Là est le grand pouvoir de Dumas : il croit tout ce qu'il dit et sa sincérité est contagieuse. Personne n'y résiste. Il ressent tout avec passion, dans le désordre et l'emphase. Dès que quelque chose le fait rêver, il s'enflamme et veut tout connaître sur le sujet. Et comme il est profondément généreux, il en fait bénéficier son entourage. Et ses lecteurs. Sans lui, saurait-on qu'Anne d'Autriche portait des ferrets de diamants ? Que Marguerite de Bourgogne jetait ses amants par les fenêtres ? Que l'abbé Faria a creusé un passage dans*

*les murs du château d'If ? Tout le monde sait cela. Et c'est pourtant complètement faux.*

*Il convient donc, peut-être, de se méfier de ses méthodes cynégétiques en matière de léopards ou de crocodiles. Mais là où on peut lui faire confiance, c'est dans sa façon de tirer le meilleur parti de ces bestioles, après tout fort comestibles. Que le lecteur,* "si toutefois il lui tombe une trompe ou des pieds d'éléphants sous la main" *se rassure : grâce à Dumas, il saura les accommoder.*

*Car, avec lui, tout est toujours très simple.*

NICOLE MANUELLO
de la Société des Amis
d'Alexandre Dumas

TABLE


Avant-propos de l'auteur ..... 9
Préface de R. Gordon Cumming..... 17

I. Préparatifs de chasse..... 23
II. Commencement de mes voyages .. 28
III. Chasse aux gazelles springboks .. 35
IV. Tir au *wild-beast*..... 45
V. Récit d'un combat
entre trois lions et un buffle ..... 53
VI. Chiens sauvages ..... 69
VII. Mœurs des lions ..... 78
VIII. Poursuite d'un rhinocéros..... 88
IX. Ma première girafe ..... 97
X. Chasse au rhinocéros ..... 104
XI. Chasse aux éléphants..... 111
XII. Cuisson de la chair d'éléphant..... 127
XIII. Chasse aux éléphants
avec les indigènes..... 144
XIV. L'antilope serolomootlooque..... 153
XV. Terrible rencontre
avec un hippotame..... 159
XVI. Un lion emporte
un de mes hommes..... 176
XVII. Antilopes noires ..... 185
XVIII. Massacre de mes chiens..... 192
XIX. Fin de la cinquième expédition ... 205

*Postface de Nicole Manuello*..... 215

Ouvrage réalisé
par les Ateliers graphiques Actes Sud.
Photocomposition : Société I.L.,
à Avignon.
Achevé d'imprimer
en mai 1990
par l'Imprimerie
des Presses Universitaires
de France, à Vendôme,
sur papier des
Papeteries de Jeand'heurs
et relié par la SIRC
pour le compte des éditions
ACTES SUD
Le Méjan
13200 Arles.

Dépôt légal
1re édition : juin 1990
**Imp. nº 36 378**

Dans les longues années que j'ai passées dans le désert, je n'ai jamais eu d'autre demeure que mon chariot ; encore l'abandonnais-je souvent pour faire seul, ou accompagné de sauvages seulement, de lointaines expéditions de chasse, laissant les quelques compagnons attachés à ma fortune campés autour de mes bagages. Dans ces circonstances, j'ai passé bien des jours et bien des nuits au fond d'un trou isolé, creusé près de quelque source, guettant la démarche majestueuse du lion, les évolutions sagaces des éléphants, les bonds capricieux de la panthère et l'allure de ces nombreuses espèces d'animaux qui souvent passaient à quelques pas de moi sans se douter du voisinage de l'homme et de la mort ; dans ces sortes d'occasions, tout ce que j'ai jugé digne de remarque, je l'ai consigné dans mon journal.

A. DUMAS et R. GORDON CUMMING